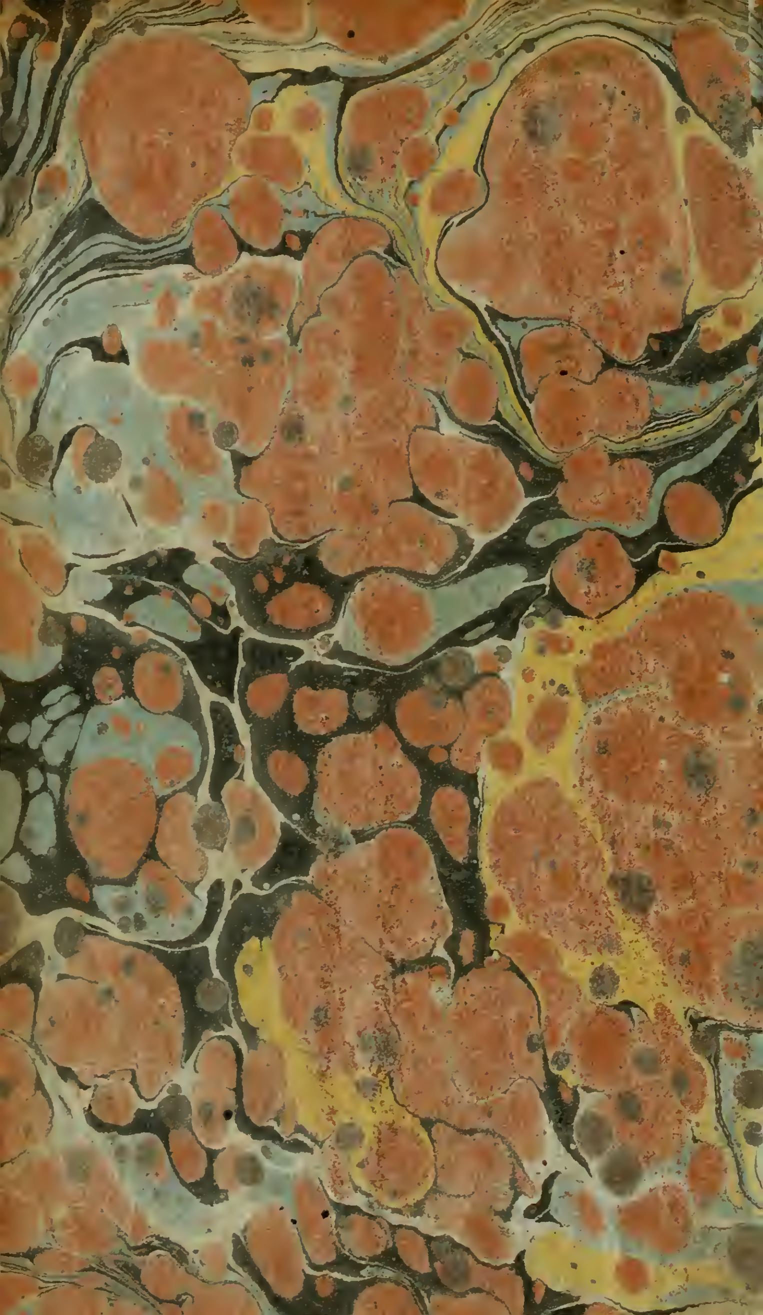
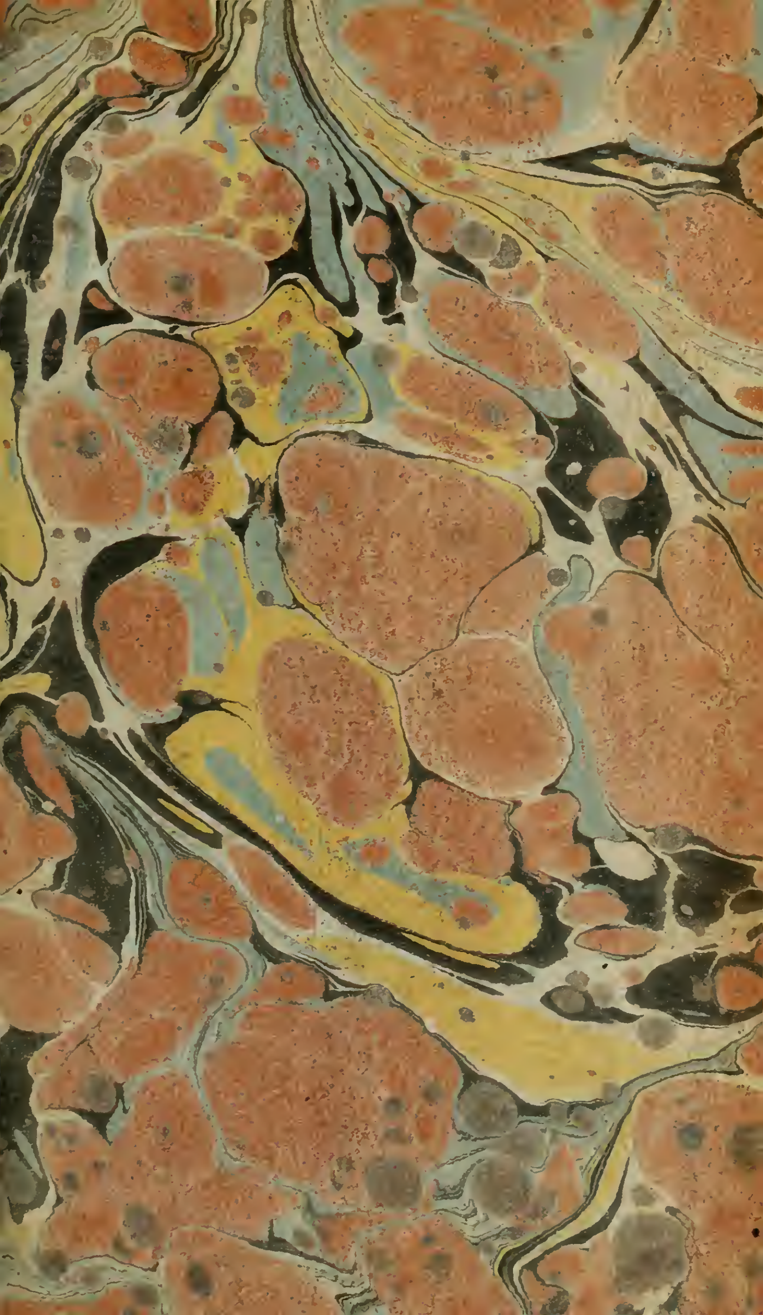








H. Gravelot inv. *N. le Mire Sculp.*

SOLIMAN II.

THEATRE DE M. FAVART,

OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opera-Comiques qu'il a donnés jusqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piéce.

THÉATRE ITALIEN.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXIII.



TABLE

Des PIÉCES *contenues dans ce quatriéme Volume du Théâtre Italien.*

LA NOCE INTERROMPUE,

PARODIE

D'ALCESTE,

EN TROIS ACTES;

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le Jeudi 26 Janvier 1758.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

ALCIDAC,	M. Rochard.
MAZETTE,	Mlle. Catinon.
MODESTE,	Mde. Favart.
FADÈS,	Mr. Desbrosses.
JASMIN,	Mr. Sticotti.
DE LA CASSE, } UN COUREUR, }	Mr. de Hesse.
LURON, } NICODEME, }	Mr. Chanville.
GLOUTON,	Mr. Carlin.
LISETTE,	Mlle. Suzette.
TONTINE,	Mlle. Desglans.
GRINVOLE, *Meûnier.*	Mr. Duclos.



LA NOCE INTERROMPUE, *PARODIE D'ALCESTE.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un endroit agréable sur le bord de la Riviere, preparé pour une Féte.

SCENE PREMIERE.

ALCIDAC, JASMIN, CHŒUR *qu'on ne voit pas.*

CHŒUR.

Air : *Eh ! zing, zing, zing, Madam' la Marié'.*

EH, zing, zing, zing, Madam' la Marié',
Cli, cla, cla ; lira, liron ; fa, fa, fa, fa, &c.

ALCIDAC.

Ah ! je n'y tiens plus, quel créve cœur !

JASMIN.

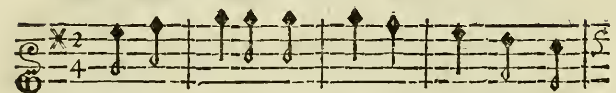
Chantons, chantons avec le Chœur.

CHŒUR.

Eh! zing, zing, &c.

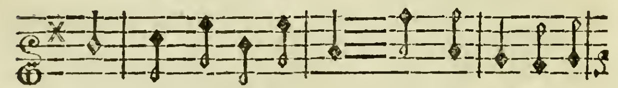
ALCIDAC.





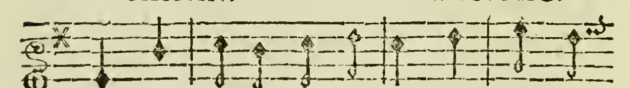
FUyons vîte, Ca- det, Sel- le mon bi-

JASMIN. ALCIDAC.
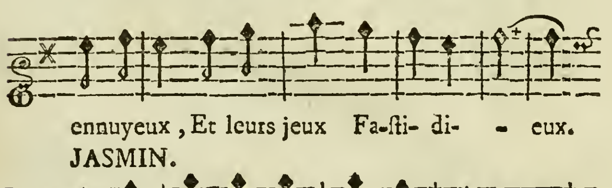


det. Vous quittés ces lieux! Tout y blesse mes

JASMIN. ALCIDAC.



yeux. Tous ces gens sont joyeux. Leurs chants sont

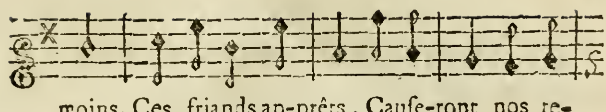


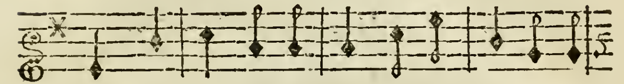
ennuyeux, Et leurs jeux Fa-sti- di- - eux.

JASMIN.

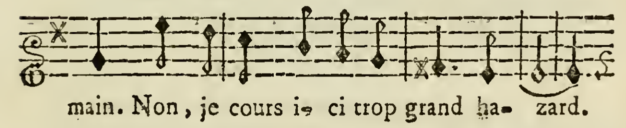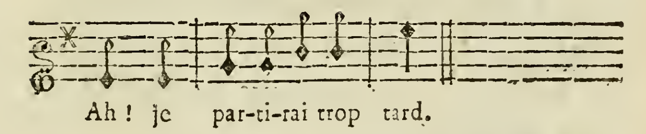


J'ai vû dans tous les coins, Vingt broches au


moins. Ces friands ap-prêts, Cauſe-ront nos re-


grets; Soyons du feſ- tin, Ne par-tons que de-

ALCIDAC.


main. Non, je cours i- ci trop grand ha- zard.


Ah! je par-ti-rai trop tard.

JASMIN.

Je ne vous conçois point : le jeune Seigneur de ce village, Monſieur Mazette, votre bon ami, épouſe Mademoiſelle Modeſte, la perle des Beautés de ce canton.

ALCIDAC.

Tu m'impatientes, en m'apprenant ce que je ſçais.

JASMIN.

Eh ! bien, apprenez-moi donc ce que je ne ſçais pas.

ALCIDAC.

Air : *Va, Manon, ne pleure pas.*

S'il faut te parler ſans fard,
Je ſoupire pour Modeſte :
Il faut que je m'éloigne, car ;
Son époux riſque ſi je reſte.

JASMIN.

Bon ! Mazette eſt un peu nigaud ;
Seigneur, vous partirez trop-tôt. *(bis.)*

Songez que dans toutes ces aventures de mariage, il y a toujours quelque choſe pour le Garçon.

ALCIDAC.

Air : *Il faut ſuivre la Mode.*

A l'Hymen j'ai joué cent tours,
A préſent je m'en fais ſcrupule ;
Je crains de troubler leurs amours.

JASMIN.

Cette crainte eſt un ridicule.

ALCIDAC.

Je ſuis ami de la maiſon.

JASMIN.

Mais, je trouve cela commode.

ALCIDAC.

Ce ſeroit une trahiſon.

JASMIN.

Il faut ſuivre la mode.

Depuis quand le Seigneur Alcidac, Capitaine de Dragons, eſt-il devenu ſi délicat?

ALCIDAC.

Il eſt vrai que je déments un peu mon caractere, en ne pouſſant que des ſoupirs diſcrets.

JASMIN.

Quoi! vous partiriez ſans faire danſer Madame la Mariée?

ALCIDAC.

Air: *C'eſt Mademoiſelle Manon.*

Mais j'aurois, animal,
Le chagrin, capital
De voir ouvrir le Bal,
Par mon heureux Rival.
Verrois-je, d'un œil égal,
Ce beau couple marital,

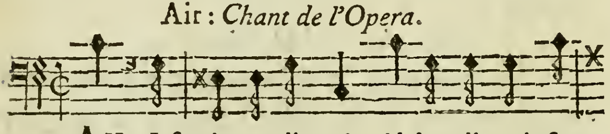
De leur feu conjugal,
A mon amour fatal,
Me donner le regal?
Quel rôle original!

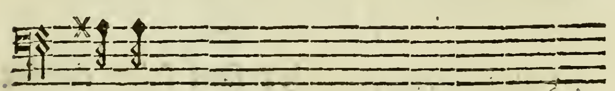
JASMIN.

Vous ne pouvez vous dispenser de voir la Fête que Monsieur Nicodême, cet honnête Sénéchal de Normandie, prépare pour les nouveaux Epoux; restez du moins jusqu'à la nuit.

ALCIDAC.

Air: *Chant de l'Opera.*





JASMIN.

Je vous entends, & je conçois que votre imagination va vous présenter des tableaux réjouissants qui ne vous amuseront guères.

ALCIDAC.

Air: *Tout ci, tout ça.*

Quoi! tandis qu'on s'embrassera,
Tout ci, tout ça,

Il faudra donc que je demeure !
Sans rien dire ; Alcidac verra....
Tout ci, tout ça,
Eh ! bien, Jaſmin, à la bonne heure ;
Mais de moi, qui me répondra ?
Il en ſera,
Ma foi, ce qu'il pourra.

JASMIN.

J'aime à vous voir prendre ce parti ; cela me donnera le temps de dire des douceurs à la Femme de Chambre de Mademoiſelle Modeſte.

ALCIDAC.

Marouſle, ne t'aviſe pas de faire une bigarrure de tes amours avec les nôtres. Suis moi, allons au-devant de Modeſte, pour lui donner la main à la deſcente du caroſſe, & tâchons de nous contraindre.

Air : *Tarare, ponpon.*

Cachons ma jalouſie ;
Cette fréneſie,
N'eſt pas d'un grand ſecours ;
Pour ſervir les Amours :
Toujours elle importune,
Il faut, pour notre honneur,
Faire, contre fortune,
Bon cœur.

SCENE II.

JASMIN, LISETTE.

LISETTE.

ECOUTE, écoute donc, Jasmin.

JASMIN.

Tarare! on a déjà retranché la moitié de notre Rôle, nous ferons mieux de le supprimer tout-à-fait.

SCENE III.

NICODEME, LISETTE.

NICODEME.

Air: *Viens, ma Bergere, viens seulete.*

MA Maîtresse épouse Mazette,
O lon, lan, la, landerira;
Je donne une Fête complette,
O lon, lan, la, landerirette,
La Mariée y dansera.

LISETTE.

Air : *De Jeannot, Jeannette.*

Je vous trouve bien guilleret,
Pour un Rival qu'on ſupplante.

NICODEME.

Oh! ver ma fé, j'en ai ſujet.

LISETTE.

Mais vous perdez votre Amante.

NICODEME.

A mon Rival j'en ſçais bon gré,
S'il obtient l'avantage ;
Par ce moyen j'éviterai
L'embarras du ménage.

LISETTE.

Cela n'eſt pas ſi mal penſer.

NICODEME.

A propos, comment ta jeune Maîtreſſe a-t-elle paſſé la nuit ?

LISETTE.

Elle a toujours rêvé, parlé, ſauté. Ah! quel plaiſir ! Une jeune Fiancée ne dort pas comme une autre.
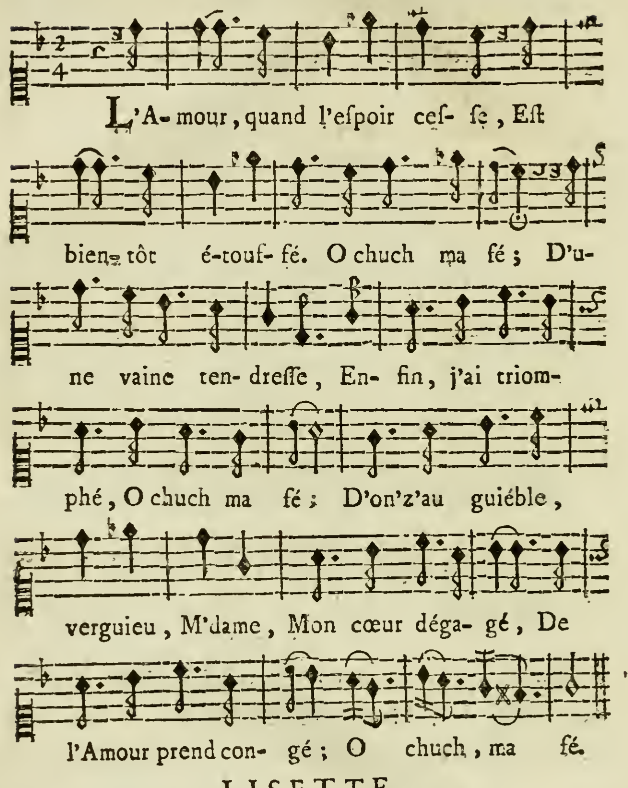
NICODEME.

Que ton récit me ſoulage ! J'en ai tant de joie, que .... que j'en étouffe.

LISETTE.

A merveille, il me paroît que vous vous réjouiſſez comme les autres ſe fâchent.

NICODEME.



LISETTE.

Cela n'est pas bien sûr, Monsieur le Sénéchal.

NICODEME.

Oh! très-sûr; preuve de cela, c'est que c'est moi qui donne la Fête aux nouveaux Mariés : les voici; allons, de la joye.

SCENE IV.

ALCIDAC, MAZETTE, MODESTE, FADÉS, NICODEME, LISETTE, *Gens de la Nôce*, BATELIERS & BATELIERES.

CHŒUR.

Air : *Chantons Lætamini.*

VIVEZ, Epoux heureux, (*4 fois.*)

MAZETTE ET MODESTE.

Oh ! c'eſt bien notre envie.

FADÈS.

Aimez-vous bien tous deux.

MAZETTE ET MODESTE.

Pour vous, toute ma vie,
J'aurai les mêmes feux,

CHŒUR.

Vivez, Epoux heureux, (*4 fois.*)

FADÈS.

Courage, mes Enfans, imitez-moi; je me ſouviens que le premier jour de mes Nôces...

MODESTE.

Ah ! mon cher Beau-pere, épargnez ma modeftie.

MAZETTE.

Allez, allez, mon Pere, ne vous inquiétez pas : Mademoifelle Modefte eft une éveillée, & moi je fuis un gaillard; nous en dirons de bonnes. N'eft-il pas vrai, Poulette ?

NICODEME.

Vous aurez tout le tems de lui dire des douceurs; dépêchons-nous de commencer le Bal, en attendant une petite Fête d'eau-douce que je vais vous donner fur un train de bois floté.

MAZETTE.

Un train de bois floté ! cela doit être plaifant. Allons, jouez-nous le Menuet de Madame la Mariée.

MAZETTE & MODESTE *danfent le Menuet de la Mariée ; enfuite plufieurs perfonnes de la Nôce danfent des Contredanfes & des Cotillons.*

NICODEME.

Air. *Un jour dans un plein repos.*

Raſſemblez-vous en ces lieux,
Habitans des rivieres,
Et danſez de votre mieux
Avec vos Marinieres,
En l'honneur des nouveaux Epoux.
Allons gai, trémouſſez-vous tous :
La, la, la, comme à l'Opéra,
La, la, la, la, lere, la, la, la,
Donnez-vous des manieres.

FADÈS.

Qui ſont ces Gens-là ?
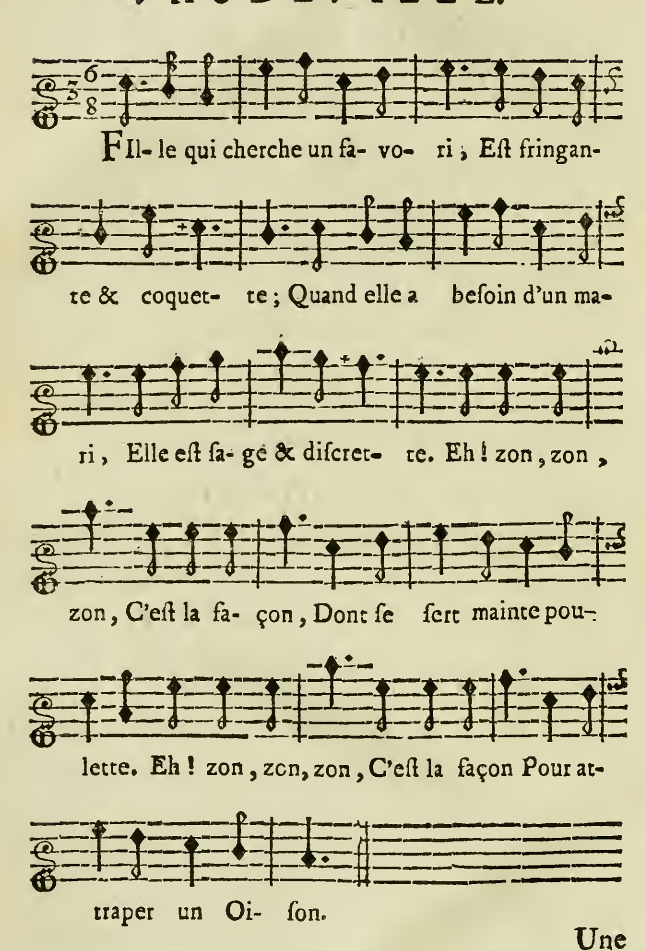
NICODEME.

Ce ſont des Bateliers qui vont dérouiller ici leurs jambes pour vous donner tantôt le Divertiſſement de l'Oye.

Danſes des Bateliers avec leurs lances.

NICODEME *prend la Mariée*, MAZETTE, ALCIDAC & FADÈ'S, *pour danſer un branle en chantant le Vaudeville ſuivant.*

VAUDEVILLE.



Une
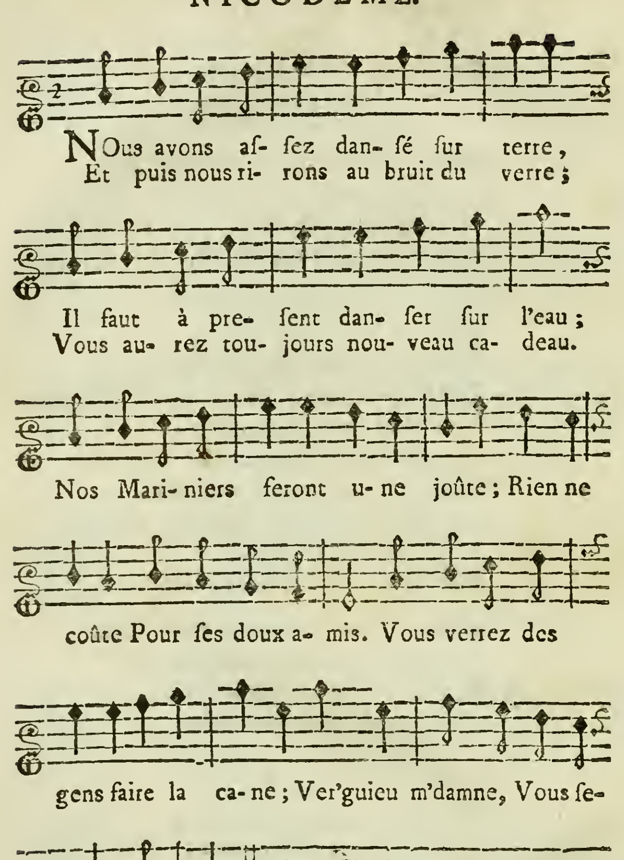
Une femme qui d'un brutal
En tapinois ſe venge,
Un Jaloux ſuppoſe un Rival
Pour qu'il prenne le change :
Eh ! zon, zon, zon,
C'eſt la façon,
Dont à préſent on s'arrange,
Eh ! zon, zon, zon,
C'eſt la façon,
Pour attrapper un Oiſon.

Dans la diſette languira
Fillette, chaſte & pure ;
Mais qu'elle danſe à l'Opera,
Et ſa fortune eſt ſûre :
Eh ! zon, zon, zon,
C'eſt la façon,
Dont on gagne une voiture ;
Eh ! zon, zon, zon,
C'eſt la façon,
Pour attrapper un Oiſon.

Galant qui veut rendre un Jaloux
Complaiſant & commode,
Le ſert, le flatte, file doux,
A ſes goûts s'accommode :
Eh ! zon, zon, zon,
C'eſt la façon,
Des bons amis à la mode ;
Eh ! zon, zon, zon,
C'eſt la façon,
Pour attrapper un Oiſon.

CHŒUR, Fille, &c. *On danſe.*

NICODEME.



NOus avons as- sez dan- sé sur terre,
Et puis nous ri- rons au bruit du verre;
Il faut à pre- sent dan- ser sur l'eau;
Vous au- rez tou- jours nou- veau ca- deau.
Nos Mari- niers feront u- ne joûte; Rien ne
coûte Pour ses doux a- mis. Vous verrez des
gens faire la ca- ne; Ver'guieu m'damne, Vous se-
rez sur- pris.

MODESTE.

En vérité, Monſieur Nicodême, nous ſommes confus de vos procédés.

NICODEME.

Oh! ce n'eſt rien, vous verrez bien autre choſe.

MAZETTE.

Et le Divertiſſement de l'Oye? Allons, allons.

NICODEME.

Doucement, il eſt de la politeſſe que je donne la main à Madame.

MAZETTE.

Eſt-ce l'uſage de la politeſſe, mon cher Pere?

FADÈS.

Il le faut croire.

ALCIDAC.

Oui, mais je vous conſeille de les ſuivre de près.

NICODEME.

Air : *Il faut l'envoyer à l'école.*

Ote la planche, vîte & prompt,
Je ne régale que Madame.

MAZETTE.

Ah ! l'infâme !

FADÈS.

Peut-on nous faire cet affront ?

ALCIDAC.

Quoi ! le perfide nous la vole.

NICODEME.

Ils ont donné dans mes panneaux,
Les nigauds !
Allez tous les trois à l'école.

MAZETTE, ALCIDAC, FADÈS.

Air : *Y avance, y avance.*

Arrête, arrête.

NICODEME.

Allons, allons.
Si j'ai payé les violons,
Il eſt juſte que je danſe.
Avance, avance, avance.
Adieu, Héros pleins de prudence.

MODESTE.

Mazette, Mazette, ce n'eſt pas ma faute.

MAZETTE, ALCIDAC, FADÈS.

Au voleur, au voleur, au ſecours.

(*Nicodême & Modeſte s'en vont.*)

SCENE V.

MAZETTE, NICODEME, FADÉS.

MAZETTE.

Air : *Je ne ſuis pas aſſez beau.*

MEs Amours ſont à vau l'eau,
Oh ! oh !

FADÈS.

Le voilà loin du rivage.

ALCIDAC.

Jettons-nous dans un bateau.

MAZETTE.

Oh ! oh !
Beau début pour un ménage !

ALCIDAC.

Le maraut,
Va bien-tôt gagner le gîte,
Qu'on le pourſuive au plus vîte.

MAZETTE.

L'atteindrons-nous aſſez tôt ?
Oh ! oh ! oh !
L'atteindrons-nous aſſez tôt ?

SCENE VI.

TONTINE, *& les Acteurs précédens.*

TONTINE.

DOUCEMENT, doucement. Où donc ç'qui vont ces haüris? Ils l'attrap'ront, s'ils courent toujours.

MAZETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette Femme-là?

TONTINE.

Air : *Ziste, zeste, zon, zon, zon.*

C'te Femm'-là, c'est Madam' Tontine,
Blanchisseuse de ton Rival.
En patience, prends ton mal;
I n'faut pas qu'ça t'chagrine.

MAZETTE.

Oh! je veux en avoir raison.

TONTINE.

Eh! bien, va, cours à ta ruine.
Quand il vogue sans aviron,
Un pauvre Epoux fait le plongeon.

Tu peux partir quand tu voudras; j'ai fait ôter les rames de ces Bachots, ils sont en bon état.

ALCIDAC.

Ah ! la maudite Blanchiſſeuſe !

MAZETTE.

Nous voilà dans de beaux draps.

TONTINE.

Qu'eſt-ç'qu'il a donc, Monſieu l'Marié ? Il eſt pâle comme un lendemain de nôces. Regardez-le donc avec ſa tête en avant ; c'eſt que l'poids l'emporte, le pauv'cher Homme ! s'il marchoit les pieds en l'air, i' ne s'crott'roit pas l'toupet : il a d'quoi l'garantir. Adieu donc, bel Epoux d'bal ; à la hou, à la hou.

SCENE VII.

GRINVOLE, *Meûnier d'un moulin de riviere ; & les Acteurs précédens.*

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

LAISSEZ dire c'te Commere,
Je ſuis l'maître de c'moulin.
Pourſuivez le téméraire ;
Je vous v'nons prêter la main :

Pour aller à la Victoire,
Sarvez-vous de mes Pachots;
Je me suis toujours fait gloire
De protéger les nigauds.

SCENE VIII.

ALCIDAC, FADÉS, MAZETTE.

FADÈS.

AH! l'honnête homme!

ALCIDAC.

Air : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Ce secours peut sauver Modeste;
Mais profitons en promptement;
Car ce coquin de Bas-Normand
Pourroit bien jouer de son reste;
C'est l'ouvrage d'un moment.

Fin du premier Acte.





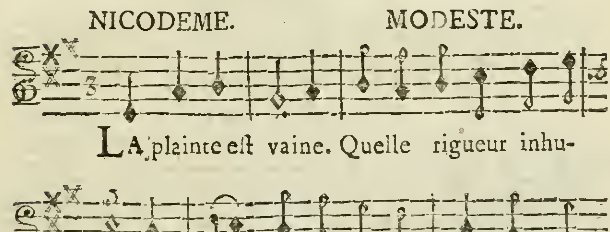
ACTE II.

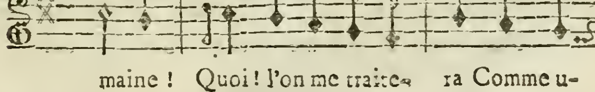
Le Théâtre repréſente un Château antique avec des foſſés.

SCENE PREMIERE.
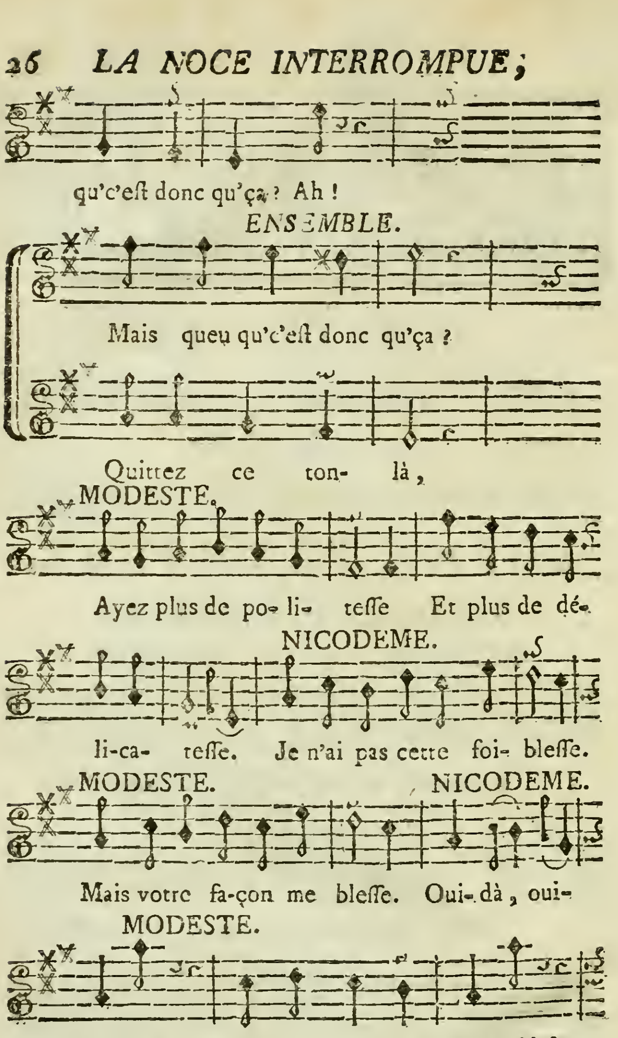
NICODEME, MODESTE.

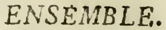
NICODEME. MODESTE.



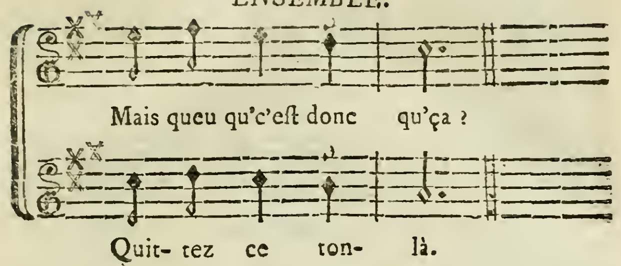





qu'c'eſt donc qu'ça ? Ah !
ENSEMBLE.
Mais queu qu'c'eſt donc qu'ça ?
Quittez ce ton- là,
MODESTE.
Ayez plus de po- li- teſſe Et plus de dé-
NICODEME.
li-ca- teſſe. Je n'ai pas cette foi- bleſſe.
MODESTE.
NICODEME.
Mais votre fa-çon me bleſſe. Oui-dà, oui-
MODESTE.
dà ! Ah ! Mais queu qu'c'eſt donc qu'ça ? Ah !



ENSEMBLE.



NICODEME.

Air : *Je voudrois faire un bail avec vous.*

Vous m'avez inſpiré trop d'amour,
Et je veux m'en venger en ce jour.

MODESTE.

Vous venger ?

NICODEME.

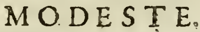
Oui, cela me courrouce.

MODESTE.

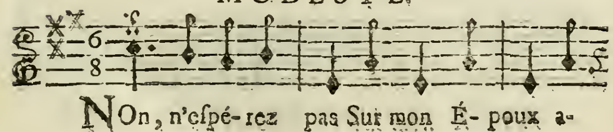
Ce ſentiment ne ſied pas aux grands cœurs.
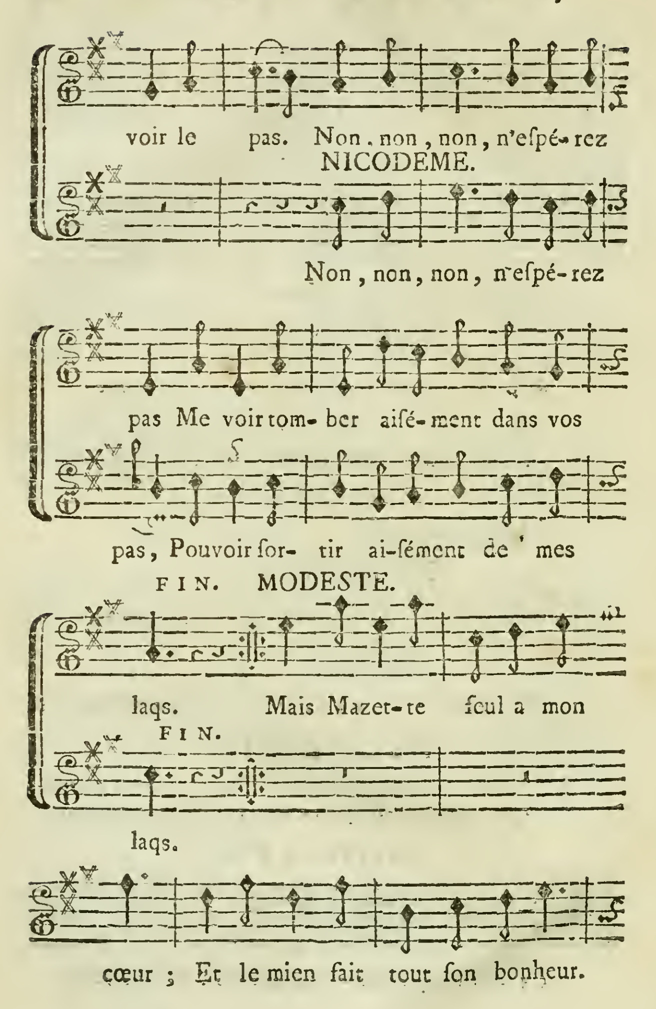
NICODEME.
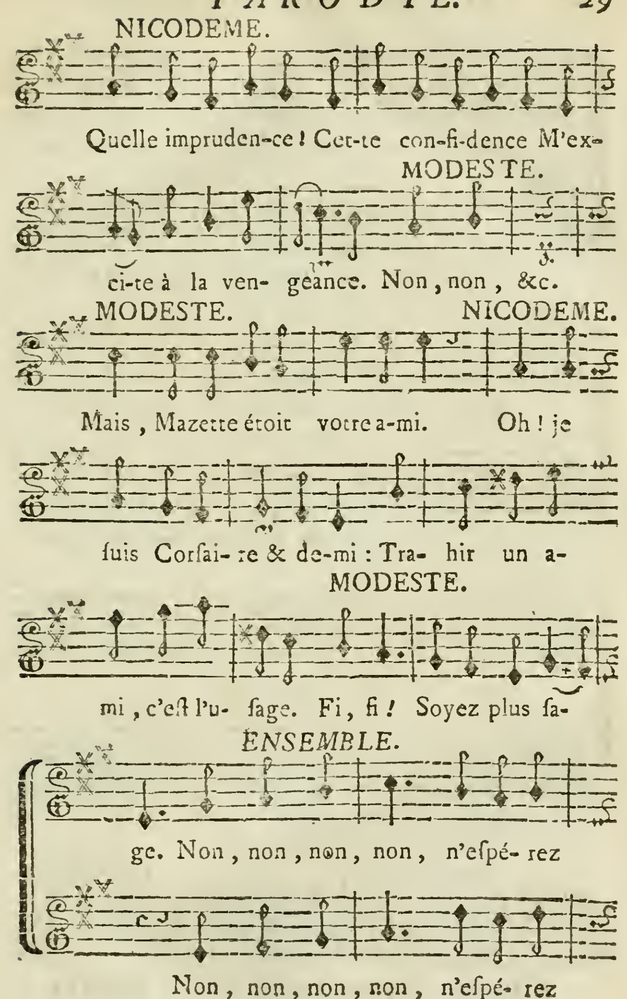
Oh ! d'accord ; mais la vengeance eſt douce ;
Quand une Belle en fait tous les honneurs.



MODESTE.




voir le pas. Non, non, non, n'efpé-rez
NICODEME.
Non, non, non, n'efpé-rez
pas Me voir tom-ber aifé-ment dans vos
pas, Pouvoir for-tir ai-fément de mes
FIN. MODESTE.
laqs. Mais Mazet-te feul a mon
FIN.
laqs.
cœur ; Et le mien fait tout fon bonheur.


NICODEME.
Quelle imprudence! Cette confidence M'ex-
MODESTE.
cite à la vengeance. Non, non, &c.
MODESTE.
NICODEME.
Mais, Mazette étoit votre ami.
Oh! je
ſuis Corſai- re & demi : Tra- hir un a-
MODESTE.
mi, c'eſt l'u- ſage. Fi, fi! Soyez plus ſa-
ENSEMBLE.
ge. Non, non, non, non, n'eſpé- rez
Non, non, non, non, n'eſpé- rez

pas, Sur mon Epoux avoir le pas; Non, non,

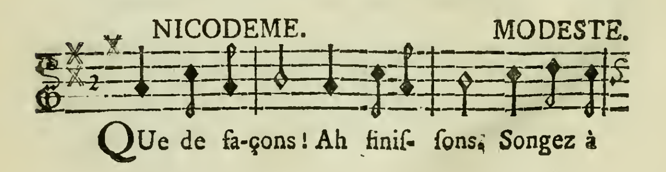
pas, Que je re-nonce à vos appas; Non, non,
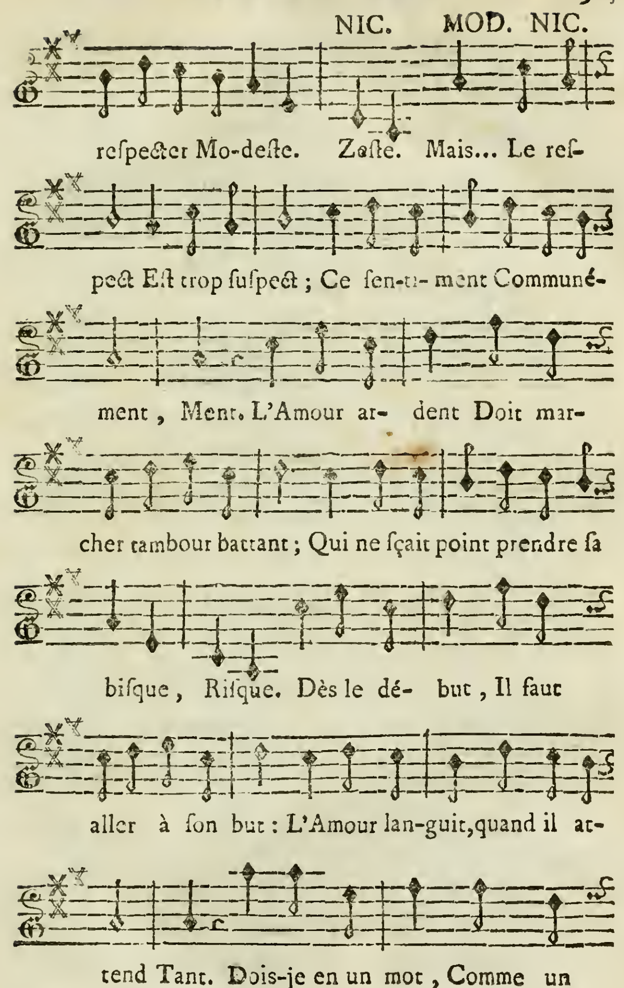
non, n'efpé-rez pas Me voir tom-ber aifé-

non, n'efpé-rez pas Pou-voir for- tir aifé-

ment dans vos laqs.

ment de mes laqs.




NIC. MOD. NIC.
reſpecter Mo-deſte. Zeſte. Mais... Le reſ-
pect Eſt trop ſuſpect ; Ce ſen-ti- ment Communé-
ment , Ment. L'Amour ar- dent Doit mar-
cher tambour battant ; Qui ne ſçait point prendre ſa
biſque , Riſque. Dès le dé- but , Il faut
aller à ſon but : L'Amour lan-guit,quand il at-
tend Tant. Dois-je en un mot , Comme un

for, Soupi- rer, Ado- rer? Non; je

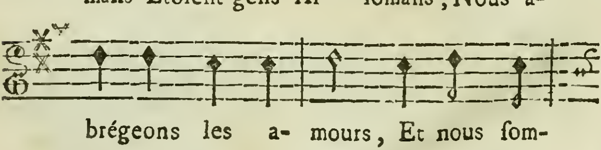
m'épargne une peine, Vaine; Telle qui

craint, Et fe plaint D'un tranfport Un peu

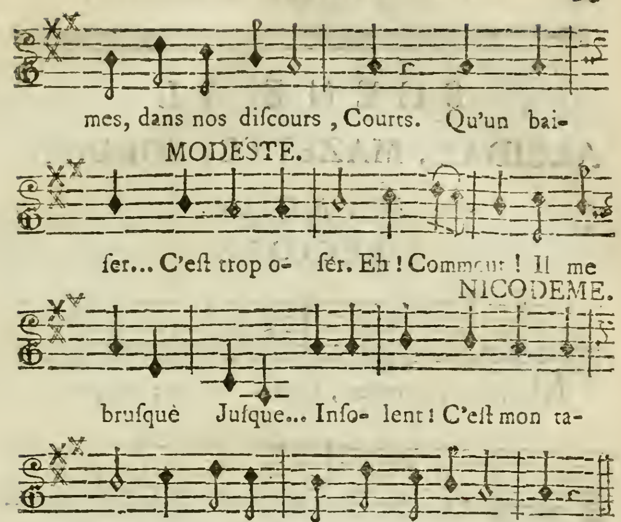
fort, Nous fçait d'un amour outré, Gié.

Des Ro- mans Du bon vieux tems Tous les A-

mans Etoient gens Af- fomans; Nous a-



mes



Marchons, marchons.

MODESTE.

Perfide, ta méchanceté ne sera pas impunie ; voici fort à propos Mazette & Alcidac avec ses Dragons.

NICODEME.

Je ne m'en embarasse guères ; c'est moi qui fais la Milice du pays, & j'ai tous ces apprentifs Soldats à mes ordres, ainsi que la Maréchaussée ; suivez-moi.

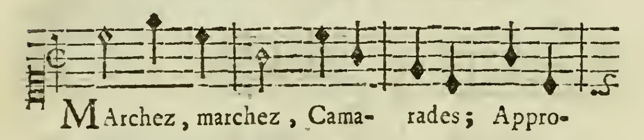
(*Il entre dans le Château avec* MODESTE.)

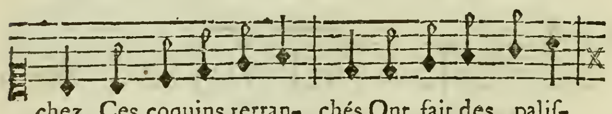
SCENE II.

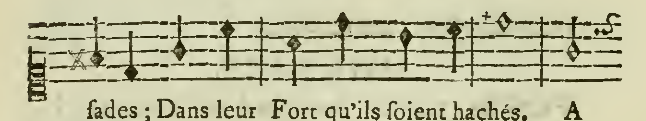
ALCIDAC, MAZETTE, SOLDATS.

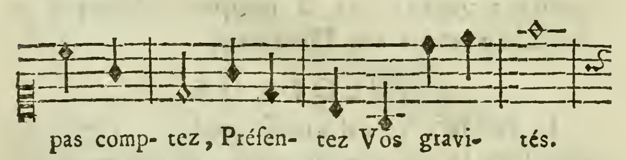
MARCHE.

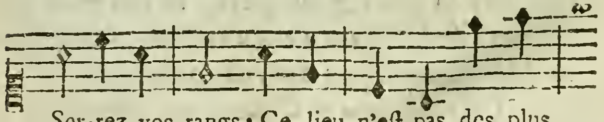
ALCIDAC.

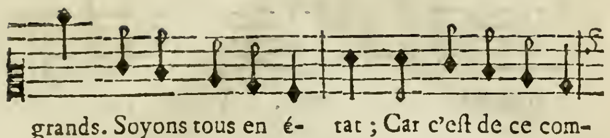


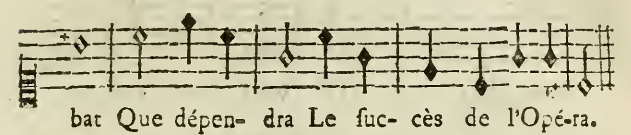












SCENE III.

NICODEME, MODESTE, ALCIDAC, SOLDATS, ASSIÉGEANS & ASSIÉGÉS.

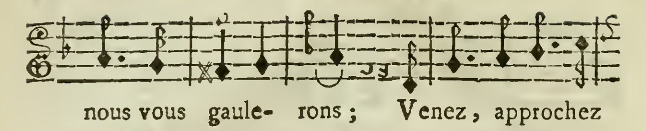
NICODEME, *ſur les murs du Château.*

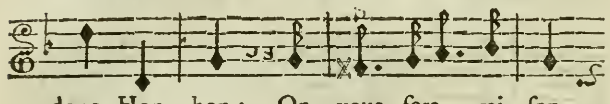


VOus croyez vrai- ment, Han, han, Que l'on
Eſt- ce qu'un Normand, Han, han, Se laiſ-



va ſe ren- dre ; Nous vous at- ten- drons, Et
ſe ſur- pren-dre ?







ALCIDAC.

Marche.

MAZETTE.

Attendez, employons premierement les voyes de la douceur.

(*A Nicodeme.*)

Air : *Si, lorſque j'ai connu Liſette.*

Coquin, tu m'as ravi ma Femme,
Mon honneur en eſt offenſé ;
Mais j'oublierai tout le paſſé,
Si tu la rends.

NICODEME.

Vraiment ! tredame !

MAZETTE.

Sans y regarder de si près,
A ce prix-là, je fais la paix.

NICODEME.

Air : *Vous irez aux Feuillantines.*

Vous l'aurez à votre tour,
Quelque jour.

MAZETTE.

Quel revers pour mon amour !

ALCIDAC, *à Nicodeme.*

Nous allons punir ton crime.

MAZETTE.

Et moi j'en (*bis.*) suis la victime.

ALCIDAC.

Air : *Où Ninette est-elle ?* Ariette de Ninette à la Cour.

Oh ! c'est trop d'audace ;
Attaquons la place.
Morbleu ! point de grace.
Qu'on fasse main-basse.
Donnons sans tarder.

NICODEME.

Je ne vous crains mie ;
Pour ma douce Amie,
Je perdrois la vie ;
Si je l'ai ravie,
C'est pour la garder.

MAZETTE.

Vengeons cet outrage.

ALCIDAC.

Forçons ce Maraut.

NICODEME.

Je brave ta rage,
Il y fera chaud.
Tôt, tôt, tôt, tôt;
Courage:
Vîte, à l'aſſaut, à l'aſſaut, à l'aſſaut.

ENSEMBLE.

CHŒUR DES ASSIÉGEANS.

Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt; courage:
Vîte à l'aſſaut, à l'aſſaut, à l'aſſaut.

CHŒUR DES ASSIÉGÉS.

Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt;
Défendons-nous, traitons-les comme
il faut.

(*On aſſiége le Château.*)

ALCIDAC.

Air: *Ces Forbans d'Angleterre.*

La fureur me tranſporte;
Forçons, caſſons,
Briſons
Cette porte.
Qu'on me prête main-forte.
Amis,
Le Fort eſt pris.

CHŒUR.

Il eſt pris. (*3 fois.*)

SCENE IV.

FADÉS.

Même Air.

AMis, je ſuis à vous.
Tout va ſentir mes coups.
Je viens à la bataille
Percer,
Pouſſer
D'eſtoc & de taille ;
Je veux ſur la muraille,
Forcer les ennemis.

CHŒUR.

Il eſt pris. (3 *fois.*)

FADÉS.

Comment ! je viens quand la beſogne eſt faite ?

Air : *Vous qui cherchez des gens joyeux.*

J'arrive tout exprés, je croi,
Pour me faire moquer de moi :
Quoi qu'il en ſoit, en pareil cas,
Ma peine n'eſt pas vaine.
Sans moi l'on ne rempliroit pas
Le vuide de la ſcène.

SCENE V.

ALCIDAC, MODESTE, FADÉS.

ALCIDAC, *à Fadès.*

Air : *C'est un Enfant.*

RENDEZ Madame à ce qu'elle aime ;
Rassemblez ces deux Amans.

FADÈS.

Seigneur, rendez-la lui vous-même.

MODESTE, *à Alcidac.*

Recevez nos complimens.
Par son stratagême,
Sans vous, Nicodeme,
Me traiteroit sans menagemens :
Il étoit temps, il étoit temps.

ALCIDAC ET FADÈS.

ENSEMBLE.

Il étoit temps, il étoit temps.

FADÈS.

Air : *Il n'a pas pû.*

Mais, franchement,
Ce Bas-Normand....
De crainte, je soupire :
Malgré les droits de ton Epoux,
Ce fripon-là....

MODESTE.

Rassurez-vous :
Il a voulu,
Il n'a pas eu
Le temps de me rien dire.

ALCIDAC.

Je ſuis charmé de vous avoir rendu ſervice ſi à propos ; je pars.

MODESTE.

Oh ! vous reſterez, s'il vous plaît.

ALCIDAC, *à Modeſte.*

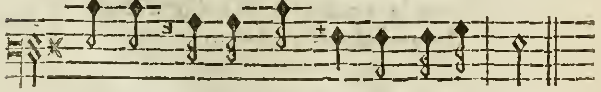
GArdez-vous bien de m'arrê- ter ; Laiſ-

ſez, je dois mes ſoins à cent de vos pa-

reilles, Et je dois en ce jour couper

Cinquante o- reilles. On pourroit s'impa-tien-

ter. Ah ! de moi l'Uni-vers attend mille mer-



veilles ; Gardez vous bien de m'ar-rê- ter.

MODESTE.

Nous ne ſommes point la dupe de cette gaſconnade.

FADÈS.

Non, parlez franchement.

ALCIDAC.

Eh ! bien, ſoit.

Air : *Comme larrons en Foire.*

Gardez-vous bien de m'arrêter,
Vous êtes trop charmante.
Eh ! que gagnerois-je à reſter ?
L'Hymen vous rend contente.

MODESTE.

En fait d'Hymen, quelque douceur
Qu'une femme reſſente,
Ne ſçavez-vous pas bien, Monſieur,
Qu'un bon Ami l'augmente ?

ALCIDAC.

Air : *Quand on ſe rend aux préſens d'importance.*

A l'amitié comment reſter fidele ?
Ah ! le devoir bien-tôt chancelle,
Quand on voit un Objet charmant :
Je l'éprouve en ce doux moment,
Et la contrainte eſt bien cruelle ;
Sans le vouloir, près d'une Belle, } *bis.*
Un ami devient Amant.

SCENE VI.

FADÉS, MODESTE, MAZETTE.

MODESTE.

PUisqu'il part, il faut du moins ſonger à chercher mon Mari.

(*On apporte Mazette mourant.*)

Air : *Bouchez, Nayades.*

O Dieux ! quel ſpectacle funeſte !

MAZETTE.

Je n'en puis plus, chere Modeſte.

MODESTE.

Ah ! mon pauvre Ami ! qui eſt-ce qui vous a traité de la ſorte ?

MAZETTE.

C'eſt ce coquin de Nicodeme, qui a pris ſon temps pour me donner un coup de gaule ſur la tête.

MODESTE.

Air : *Ah ! vraiment, je m'apperçois bien.*

Maudit ſoit le ſcélérat,
Qui me cauſe ce dommage !
Mazette eſt en bon état,
Pour le jour d'un Mariage.
Je croyois d'un ſi doux lien,
Tirer un grand avantage ;
Mais, hélas ! je m'apperçois bien ;
Qu'il ne faut compter ſur rien.

MAZETTE. MODESTE.

VOus pleurez ! Vous mourez ! Ah ! la

MAZETTE.

douceur de la vi-e M'eſt ra- vi-e. Vous pleu-

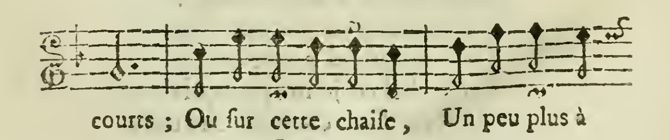
MODESTE.

rez ! Vous mourez ! MA. Chere é- pouſe,
MO. Cher Ma- zette,
FA. Ah ! vous me dé-

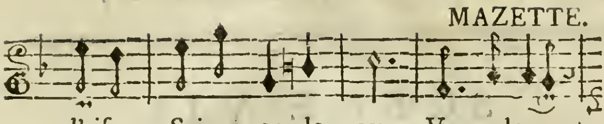
MODESTE.

vous pleu- rez ! Cherchons vîte du ſecours : A-
vous mou- rez !
ſeſ- pe- rez.

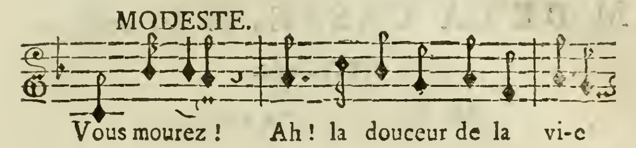
brégez vos diſ-cours; Ceux d'un mourant ſont
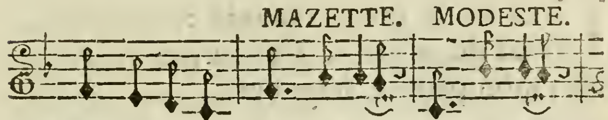




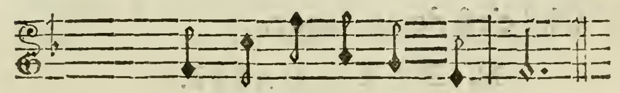


l'aiſe, Suivez-en le cours. Vous pleurez !





M'eſt ra-vi-e. Vous pleurez ! Vous mourez !



MAZETTE. Chere é-pou-ſe, vous pleu-rez !
MODESTE. Cher Mazet-te, vous mou-rez !
FADÈS. A la fin vous m'en-nui-rez !

FADÈS.

Il ne s'agit point de tout cela ; un Chirurgien, un Chirurgien.

SCENE VII.

M. DE LA CASSE, *& les Acteurs précédens.*

M. DE LA CASSE.

J'ARRIVE à point nommé ; conſtatons l'état du patient. Vous avez le crâne fêlé, mon pauvre Seigneur....

MAZETTE.

Oh ! c'eſt de naiſſance.

M. DE LA CASSE.

Conſolez-vous, vous ne languirez pas long-temps ; vous n'avez qu'un inſtant à vivre.

MODESTE.

Ah ! Ciel ! il en mourra !

M. DE LA CASSE.

Aſſurément : mais cela ne ſera rien ; nous le rendrons à la vie avec une goutte de la Médecine univerſelle du Docteur Glouton.

MODESTE.

Air : *La moitié du chemin.*

Où trouve-t'on ce fameux ſpécifique ?

FADÈS.

Oh ! quel eſt donc
Ce grand Docteur Glouton ?

M. DE LA CASSE.

C'eſt un Phiſophe hermétique, cabaliſtique, balſamique, ſudorifique, empirique & magique, qui habite une iſle ſolitaire, pour y décompoſer les rayons du ſoleil dans un laboratoire ſouterrain.

MAZETTE.

Fin de l'air ci-deſſus.

Cherchons, cherchons ce fameux, ce fameux Médecin ;
On ne peut trop payer ce remede divin.

M. DE LA CASSE.

J'en ſuis le Dépoſitaire ; mais comme il n'en reſte plus qu'une goutte, il ne m'eſt permis de la donner qu'à une condition.

MODESTE.

Quelle eſt-elle ?

M. DE LA CASSE.

C'eſt de procurer à notre Philoſophe les moyens de rencuveller ſon reméde.

FADÉS.

Comment cela ?

M. DE LA CASSE.

Il faut que le ſouffle pur d'un ami véritable, ou d'une Femme fidelle, entretienne jour & nuit le feu de ſes creuſets ; c'eſt à vous à lui trouver l'un ou l'autre.

MODESTE.

Un ami véritable ?

FADÉS.

Une Femme fidelle ?

MAZETTE.

Ah ! je ſuis mort ; que l'on m'emporte. (*On l'emporte.*)

MODESTE.

Ce que vous exigez ne ſe trouvera pas facilement.

M. DE LA CASSE.

C'eſt pour cela que la Pierre Philoſophale eſt ſi rare.

FADÉS.

FADÈS.

Voilà une demande bien ridicule.

M. DE LA CASSE.

Pas plus que la propoſition de l'Opéra.

MODESTE.

Et faut-il reſter long-tems dans le laboratoire de Glouton ?

M. DE LA CASSE.

Peſte ! le grand œuvre ne ſe fait pas ſi promptement ; on doit s'attendre à n'en ſortir jamais.

MODESTE.

Jamais !

M. DE LA CASSE.

Jamais ; arrangez-vous là-deſſus : j'ai dit, je me retire.

SCENE VIII.

MODESTE, FADÉS, LISETTE.

LISETTE.

HÉLAS ! je perds un bon Maître.

FADÈS.

Hélas ! je perds un fils qui m'eſt bien cher.

MODESTE.

HE-las ! je perds bien plus que vous,
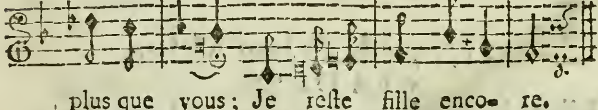
En perdant ce que j'ai- me. Te voilà mort,

mon cher é- poux ; Je t'aimois plus que moi-mê-

me. Hélas ! du bonheur le plus doux Je n'ai

vû que l'Au- rore, Je n'ai vû que l'Au-

ro- re, Que l'Au-rore. Helas ! je perds bien



plus que vous ; Je reste fille enco- re.

Seigneur Fadès, un Pere eſt un ami véritable ; vous allez faire un généreux effort pour votre fils.

Air : *Le bonheur de ma vie.*

C'eſt à vous de le ſecourir.

FADÉS.

Pour lui l'on me verroit mourir,
Si je pouvois encor offrir
Des jours dignes d'envie.

MODESTE.

Quel raiſonnement ! moins les jours ſont dignes d'envie, moins on a de regret à les ſacrifier. Et vous, ma chere Liſette ?
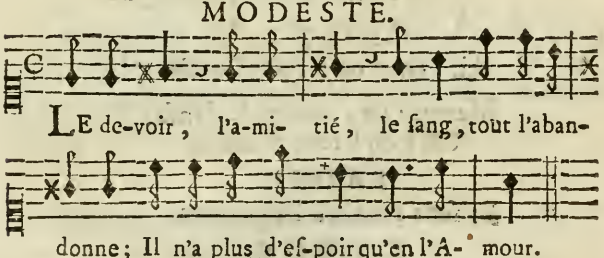
LISETTE.

Et moi, Madame, je m'excuſe par la raiſon contraire.

Fin de l'air ci-deſſus.

Je ſuis jeune, & je veux jouir
Du plaiſir de la vie.

MODESTE.



(*Elle ſort.*)

FADÈS.

Il eſt de la bienſéance que je faſſe une viſite à mon fils avant qu'il prenne congé de la compagnie.

SCENE IX.

FADÉS, ALCIDAC.

CHŒUR, *qu'on ne voit pas.*

Air : *Il est mort.*

IL est mort, il est mort ;
Mazette a fini son sort.
Il est mort, il est mort.

FADÈS.

Il me paroît que voilà ma visite faite.

CHŒUR.

Il est mort, &c.

FADÉS.

Ah ! mon pauvre fils !

On entend une simphonie gaie.

CHŒUR.

Air : *Oh ! oh ! Tourelouribo.*

Mazette rit, chante & danse,
Oh ! oh ! tourelouribo.

FADÉS.

Je sens renaître l'espérance.

CHŒUR.

Oh ! oh ! tourelouribo.

FADÉS.

Pour nous quelle heureuse chance !

SCENE X.

MAZETTE, ALCIDAC, FADÉS.

MAZETTE, *en difant.*

OH ! oh ! tourelouribo.

Enfin, on a trouvé un modele de fidélité ; j'ai bû la phiole de baume univerfel, & zefte, me voilà tout d'un coup prêt à danfer.

FADÈS.

Mon Fils, n'en refteroit-il pas une petite goutte pour ton Pere ?

MAZETTE.

Tôt, tôt, que l'on annonce à ma Femme cette nouvelle intéreffante, & que l'on fçache quelle eft la perfonne charitable qui s'eft livrée pour moi.

FADÉS.

Je vais m'en inftruire.

MAZETTE.

Allez, allez, mon cher Pere, il faut célébrer la mémoire d'une Femme fi rare.

SCENE XI.

MAZETTE, CHŒUR.

CHŒUR.

Air : *O, Pierre, ô Pierre.*

MODESTE, Modeſte,
Pour jamais on vous perd.

MAZETTE.

Quel préſage funeſte !
Dieux, quel triſte concert !

CHŒUR.

Hélas ! pauvre Modeſte !

MAZETTE.

Quel malheur m'eſt offert !

CHŒUR.

Modeſte, Modeſte,
Pour jamais on vous perd.

SCENE XII.

MAZETTE, ALCIDAC.

ALCIDAC.

PARBLEU ! mon ami, tout prêt à monter à cheval, je viens d'apprendre une jolie choſe : ta Femme t'abandonne pour aller paſſer ſes jours avec un Chercheur de Pierre Philoſophale ; elle vient de partir.

MAZETTE.

Eſt-il poſſible ! ah ! je ne m'attendois pas à cette preuve d'amitié-là.

Air : *J'ai perdu mon âne.*

J'ai perdu ma Femme;
C'eſt pour me prouver ſa flâme
Qu'elle a fait ce tour.

ALCIDAC.

La pauvre Petite,
Par amour te quitte.

MAZETTE.

Et c'eſt ſans retour.

Elle m'a ſauvé la vie par ſa fidélité.

ALCIDAC.

Il y a bien des Femmes qui font tout le contraire pour faire vivre leurs Maris.

MAZETTE.

Mon cher ami, me voilà veuf.

ALCIDAC.

Tant mieux ; je crois que c'eſt ici le moment de te déclarer que je ſuis amoureux de ta Femme.

MAZETTE.

Eh ! bien, voilà une nouvelle qui ne laiſſe pas que d'être conſolante.

ALCIDAC.

Air : *Ça n'ſe fait pas.*

Mon cher, il faut ſans tarder,
Me la céder ;
Sois favorable à ma flâme.

MAZETTE.

C'eſt me prier d'être un ſot ;
Car, en un mot,
C'eſt ma femme.

ALCIDAC.

Que d'Epoux moins délicats !

MAZETTE.

Oh ! ça n'convient pas,
Ça n'ſe fait pas.

ALCIDAC.

Air : *Paiſibles bois, jardins délicieux.*

Qu'eſperes-tu ? Renonce à ton amour ;
Pour jamais tu la perds, c'eſt à moi d'y prétendre ;
Et je veux moi ſeul, en ce jour,
Forcer Glouton à me la rendre.

MAZETTE.

Eh ! bien, faites comme vous l'entendrez, voilà qui eſt fini : je vous la céde ; elle m'eſt ſoufflée trop ſouvent pour que je ne faſſe pas ce marché-là avec vous ; d'ailleurs, ſi je voulois la garder, vous n'y perdriez peut-être rien.

ALCIDAC.

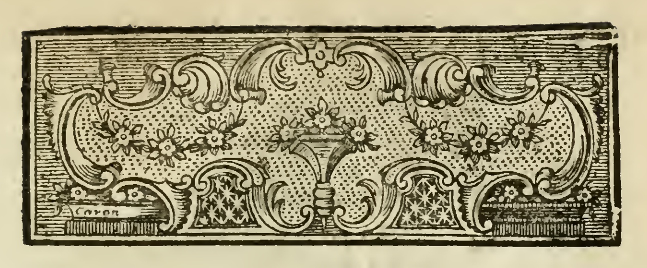
J'ai ta parole. Adieu.

MAZETTE.

Air : *J'ai fait l'amour, c'eſt pour un autre.*

Partez, partez, vaillant Dragon,
Enlevez ma Femme à Glouton
Ah ! puiſſe-t-elle être la vôtre !
J'ai fait l'amour c'eſt pour un autre.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Le Théâtre repréſente un Payſage avec une Riviere, & dans le fond une Iſle.

SCENE PREMIERE.

LURON, *dans ſon Bateau.*

Air : *Lan, farira, dondaine, bon !*

SANS jamais m'laſſer
Deſſous ces coudrettes,
Je m'plais à paſſer
Ces jeunes Fillettes,
Gué,
Lan farira, lirette,
Bon,
Farlarira, don, don.

SECOND COUPLET.

Toujours il me vient
De bonnes aubaines,

Et je me fais bien
Payer de mes peines,
Gué,
Farlarira, dondaine,
Bon;
Farlarira, don, don.

Eh! v'là l'Passeux, v'là l'Passeux.

Air: *Danses-tu, Colin?*

Qui veut passer l'eau?
J'ai là mon Bateau,
Je mene à la maison,
Du Docteur Glouton;
Dans son noir
Manoir,
Chacun vient pour le voir,
Et pour consulter son sçavoir.

Mais d'avance
L'ordonnance
En argent
Comptant
Se vend:
Inutiles;
Mais habiles,
Nos Docteurs souvent
En font autant.

J'ai là mon Bateau,
Qui veut passer l'eau, &c.

Quiconque veut passer,
Ici doit financer,
Je reçois
Tous les droits
Du péage :
Cet usage
Est fort sage.
La mode, après tout,
Peut changer de goût.

J'ai là mon Bateau, &c.

Air : *Pour le peu de bon temps qui nous reste.*
Il guérit de la Paralésie,
De l'Hypocrisie,
Du mal de Dents,
De la Cornologie,
De la Poësie,
Et de cent maux différens.

A l'Art qu'il possede,
Le plus grand mal cede ;
Et cede si bien,
Que qui prend son remede,
Ne craint plus rien.

Allons, allons ; v'là l'Passeux ; v'là l'Passeux. Luron, sarpejeu, nous aurons aujourd'hui de la pratique.

Air : *Que feroit-on dans la vie ?*
Chaçun donne dans la Nasse.
Quel profit, lorsque l'on est en passe !

Sans que le Public s'en laſſe,
Charlatans,
Vivez à ſes dépens.
Quelle foule déjà s'amaſſe!
En v'là pour remplir trente Bateaux.

(LURON fait entrer dans ſon Bateau pluſieurs perſonnes qui lui donnent de l'argent.)

Donne, paſſe; donne, paſſe;
Le Docteur guérit de tous maux.
Donne, paſſe; donne, paſſe;
(A part.) Profitons de l'erreur des ſots.

SCENE II.

ALCIDAC, LURON.

ALCIDAC.

Suite de l'air.

FUYEZ, vile Populace;
Qu'à l'inſtant on me cede la place.

LURON.

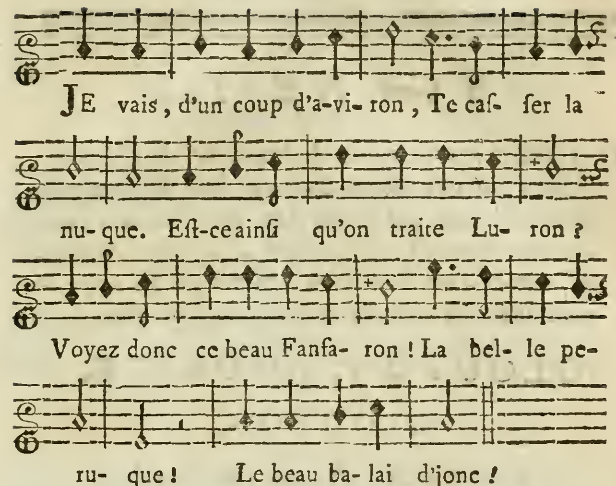
Quelle audace!

ALCIDAC.

Qu'on me paſſe,
Paſſe, paſſe; abrégeons les propos.

LURON.

Doucement, doucement, Frere.



ALCIDAC, *le pouſſant dans le bateau.*

Tu fais le raiſonneur !

LURON.

Tout bellement, donc ; je n'ſommes pas fait à c'te magniere de politeſſe-là.

Air : *Toque, mon Tambourin, toque.*

Le Diable t'enleve.

ALCIDAC.

Morbleu ! finiſſons.

LURON.

Mais ma barque creve,
Et nous enfonçons.

ALCIDAC.

Rame, dépêche, acheve, acheve ;
Paſſons, paſſons, paſſons.

SCENE III.

Le Théâtre repréſente le Laboratoire de Glouton, éclairé par une lampe. On voit dans le fond pluſieurs Garçons qui pilent dans des Mortiers, tandis que d'autres ſont occupés à diſtiller. Modeſte eſt auprès d'un Fourneau enflâmé, & Glouton devant unè table chargée de livres & de drogues.

GLOUTON, MODESTE.

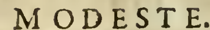
GLOUTON.

Air : *Armide, eſt encor plus aimable.*

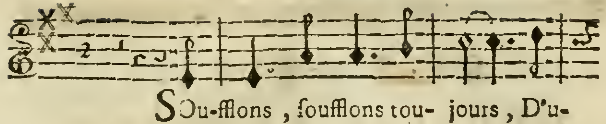
ENFIN, l'amitié conjugale
En ce jour ſe ſignale.
(*A Modeſte.*)
Soufflez, ſoufflez dans mes creuſets ;
Sans vous, tout mon eſpoir ſe perdoit pour jamais.
On a peine à trouver Epouſe jeune & belle,
Qui veuille à ſon Epoux immoler ſes appas ;
Une Femme à ce point fidelle,
Hélas ! eſt un modele
Qu'on ne ſuivra pas.

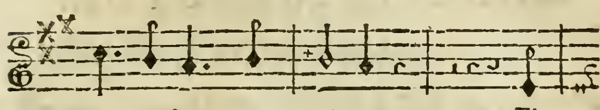
Avec le CHŒUR.

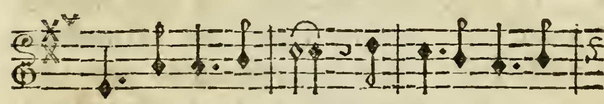
Enfin, l'amitié conjugale
En ce jour ſe ſignale.
Soufflez, &c.

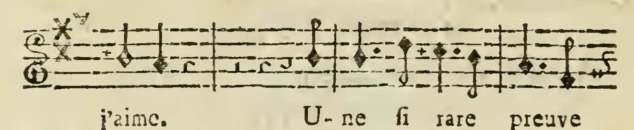


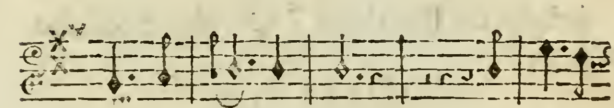
MODESTE.

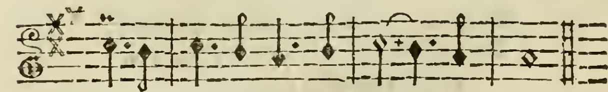












GLOUTON.

Allons, pour égayer ce Phœnix matrimonial, je veux faire danser toute mon Apothicairerie. *On danse.*

SCENE IV.

MODESTE, GLOUTON.

GLOUTON.

C'En eſt aſſez. Holà, l'Enfumé, où eſt la Liſte des malades qui ſont venus aujourd'hui pour me conſulter ? Donnez-la à Modeſte; elle lira, pendant que j'écrirai mes ordonnances. (*A Modeſte.*) Commencez.

MODESTE, *lit.*

Adelle de Ponthieu.

GLOUTON.

Adelle de Ponthieu ? Qu'eſt-ce qu'elle m'écrit ?

MODESTE, *lit.*

Air : *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Seigneur, j'ai les pâles couleurs, *
Des pâmoiſons & des langueurs.

GLOUTON, *écrit.*

Pour vous fortifier, ma Chere,
Prenez des gouttes d'Angleterre.

* Adelle de Ponthieu, Tragédie très-intéreſſante; mais dont on a trouvé le coloris un peu foible.

MODESTE

MODESTE, *lit.*

La grande Iphigénie *, pour des convulsions, des vertiges & des vapeurs.

GLOUTON.

On la disoit d'une santé si robuste.

MODESTE.

Elle marque qu'elle vouloit venir vous consulter elle-même ; mais qu'en sortant de son hôtel, l'impression du grand jour l'a fait évanouir.

Air : *De nécessité.*

Seigneur, elle a de l'humeur peccante,
Quelques vers dont la marche serpente.

GLOUTON, *écrit.*

Princesse, prenez pour médecine
Une quintessence de Racine.

MODESTE, *lit.*

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

La petite Iphigénie, **
A recours à vous, Seigneur.

---

* Iphigénie, Tragédie qui a mérité le plus grand succès. On ne lui reproche qu'une versification un peu négligée ; défaut dont on ne s'est point apperçu aux représentations ; grace à l'art inimitable avec lequel la Demoiselle Clairon, & les Sieurs Le Kin & Bellecour ont joué cette Piécé.

** Parodie de la Tragédie d'Iphigénie.

GLOUTON.

Qui cauſe ſa maladie ?

MODESTE.

Trop d'acide, trop d'aigreur;
Elle a de l'humeur cauſtique,
Et de la bile critique.

GLOUTON, *écrit.*

Prenez quelque lénitif,
Et ſur-tout un air plus vif.

MODESTE, *lit.*

Jeannot, Jeannette.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce qu'ils chantent ?

MODESTE, *lit.*

Air : *Sçavez-vous bien, Beauté cruelle.*

J'aurions beſoin de vos recettes,
Je déclinons tout doucement.

GLOUTON.

Mes chers enfans, c'eſt que vous êtes,
D'un très-petit tempérament.

MODESTE.

Enſeignez-nous ce qu'il faut faire,
Pour à çal fin de nous ragaillardir.

GLOUTON, *écrit.*

Jeannot, Jeannette, allez, allez dormir;
Le repos vous eſt néceſſaire.

SCENE V.

L'ENFUMÉ, *& les Acteurs précédens.*

L'ENFUMÉ.

MONSIEUR le Docteur, il y a là une grande Figure antique qui fait rire & pleurer tout à la fois.

GLOUTON.

Que me veut-elle ?

L'ENFUMÉ.

C'eſt un vieux Bon-homme qui a déjà vécu un ſiécle, il demande s'il n'y a pas moyen de prolonger encore ſa vie.

GLOUTON.

Comment l'appelle-t-on ?

L'ENFUMÉ.

L'Opéra d'Alceſte.

GLOUTON.

Qu'il aille ſe faire mettre en Muſique.

SCENE VI.

UN COUREUR, *& les Acteurs précédens.*

GLOUTON.

QUE me veut cet homme-là ? Bon ! le voilà par terre !

LE COUREUR.

Ah ! Monſieur le Docteur, ayez pitié d'un pauvre Coureur hors de condition. Vous qui connoiſſez tant de monde, ne pourriez-vous pas me placer quelque part?

GLOUTON.

D'où ſors-tu ?

LE COUREUR.

De chez le Faux Généreux, * mais je n'ai reſté qu'un jour dans cette condition-là.

GLOUTON.

** C'eſt que tu es un mauvais ſujet, va-t'en.

LE COUREUR.

Faites-moi donc le plaiſir de me prêter de l'argent ſur ce gage.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE COUREUR.

C'eſt une Mitaine *** que j'ai ramaſſée ſous le Théâtre de la Comédie Italienne.

GLOUTON.

Fi donc ! comme elle eſt faite !

---

* Le Faux Généreux, Comédie en cinq Actes, jouée à la Comédie Françoiſe.

** Le Rôle du Coureur a été retranché à la Seconde Repréſentation.

*** La Mitaine, Comédie, repréſentée au Théâtre Italien.

LE COUREUR.

Oh! je puis vous aſſurer qu'elle n'a ſervi qu'une fois, elle eſt toute neuve.

GLOUTON.

Allons, allons, hors d'ici avec ta peſte de Mitaine, qu'il n'en ſoit plus parlé.

SCENE VII.

GLOUTON, MODESTE.

MODESTE.

MONSIEUR le Docteur, voici encore une conſultation.

GLOUTON.

Liſez.

MODESTE.

Air : *De Joconde.*

* Énée a recours à Glouton,
Voici ſa maladie :
Il eſt glacé par le poiſon
De la mélancolie.

GLOUTON.

Qu'on le mette auprès d'un grand feu,
Sans cela l'humeur ſombre
Pourra le réduire avant peu,
A n'être plus qu'une ombre.

---

* L'Opéra d'Enée & Lavinie.

SCENE VIII.

GLOUTON, LURON,

LURON.

ALERTE, alerte, alerte.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce qu'il y a ? Qu'eſt-ce qu'il y a ?

LURON.

Ah ! ſarpejeu, not' Bourgeois, je vous amenons une bonne pratique, allez.

GLOUTON.

A-t-elle bien payé ?

LURON.

Je vous en réponds.

GLOUTON.

Donne, donne.

LURON, *lui donnant un coup de ſa rame ſur les épaules.*

Très-volontiers.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça ?

LURON.

La monnoye dont il m'a payé. Je crois,

jarnigué, que j'ons passé le Diable. C'est un vivant qui vient mettre ici tout en bringue.

Air : *J'ai, sans y penser, laissé tomber, &c.*

Morbleu ! qu'il est vif !
Cet Escogrif,
A mine rogue,
Vient d'avoir l'honneur,
D'étriller votre serviteur.
Craignez-en autant.

GLOUTON.

Sur l'insolent,
Lâchons mon Dogue.

LURON.

Vous, & vot' mâtin,
Vous perdrez vot' Latin.

T'nez, t'nez, v'là qu'il assomme ce pauv' animal. Et d'un, d'expédié : c'est à présent vot' tour ; pour moi, j'gagne le large.

(*Il se sauve avec tous les Garçons du Laboratoire.*)

GLOUTON.

Luron, Luron.

SCENE IX.

GLOUTON, ALCIDAC.

GLOUTON.

AH ! le Bourreau ! il me laiſſe ſeul. N'importe; faiſons bonne contenance. (*En tremblant.*) Que demandez-vous ?

ALCIDAC.

Air des Troqueurs : *On ne peut trop-tôt.*

Il faut, ventrebleu,
Me rendre Modeſte,
Pour peu, malepeſte,
Qu'on me la conteſte,
On verra beau jeu ;
Je mets tout en feu.
Je jette, je caſſe,
Creuſets & fourneaux ;
Et je te fracaſſe
La tête & les os ;
Et je te fracaſſe.....
Qu'on me ſatisfaſſe,
Tôt, tôt, tôt, tôt,
Il me la faut.

Qu'on me ſatisfaſſe,
Dépêche, maraut,

Ou je te fracaſſe,
Ou je te fracaſſe,
Ou je te fracaſſe....
Qu'on me ſatisfaſſe,
Tôt, tôt, tôt, tôt;
Il me la faut.

GLOUTON, *tremblant.*

Un moment; expliquons-nous?

ALCIDAC.

Comment! Morbleu, tu trembles?

GLOUTON, *tremblant plus fort.*

Oh! point du tout.

ALCIDAC.

Air: *La Fille de Village.*

Ne crains rien de funeſte,
Je ne ſuis pas mauvais;
Qu'on me rende Modeſte,
Et je te laiſſe en paix.
Si l'excès de ma rage
A troublé ce ſéjour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'Amour.

GLOUTON.

Voilà une raiſon à laquelle on doit céder.

ALCIDAC.

Air : *Oh ! reguingué.*

(En levant ſa canne.)

Je vous en prie, allons.

GLOUTON.

Eh ! bien,
Monſieur, vous m'en priez trop bien;
Pour que je vous refuſe rien ;
Que de ces lieux, Modeſte ſorte ;
Et que le Diable vous emporte.

(Il ſort.)

ALCIDAC, *à Modeſte.*

Allons, ſuivez-moi, je m'empare de vous.

MODESTE.

Hélas ! on fait bien voir du pays à la pauvre Modeſte.



SCENE X.

Le Théâtre représente un lieu décoré pour une Fête.

MAZETTE, CHŒUR.

MAZETTE, *avec le Chœur.*

Air : *Ah ! le bel Oiseau, Maman.*

ALCIDAC a vaincu Glouton,
Il revient avec Modeste,
Alcidac a vaincu Glouton,
Tout céde à ce fier Dragon.

MAZETTE.

Il a pris la balle au bond ;
O jour heureux & funeste !
C'est à moi de trouver bon,
Que ma Femme avec lui reste.

Avec le CHŒUR.

Alcidac a vaincu Glouton,
Tout céde à ce fier Dragon.
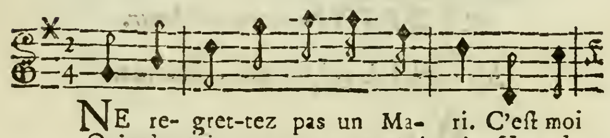


SCENE XI.

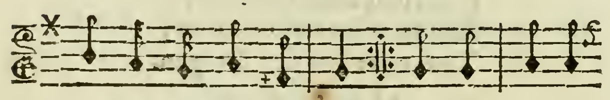
ALCIDAC, MODESTE, MAZETTE.

ALCIDAC.

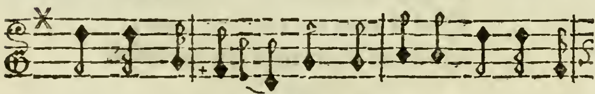
Air : *Sabotiers Italiens.*
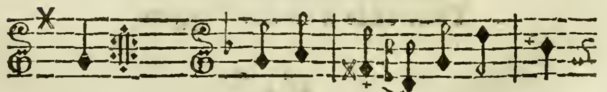


NE re- gret-tez pas un Ma- ri. C'eſt moi
Oui, des ſoins que pour vous j'ai pris Vous de-



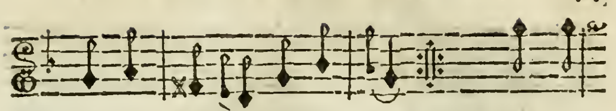
qui dois ê- tre ché- ri. Mais Ma- zette
MODESTE.
vez me donner le prix. Je fais tout ce



vous rend ſen-ſi- ble ; Vous le regar-dez en deſ-
qui m'eſt poſ- ſi- ble, Pour ne regar- der rien que



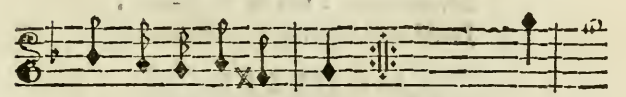
ſous. ALCIDAC. Songez à ce que j'ai dit :
vous. MODESTE. Je n'ai pû re- voir le jour



Je ne fais point de cré- dit. ALCID. Vous de-
Sans re- pren-dre mon a- mour. MOD. Ma-zet-



vez vivre fous mes loix ; Votre E-
te m'a fait cet af- front ! ALC. Il fait



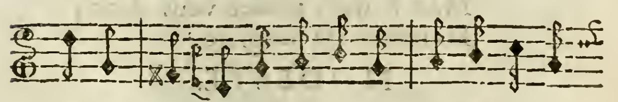
poux m'a cé-dé fes droits. MAZETTE. Oui ,
com- me bien d'autres font. MODESTE. Mais



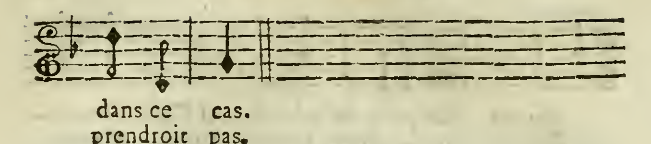
je vous ai quit- tée ; Mais c'eſt par fenti-
m'a-t'on con- ful- tée , Sur cet ar- range-



ment. MAZET. Que ne fait- on point pour fauver
ment ? MODES. Si nous avions eu fix mois de



ce qu'on ai-me ? Mon amour ex- trême M'a mis
ma-ri- a- ge , Un parcil ou outrage Ne fur-



ALCIDAC.

Selon nos conventions, votre Mariage eſt nul, & votre cœur doit être à moi.

Air : *Allons donc, Mademoiſelle*

Allons donc, ma belle Dame,
Je demande mon payement.

MODESTE.

Mais, Monſieur, je ſuis ſa Femme,
Faut-il payer doublement ?

ALCIDAC.

Eh ! allons donc, ma belle Dame,
Je demande mon payement.

Air : *Où s'en vont ces gais Bergers ?*

Je vous épouſe en ce jour,
Et mieux que ce beau Sire,
Des douceurs d'un tendre Amour ;
Je ſçaurai vous inſtruire ;
Mais à quoi penſez-vous donc,
En baiſſant la paupiere ?

MODESTE.

Qu'en amour il n'eſt point de leçon,
Qui vaille la premiere.

MAZETTE.

Allez, consolez-vous, ma Petite ; je n'ai sacrifié les droits de l'Hymen que pour faire valoir ceux de l'Amour.

ALCIDAC.

Oui-dà ! il faut avouer que je suis un grand sot de l'avoir ramenée ici ; mais il y a du remede ; elle va partir tout à l'heure avec moi : faites vos adieux.

MAZETTE.

Air : *Adieu donc, Dame Françoise.*

Adieu donc, ma chere Femme,
Pour qui j'ai tant soupiré.
Je m'en vais désespéré.

MODESTE.

Sa douleur me perce l'ame.

MAZETTE.
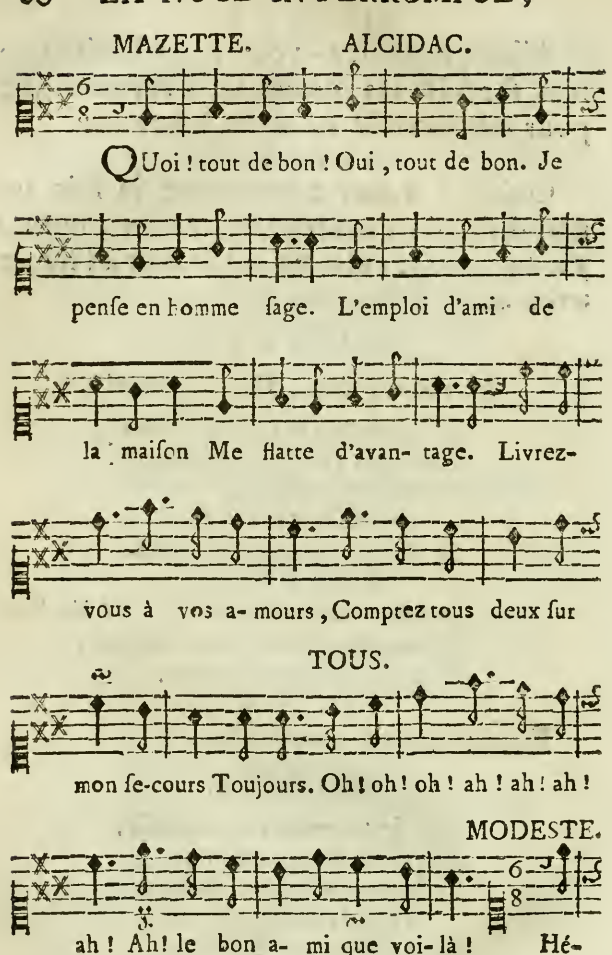
Je m'en vais désespéré, (*bis.*)
Adieu donc, ma chere Femme,
Pour qui j'ai tant soupiré.

ALCIDAC.
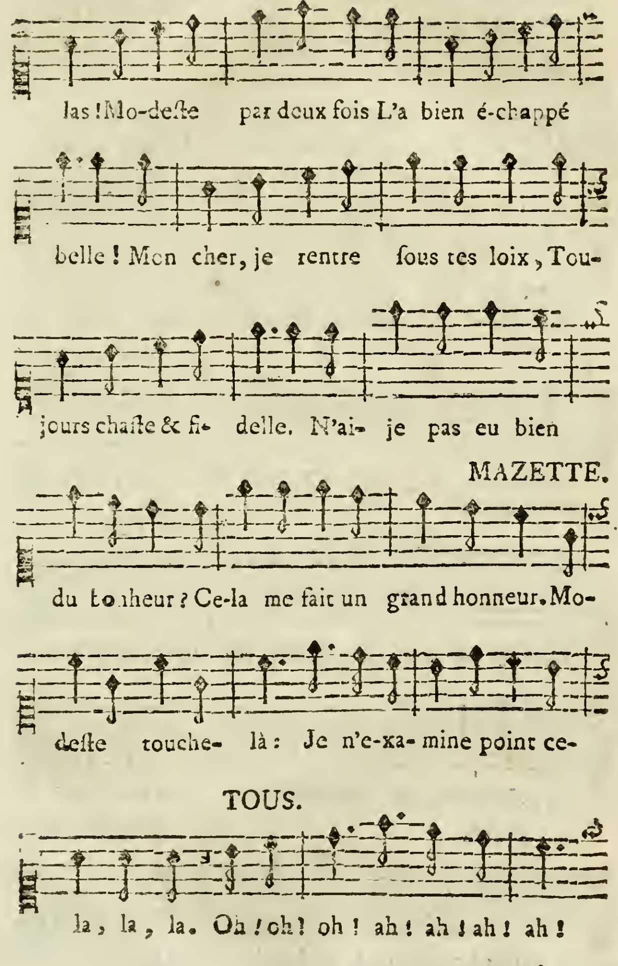
Ecoute, Mazette.

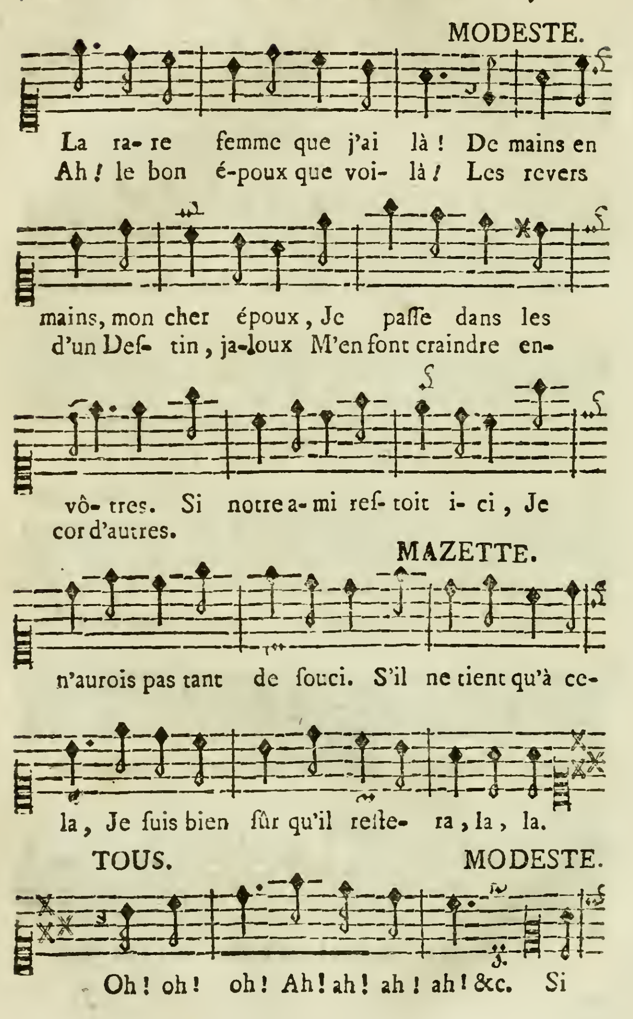
Air : *Lustucru.*
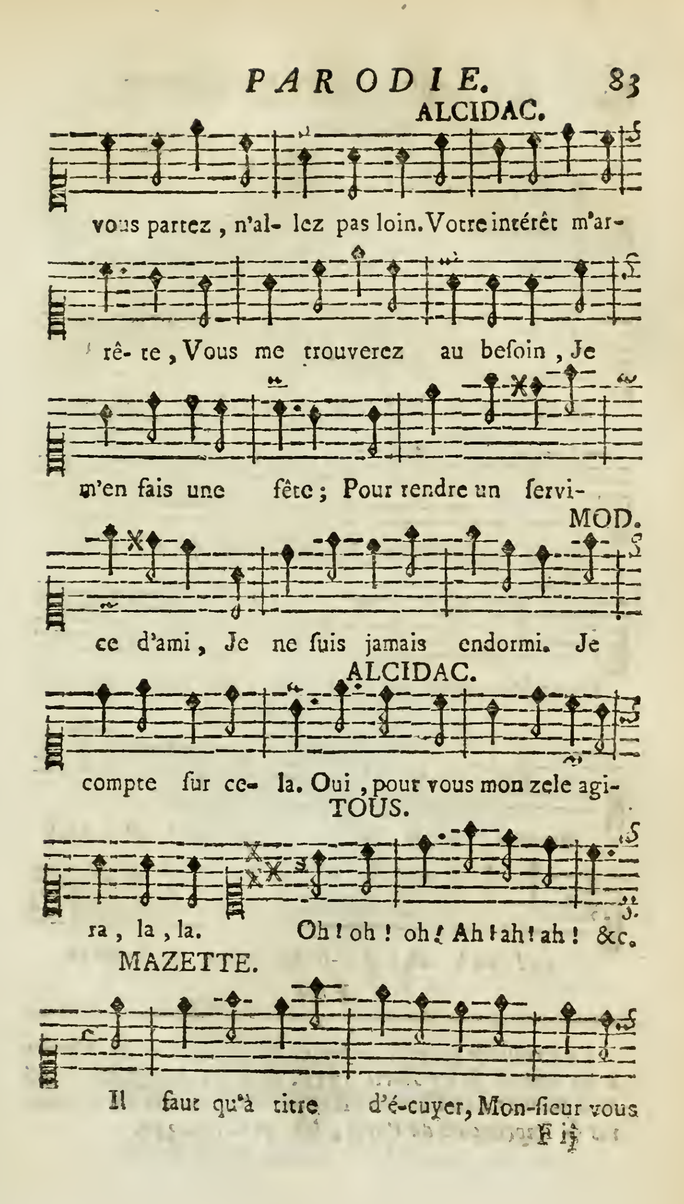
Va, je te rends ta promesse,
J'ai pitié de tes amours :
Passe avec elle tes jours,
Je te la laisse,
Malgré que j'en sois féru.
L'eusses-tu cru ?


MAZETTE. ALCIDAC.
QUoi ! tout de bon ! Oui, tout de bon. Je
pense en homme sage. L'emploi d'ami de
la maison Me flatte d'avan- tage. Livrez-
vous à vos a- mours, Comptez tous deux sur
TOUS.
mon se-cours Toujours. Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
MODESTE.
ah ! Ah ! le bon a- mi que voi- là ! Hé-
Ah ! les bonnes gens que voi- là !
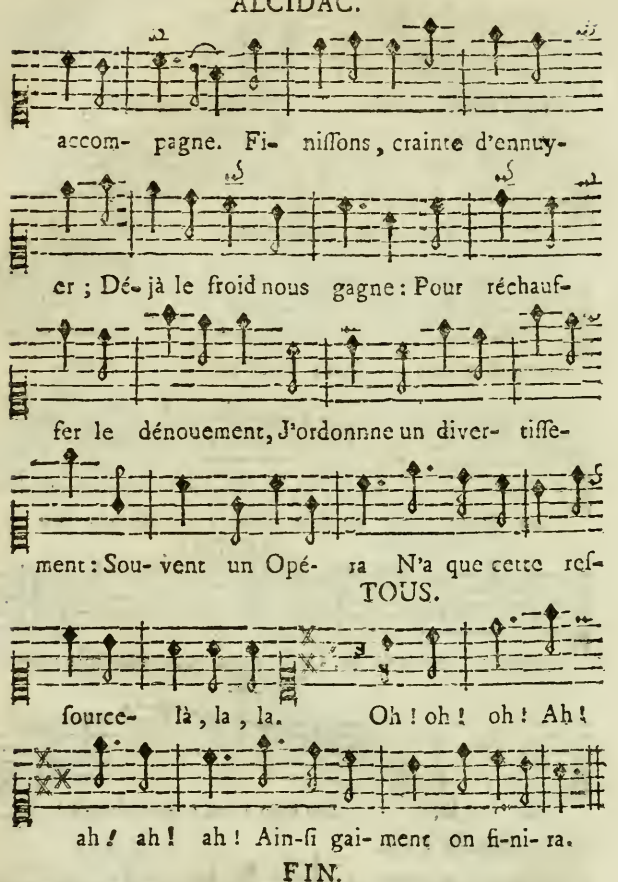
las !


las ! Mo-deſte par deux fois L'a bien é-chappé
belle ! Mon cher, je rentre ſous tes loix, Tou-
jours chaſte & fi- delle. N'ai- je pas eu bien
MAZETTE.
du bonheur ? Ce-la me fait un grand honneur. Mo-
deſte touche- là : Je n'e-xa- mine point ce-
TOUS.
la, la, la. Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !


MODESTE.
La ra- re femme que j'ai là ! De mains en
Ah ! le bon é-poux que voi- là ! Les revers
mains, mon cher époux, Je paſſe dans les
d'un Deſ- tin, ja-loux M'en font craindre en-
vô- tres. Si notre a- mi reſ- toit i- ci, Je
cor d'autres.
MAZETTE.
n'aurois pas tant de ſouci. S'il ne tient qu'à ce-
la, Je ſuis bien ſûr qu'il reſte- ra, la, la.
TOUS.
MODESTE.
Oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah ! &c. Si


ALCIDAC.
vous partez, n'al- lez pas loin. Votre intérêt m'ar-
rê- te, Vous me trouverez au besoin, Je
m'en fais une fête; Pour rendre un servi-
MOD.
ce d'ami, Je ne suis jamais endormi. Je
ALCIDAC.
compte sur ce- la. Oui, pour vous mon zele agi-
TOUS.
ra, la, la. Oh! oh! oh! Ah! ah! ah! &c.
MAZETTE.
Il faut qu'à titre d'é-cuyer, Mon-sieur vous

ALCIDAC.



FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

LA SOIRÉE DES BOULEVARDS;

Ambigu mêlé de Scenes, de Chants, & de Danſes;

Repréſenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 13 Novembre 1750.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix eſt de 24 ſols ſans Muſique;
La Muſique ſe vend ſéparément 24 ſols.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

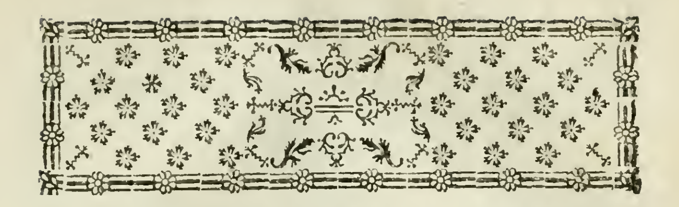
M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

UN GARÇON LIMONADIER,	M. Sticotti.
UN CATALAN,	M. Marignan.
LE CHEV. DE VENTILLAC,	M. Baletti.
M. BRIDAUT,	M. De Heſſe.
M. CRAQUET,	M. Ciavarelli.
M. GOBE-MOUCHE,	M. Carlin.
UN MARCHAND CLINQUAILLER,	M. Desbroſſes.
UNE PETITE MARCHANDE DE CROQUET,	La petite Louiſon.
Madame DU REZEAU,	Mlle. Deſglands.
MARTON,	Me. Favart.
M. DE L'ESCOMPTE,	M. Rochard.
DEUX MARCHANDS DE CHANSON,	M. Marignan, M. Chanville.
Madame BONTOUR,	Me. Favart.
Monſieur BONTOUR,	M. Rochard.
Mlle CHOUCHOU,	Mlle Coraline.
LA VICTOIRE, Grenadier,	M. Chanville.
GRIFFONET, Clerc de Procureur,	M. Desbroſſes.
UN SOLDAT du RÉGIMENT D'ORLÉANS,	M. Marignan.

SAVOYARDS, SAVOYARDES.

SOLDATS, & Gens de différens états,



LA SOIRÉE DES BOULEVARDS.

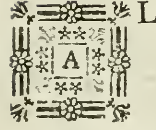
Le Théâtre représente la partie des beaux Boulevards illuminée; plusieurs tables sont dans le fond & sur les aîles, au pied des arbres. Différentes personnes de tous les états y sont assises : des Catalans font danser des Marionnettes sur une planche, au son des hautbois & des cornemuses.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC, M. BRIDAUT, *jouant aux échets*, UN CATALAN.

UN CATALAN.

AIR : Noté, N°. 1.



Llons gai, Marionnettes,
Donnez-vous des airs gentils ;
Vos façons & vos courbettes
Sont en vogue en ce pays.
On voit faire vos pirouettes

Aux Financiers, aux Robins, aux Marquis,
On ne rencontre à présent à Paris
Que Marionnetes.



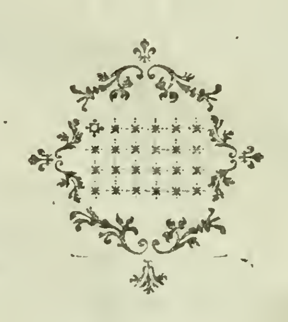
Minaudez vieille Coquette,
Coëffez-vous en papillon;
D'une fille à la jaquette
Affectez le petit ton.
Vous, Barbon, galant à lunettes,
Prenez les airs d'un petit Adonis:
On ne voit plus à présent à Paris
Que Marionnettes.

M. BRIDAUT.

Au diable soit la musique; j'ai perdu.

LE CHEVALIER, *aux Catalans.*

Retirez-vous, Faquins.



SCENE II.

LE CHEVALIER, M. BRIDAUT, LE GARÇON DE CAFFÉ.

LE CHEVALIER.

GARÇON!

LE GARÇON.

On y va. (*à la Cantonade.*) Hé! la Ripopée, donnez de l'Orgeat à ces Messieurs, & de l'eau des Barbades à ces Dames.

LE CHEVALIER.

Garçon!

LE GARÇON.

Allons, allons. (*á la Cantonade.*) Que l'on porte une tasse de Chocolat à ce vieux Commandeur qui est avec cette jeune fille.

LE CHEVALIER.

Garçon! viendras-tu, bélitre?

LE GARÇON.

Parbleu, on ne sçauroit servir tout le monde à la fois.

LE CHEVALIER.

Parle donc, hé! Marousle; tu dois tout

quitter, quand le Chevallier de Ventillac t'appelle.

LE GARÇON.

Hé! bien, que voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Donne-moi un verre d'eau.

LE GARÇON.

La bonne chienne de pratique !

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

LE GARÇON.

Que vous allez être servi.

M. BRIDAUT.

Ecoute, écoute ; Garçon, as-tu la Gazette ?

LE GARÇON.

Elle n'eſt pas encore arrivée ; mais voici les petites affiches.

LE CHEVALIER.

Donne toujours en attendant ; emporte ces échets. (*à M. Bridaut.*) Tenez, Monſieur Bridaut, liſez.



SCENE III.

LE CHEVALIER, M. BRIDAUT.

M. BRIDAUT.

LISONS; pour moi, je tiens que rien n'orne tant l'esprit que les lectures utiles. (*Il lit.*) Biens Seigneuriaux, Terres, Châteaux & Seigneuries du Marquis Pharaon à vendre par Décret forcé.

LE CHEVALIER.

Passons, passons; j'ai assez de biens Seigneuriaux.

M. BRIDAUT.

Biens en roture.

LE CHEVALIER.

Fi donc! qui est-ce qui achette de ces miseres-là?

M. BRIDAUT *lit.*

Vente d'effets de la succession de Monsieur Bartolin, Avocat suivant la Cour, rue du Petit-Heurleur. Un Cabriolet, un Deshabillé en chenille, Plumets blancs & nœuds d'épée de la derniere mode, collection de Musique Italienne, une Guittare &

une Vielle; point de livres de Droit.

(Pendant que Bridaut lit, le Chevalier tire de sa poche un petit pain d'un sol, en fait des mouillettes & les trempe dans son verre d'eau.)

M. BRIDAUT *continue.*

De M. l'Abbé Fignolet rue Poupée; une caisse d'Eventails, vingt piéces de Rubans à la Frivolité, à la Bastienne & à la Tronchain, Jartieres brodées, Coupons de différentes étoffes propres à faire des mules, Boëte à mouches émaillée, Lorgnettes d'Opéra, Toilette portative, & une collection de petits Romans, dont la Vente se fera après la Vacation.

LE CHEVALIER.

Après la Vacation!

M. BRIDAUT *lit.*

Toutes sortes de Vins & de Liqueurs fines, Linge de table, Batterie & Ustensiles de cuisine après le décès de M. Grasdouble, Chanoine d'Avalons, Place aux Veaux.

LE CHEVALIER.

Il s'attachoit au solide.

M. BRIDAUT.

Très-bel équipage de chasse complet De la succession de M. Carnage, Doc-

teur en Médecine, rue de la Mortellerie.

LE CHEVALIER.

Doucement, doucement, Messieurs de la Faculté; c'est bien assez que vous exerciez votre humeur massacrante dans les villes, sans dépeupler encore nos plaines.

M. BRIDAUT.

Demandes particulieres. Une homme de la premiere considération auroit besoin pour l'éducation de son fils unique, d'un Précepteur qui sçût au moins lire & écrire; les gages sont de 300 livres. La même personne auroit aussi besoin d'un bon Cuisinier, dont les honoraires seront de cent louis sans les profits; il sera reçû à l'essai; il y aura concours.

LE CHEVALIER, *trempant sa mouillette.*

C'est un homme judicieux; vive la bonne chere.

M. BRIDAUT.

Un jeune homme qui vient d'hériter de 300000 écus, voulant employer son argent à des acquisitions utiles & honorables, prie en conséquence les personnes qui auront à vendre des oignons de Tulipes, des Magots, des Porcelaines & des Papillons, d'en donner avis dans la prochaine Feuille.

LE CHEVALIER.

Ah! Voilà Monſieur Craquet, la fleur des Politiques du Palais Royal.

SCENE IV.

M. CRAQUET, M. BRIDAUT, M. GOBE-MOUCHE, LE CHEVALIER.

M. CRAQUET.

BON jour, Meſſieurs.

M. BRIDAUT.

Et Monſieur Gobe-mouche, bel eſprit, auſſi brillant que profond.

M. GOBE-MOUCHE.

Ah! Monſieur!

LE CHEVALIER.

Mettez-vous là.

M. BRIDAUT.

Eh! bien, quelles nouvelles ?

M. CRAQUET.

L'Empereur du Japon vient de déclarer la Guerre au Mogol; il a déjà envoyé par

terre ſoixante mille chariots de munition pour faire le ſiege de Deli.

M. BRIDAUT.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ecoutez donc, Meſſieurs; voilà qui peut faire changer les affaires de l'Europe. Qu'en penſe Monſieur Gobe-mouche?

M. GOBE-MOUCHE.

Eh! mais... mais... Meſſieurs... hé, hé...

LE CHEVALIER.

Je ſuis de votre ſentiment.

M. CRAQUET.

On aſſure que la place ne tiendra pas plus de ſept à huit mois.

LE CHEVALIER.

Je gage pour neuf.

M. BRIDAUT.

Vous moquez-vous? Je la prendrois, moi qui vous parle, en deux fois vingt-quatre heures; morbleu, j'ai un projet.....

LE CHEVALIER.

Où en avez-vous tant appris, Monſieur Bridaut; eſt-ce dans vos livres de compte?

M. BRIDAUT.

Doucement, M. le Chevalier: ne mé-

prisons personne ; quoique Marchand Papetier, j'en sçais peut-être autant que vous. Apprenez que c'est moi qui fournis le Bureau de la Guerre, & que par conséquent je dois être au fait.

LE CHEVALIER.

C'est tout ce que vous pourriez dire, si vous aviez été comme moi dans le service.

M. CRAQUET.

Et moi donc, corbleu ?

M. GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, Messieurs.

M. CRAQUET.

Oui, ne nous écartons point : tout ce que l'on peut espérer, c'est que le Turc envoye une Flotte au secours.

M. BRIDAUT.

La ville seroit prise avant. Je ne m'en tiendrois pas là. J'irois tout de suite à Constantinople ; je n'aurois que le Nil à passer.

LE CHEVALIER.

Le Nil ! Eh ! où diable prenez-vous le Nil, Monsieur Bridaut ?

M. CRAQUET.

C'est un Fleuve de Tartarie.

De Tartarie, de Tartarie...! je m'en rapporte à Monſieur Gobe-mouche.

M. BOBE-MOUCHE.

Hé, hé! Meſſieurs..... Meſſieurs..... A dire la vérité.... on ſçait..... parbleu, cela parle tout ſeul.

LE CHEVALIER.

Je ſuis charmé que vous me donniez raiſon.

M. BRIDAUT.

Qu'appellez-vous? C'eſt bien à moi.

M. CRAQUET.

Voyons la Carte.

LE CHEVALIER.

Holà, Garçon, la Carte.

LE GARÇON.

Comment, la carte! Pour un verre d'eau!

M: BRIDAUT.

On te demande la Carte de l'Europe.

LE CHEVALIER.

Vous allez voir votre bec jaune, Monſieur Bridaut.

M. GOBE-MOUCHE.

Eh! oui, oui, vous allez voir, vous allez voir ſi j'ai tort.

M. CRAQUET.

La voilà.

LE CHEVALIER *renverſe ſon verre d'eau ſur la Carte.*

Remarquez bien; tenez, Monſieur, voilà le Nil.

M. BRIDAUT.

Gare, gare; voilà le Nil qui ſe déborde.

LE CHEVALIER.

Eh ! que diable ! C'eſt que vous m'impatientez avec vos ignorances.

M. BRIDAUT.

Vous êtes un impertinent.

M. CRAQUET.

Eh! Meſſieurs, Meſſieurs.

M. GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, entendons-nous.

LE CHEVALIER, *donnant un ſoufflet à M. Bridaut.*

Sandis, voilà pour t'apprendre à vivre.

Bridaut le rend à Craquet, qui le rend à Gobe-mouche.

M. GOBEMOUCHE.

Entendons-nous, Meſſieurs.

(Chacun fuit d'un côté différent.)



SCENE V.

UN PETIT MARCHAND CLINQUAILLER.

Air : *Achetez, &c.* Noté N°. 2.

ACHETEZ de mes bagatelles ;
Je vends de tout à juſte prix ;
Peignes d'ivoire pour les Belles,
Peignes de corne pour les Maris ;
V'là des pompons pour ces D'moiſelles ;
Et de jolis étuis garnis :
V'là des ſifflets pour les Pieces nouvelles ;
Depuis long-tems j'en fournis à Paris.
Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juſte prix.

❀

V'là pour les prudes Coquettes
Des éventails à lorgnettes,
Des lanternes pour les Jaloux ;
Pour les Argus, v'là des luntetes :
Venez tous faire vos emplettes ;
J'ai des bijoux de tous les goûts ;
Fines éguilles

Pour ces Filles ;
Pour les Abbés v'là des flacons ;
Des cure-dents pour les Gascons.
Achetez de mes bagatelles ;
Je vends de tout à juste prix ;
Peignes d'ivoire pour les Belles,
Peignes de corne pour les Maris.

SCENE VI.

LE CLINQUAILLER, LA PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA MARCHANDE.

Air : Noté, N°. 2.

V'La la p'tit' Marchand' de plaisir,
Qu'est-c' qui veut avoir du plaisir ?
Venez Garçons, venez Fillettes ;
J'ai des croquets, j'ai des gimblettes,
Et des bonbons à choisir.
V'là la p'tit' Marchand' de plaisir ;
Du plaisir, du plaisir.

LE CLINQUAILLER.

Ecoute, écoute, Louison ; as-tu déjà beaucoup vendu, mon Enfant ?

LA

LA MARCHANDE

Non, Papa ; mais voilà un louis qu'un Monſieur m'a donné pour remettre tantôt un billet à une Dame qu'il doit épouſer, & qu'il m'a fait connoître.

LE CLINQUAILLER.

Donne, c'eſt toujours quelque choſe ; les honnêtes gens ſe ſoutiennent comme ils peuvent ; mais auras-tu aſſez d'adreſſe pour t'acquitter de ta commiſſion ?

LA MARCHANDE.

Oh ! que oui, Papa, ce n'eſt pas mon coup d'eſſai.

LE CLINQUAILLER.

Peſte !

LA MARCHANDE.

C'étoit moi qui allois porter les billets que Maman écrivoit dès que vous étiez ſorti.

LE CLINQUAILLER.

Ah ! la petite Maſque !

LA MARCHANDE.

Qu'avez-vous donc, Papa ?

LE CLINQUAILLER.

Rien, rien : va de ton côté & moi du mien. Il faut avouer que voilà une petite

Fille qui a d'heureuſes diſpoſitions. (*Il ſort en chantant.*) Achetez des boutons, tons, tons, des boutons d'Allemagne, des boutons d'Tombac.

LA MARCHANDE *s'en allant.*

V'là la p'tit' Marchand' de plaiſir, &c.

SCENE VII.

Madame DU REZEAU, MARTON.

MARTON.

IL me ſemble, Madame, que vous ſoutenez l'état de Veuve aſſez gaiement.

Air : *Prenons au Village une Maîtreſſe.*

Des liens fâcheux du Mariage,
Heureuſe qui peut ſe dégager;
Mais on perd ſon tems dans le veuvage,
Quand on n'a point l'art de s'en dédommager.
L'oiſeau qui s'échappe de ſa cage,
De la liberté ſent l'avantage.
Le partage
Du bel âge
Eſt d'en faire un bon uſage.

Madame DU REZEAU.

Depuis cinq ans veuve avec courage,

Un pareil état commence à m'affliger.
Toutes les nuits
Dans les ennuis
Veuve ſe plaint,
Soupire & craint.

MARTON.

Votre Epoux fatiguant
Etoit un ours.

Madame DU RÉZEAU.

Il me grondoit ſouvent ;
Mais pas toujours.
Si j'avois des tourmens,
J'avois auſſi de bons momens.

MARTON.

Un petit bien, fait à propos,
Fait oublier bien des maux.
Mais ne regrettez point votre eſclavage ;
Vous devez ſonger
A vous dédommager.

Madame DU REZEAU.

Marton, as-tu dit au cocher de ſe trouver à trois heures du matin vis-à-vis le grand Caffé ?

MARTON.

Oui, Madame : nous paſſerons donc ici la nuit ?

Madame DU REZEAU.

Oui, Monſieur le Chevalier de Boute-ſelle nous y donne à ſouper.

MARTON.

Sans Mademoiſelle votre Fille....

Madame DU REZEAU.

Sans Mademoiſelle ma Fille : qu'avons-nous beſoin de cette petite Mijaurée ? Je ſuis fort mécontente de ſes manieres.

MARTON.

Que vous a-t-elle donc fait ?

Madame DU REZEAU.

Comment! ce qu'elle m'a fait? A peine a-t-elle dix-huit ans, qu'elle veut déjà ſe donner les airs d'être jolie aux dépens de ſa Mere!

MARTON.

Cela n'eſt pas bien.

Madame DU REZEAU.

Je ne ſçaurois parvenir à lui faire mettre un fichu : quand on la regarde, elle ſe redreſſe toujours, & reſpire d'une maniere tout à fait impertinente.

MARTON.

Ah! le mauvais caractere!

Madame DU REZEAU.

Il ſemble qu'elle prenne à tâche de cau-

ſer des diſtractions à ceux qui me parlent.

MARTON.

Vous avez raiſon ; Monſieur le Chevalier eſt fort ſujet à ces ſortes de diſtractions-là. Par exemple....

Madame DU REZEAU.

J'y vais mettre bon ordre, Marton ; j'y vais mettre bon ordre : je la renferme demain dans un Couvent pour le reſte de ſes jours.

MARTON.

C'eſt bien fait ; mais qui menera donc votre commerce ?

Madame DU REZEAU.

Mon commerce ? je le quitte, Marton, je le quitte ; il ſeroit beau qu'une Femme comme moi vendît encore du galon & de la dorure.

MARTON.

Ah ! Madame, depuis quelque tems, vous en donnez plus que vous n'en vendez.

Madame DU REZEAU.

Je me marie demain ; celui que j'épouſe eſt un des meilleurs Gentils-hommes.

MARTON.

Qui ? Monſieur de l'Eſcompte ?

Madame DU REZEAU.

Qui te parle de Monſieur de l'Eſcompte? Suis-je faite pour un Agent de Change? C'eſt Monſieur le Chevalier Bouteſelle que j'épouſe.

MARTON.

Miſéricorde!

Madame DU REZEAU.

J'aurai de beaux Laquais, Marton.

MARTON.

Et Monſieur, de jolies Femmes de Chambre.

Madame DU REZEAU.

J'aurai un Intendant.

MARTON.

Et Monſieur une Femme de Charge.

Madame DU REZEAU.

Je ferai de toi une Fille d'honneur.

MARTON.

Je vous aurai une grande obligation.

Madame DU REZEAU.

Je me promenerai toutes les après-dinées ſur le Boulevard en Cabriolet; j'apprendrai à mener.

MARTON.

A commencer par votre Mari.

Madame DU REZEAU.

Dès demain je prendrai un caroſſe,

MARTON.

Et Monſieur le Chevalier une chaiſe de poſte.

Madame DU REZEAU.

Comment! Il me ſemble que tu doutes de ſes ſentimens pour moi ?

MARTON.

Oh ! pas autrement ; mais en avez-vous des preuves bien ſolides ?

Madame DU REZEAU.

De très-ſolides. Par exemple, il a bien voulu accepter de mois trois cent louis pour remonter ſa Compagnie ; il n'a point fait difficulté de me demander encore deux mille aunes de point d'Eſpagne pour galonner ſes ſoldats ſur toutes les coutures ; tout ſera chamarré juſqu'aux bottines : cela ſera la plus brillante Compagnie, le plus beau coup-d'œil !

MARTON.

Et le plus ſingulier. Mais il me ſemble que votre cher Futur ſe fait bien attendre.

Madame DU REZEAU.

Il eſt peut-être déjà arrivé : holà, garçon, garçon.



SCENE VIII.

Madame DU REZEAU, MARTON, LE GARÇON DE CAFFÉ.

Madame DU REZEAU.

N'A-t-on pas commandé ici à ſouper pour trois perſonnes ?

LE GARÇON.

Oui, Madame, & le couvert eſt très-proprement mis dans la petite chambre qui donne ſur l'égoût.

Madame DU REZEAU.

C'eſt cela ; conduiſez-nous-y.

LE GARÇON.

Je n'ai point ordre de cela, Madame.

Madame DU REZEAU.

Comment ! N'eſt-ce pas le Chevalier Bouteſelle, un grand jeune homme d'une taille légere, en plumet, de grands cheveux nattés & en uniforme ?

LE GARÇON.

Non, Madame.

Madame DU REZEAU.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LE GARÇON.

Pardon, Madame, je n'ai pas le tems de m'arrêter. Allons, allons, on y va.

Madame DU REZEAU.

Attendons ici : le Chevalier eſt trop galant homme pour me manquer de parole.

MARTON.

Il n'en a jamais manqué, il en donne tant qu'on en veut.

Madame DU REZEAU.

Mais qu'eſt-ce que je vois ? Quel fâcheux contre-temps! C'eſt Monſieur de l'Eſcompte.

SCENE IX.

Madame DU REZEAU, MARTON, M. DE L'ESCOMPTE.

M. DE LESCOMPTE.

AH ! ah ! vous voilà, ma chere Maman ! Comment ! ſi tard aux Boulevards !

Madame DU REZEAU.

Oui, j'avois des vapeurs, je ſuis venue ici avec Marton pour les diſſiper, & j'étois bien-aiſe d'être ſeule.

M. DE L'ESCOMPTE.

Serois-je de trop ?

MARTON.

Cela ſe pourroit bien ; ce ſont des vapeurs de Veuvage.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh ! bien, pour les faire paſſer, nous parlerons de notre Mariage ; c'eſt le moment de terminer nos affaires. Il y a neuf ans que Madame me berce d'eſpérances ; elle doit ſe ſouvenir qu'en 749 nous nous ſommes fait une promeſſe de Mariage reſpective quatre ans avant la mort de ſon Mari. J'ai cet effet dans mon porte-feuille.

MARTON.

Eh ! bien, vous n'avez qu'à le négocier ſur la place.

M. DE L'ESCOMPTE.

Il n'eſt point queſtion de plaiſanterie ; il eſt tems de nous marier ou jamais.

Madame DU REZEAU.

Ou jamais, c'eſt bien dit ; *(bas à Marton.)* mais je vois une petite Marchande qui vous fait des ſignes.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh ! bien, Madame, quel eſt le réſultat?

Madame DU REZEAU, *bas à Marton.*

Fais-la approcher.

M. DE L'ESCOMPTE.

Vous ne me dites rien, vous êtes d'une inquiétude....

SCENE X.

Les Acteurs précédens, UNE PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA MARCHANDE, *chante.*

V'Là la p'tit' Marchand' de plaisir ;
Qu'est-ce qui veut du plaisir ?
Du plaisir, du plaisir.
(à M. de l'Escompte.)
Monsieur, ne vous faut-il rien du nôtre ?

Madame DU REZEAU, *à la petite Marchande.*

Oui, oui, venez-çà.

M. DE L'ESCOMPTE, *à part.*

Ouais, il y a ici du mystere : observons.

LA MARCHANDE *présente des cornets à M. de l'Escompte, & donne un Billet à Madame du Rezeau.*

Tenez, Monsieur, prenez ces cornets.

M. DE L'ESCOMPTE *saisit le Billet, & la petite Marchande s'enfuit.*

Doucement, doucement. Ah! ah! un

billet; c'eſt de l'écriture de Monſieur le Chevalier Bouteſelle.

Madame DU REZEAU.

Eh! vous rêvez, Monſieur.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh! non, Madame; ſon caractere m'eſt familier; j'ai pluſieurs obligations de ſa main.

Madame DU REZEAU.

Quoi qu'il en ſoit, remettez-moi ce billet.

M. DE L'ESCOMPTE.

Je ne le rendrai point que je ne ſois éclairci de mes ſoupçons.

Madame DU REZEAU

Eh! bien, autant vaut que vous ſoyez inſtruit la veille que le lendemain; j'épouſe le Chevalier.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eſt-il poſſible? Comment! Un Petit-Maître!

MARTON.

Madame ſe fait Petite-Maîtreſſe: les voilà de niveau.

M. DE L'ESCOMPTE.

Un étourdi qui n'a d'autre mérite que celui d'amuſer les Femmes avec le jargon de la frivolité pour en faire des dupes!

Madame DU REZEAU.

Air : *Sotte Méthode.*

Ainſi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amuſant,
Vif, complaiſant,
Plaiſant;
Railleur aimable,
Traître adorable;
C'eſt l'homme du jour,
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE,

D'un fade langage,
D'un froid perſifflage
Il fait un vain étalage;
Il veut tout ſçavoir,
Il veut tout voir:
Sur tout il chicane,
Et ricane,
Jugeant de tout
Sans goût.

Madame DU REZEAU.

Ainſi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amuſant,
Et ſur le ton plaiſant;
Railleur aimable,

De tout capable ;
C'eſt l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

De la femme qu'il aura
Bientôt il ſe laſſera.

MARTON.

On s'attend bien à cela ;
Mais chacun a de ſon côté
Même liberté,
Et rien ne ſera gâté.
A peine on ſe voit
Sous le même toit,
Chacun, comme étranger ;
Peut vivre à ſa guiſe,
Et s'arranger,
Sans qu'on s'en formaliſe.

Madame DU REZEAU.

Ainſi doit être
Un Petit-Maître,
Libre en ſes deſirs ;
De plaiſirs en plaiſirs
Sans ceſſe il vole,
Toujours frivole ;
C'eſt l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

L'eſprit dégagé

De tout préjugé,
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque Actrice.
Il la meublera
Et l'étalera,
Et dans la coulisse
D'un souper lui parlera....
Viens, c'est à l'écart,
Sur le rempart....
Sa Désobligeante
Y conduit l'Infante.
Là, parlant d'abord,
Pensant après,
On donne essor
Aux malins traits;
L'absent a tort,
Et les bons mots
Sont les plus sots propos.

On parle vers,
Concerts,
Bijoux,
Ragoûts,
Chevaux,
Romans nouveaux;
Pagodes,
Modes;
On médit,

On s'attendrit ;
On rit ;
Grand bruit,
Au fruit ;
Au bal on acheve la nuit.

Le matin mis comme un valet ;
Pâle & défait,
Monſieur dans un cabriolet,
Part comme un trait ;
Et pouſſe deux
Chevaux fougueux,
Qui, ſecouant leurs crins poudreux ;
Renverſent ceux
Qui ſont contre eux,
Et s'échappant
En galopant,
Dans ce fracas ;
Doublent le pas.

Notre moderne Phaëton ;
Prenant un ton ;
Va chez pluſieurs femmes de nom,
Leur fait la cour pour les trahir ;
Les aime comme on doit haïr
Enſuite il envoye un Coureur
Chez le Maignan, chez l'Empereur,*
Demander des aſſortimens,

* *Fameux Bijoutiers.*

Des

Des rivieres de diamans,
Pour ſa Déeſſe d'Opéra,
Qui bientôt s'en rira.

Madame DU REZEAU & MARTON.

Ainſi doit être
Un Petit-Maître ;
C'eſt l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

C'en eſt fait, Madame, avec de pareils ſentimens, vous n'êtes plus digne de moi.

Madame DU REZEAU.

C'eſt bien dommage !

MARTON.

Nous avons de quoi nous conſoler.

M. DE L'ESCOMPTE.

Voyons donc à préſent le ſtyle de votre beau Chevalier.

Madame DU REZEAU.

Ah ! voyez à préſent, cela m'eſt égal ! Vous y verrez qu'il m'adore, & qu'il va ſe rendre ici afin de convenir des articles.

MARTON.

Oui, voyez.

M. DE L'ESCOMPTE.

Hum. Ceux-ci ne feront pas de votre goût ; écoutez. (*Il lit.*) *Madame, je viens de recevoir l'ordre de partir ſur le champ avec*

ma Compagnie ; j'ai jugé à propos de vous épargner la triſteſſe de nos adieux.

Madame DU REZEAU.

Ah! Ciel!

M. DE L'ESCOMPTE, *lit.*

Je ſuis dans le dernier déſeſpoir ;

Madame DU REZEAU.

Le pauvre garçon!

M. DE L'ESCOMPTE, *lit.*

Et j'y ſuccomberois infailliblement, ſi Mademoiſelle votre Fille n'avoit la complaiſance de m'accompagner pour me donner quelque conſolation, afin de m'empêcher de mourir.

Madame DU REZEAU.

Ah! le ſcélérat!

M. DE L'ESCOMPTE *lit.*

Je l'épouſe en reconnoiſſance d'un ſi bon procédé ; ce que j'ai reçu de vous eſt un à compte ſur ſa dot. Le Chevalier DE BOUTESELLE.

MARTON.

Le pauvre garçon!

Madame DU REZEAU.

Je ſuis trahie, ruinée, aſſaſſinée : eh! vîte, eh! vîte, des chevaux de poſte & en quantité ; je veux courir à franc-étrier pour les rejoindre plutôt.

MARTON.

Hoé, hoé, hoé.

M. DE L'ESCOMPTE.

Ma foi, elle n'a que ce qu'elle mérite; & je m'en console.

SCENE XI.

DEUX CHANSONNIERS *chantent alternativement les couplets suivans.*

Air: *Comme un oiseau, &c.* Noté N°. 4.

VOus qui voulez des chansonnettes;
Venez, venez en faire emplettes,
Fill's, & Garçons.
Fermez la bouche, ouvrez l'zoreilles;
Et vous entendrez des merveilles
Chansons, chansons.



Un Philosophe d'importance
Va changer les mœurs de la France;
Par ses leçons:
On verra sa Morale utile
Réformer la Cour & la Ville
Chansons, chansons.

Des apprentifs de la finance
Il corrige l'impertinence
Et les façons :
Les petits Commis de province
Ne prendront plus des airs de Prince ;
Chanſons, chanſons.

❋

On verra les époux fideles
S'aimer comme des tourterelles
A l'uniſſon :
Le monde ſe fera ſcrupule
De les tourner en ridicule ;
Chanſon, chanſon.

❋

Des Officiers dans leur abſence
Auront toujours même conſtance
Pour leurs tendrons :
En revenant près de leurs Belles,
Ils les retrouveront fidelles ;
Chanſons, chanſons.

❋

Les Abbés auront l'air moins leſte,
Tout va prendre le ton modeſte
Juſqu'aux Gaſcons :
On n'aura plus de ces Coquettes
Pour qui les Seigneurs font des dettes ;
Chanſons, chanſons.

Ces Politiques inutiles
Dans les Caffés prenant des Villes
A leur façon,
Vont regler, non le Miniſtere,
Mais leur maiſon qui ne l'eſt guére;
Chanſon, chanſon.

❋

Nymphes du Cours dont l'opulence
Promene à grand bruit l'indécence
En Phaëton,
Vous n'irez plus en maſcarade
Du deshonneur faire parade;
Chanſon, chanſon.

Les Marchands des Boulevards prient les Chanſonniers de jouer du violon pour les faire danſer.

MENUETS ET CONTREDANSES.

SCENE XII.

Madame BONTOUR, *déguiſée en Savoyarde*, UNE SAVOYARDE.

Madame BONTOUR.

JE te ſuis bien obligée, ma petite amie, de l'habit que tu m'as prêté; voilà pour ta peine: ſi je réuſſis, je t'en donnerai encore autant. Allons nous mettre en ſentinelle.

SCENE XIII.

M. BONTOUR, Mlle. CHOUCHOU.

M. BONTOUR.

REFRAIN.

ALLONS, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les foux.

Mettons-nous ici, ma chere Mademoiſelle Chouchou. Garçon, du ratafia, des macarons, de l'eau d'or & des meringues ; c'eſt ici que doit nous rejoindre notre compagnie pour voir la Fête que l'on donne ce ſoir ſur les Boulevards en réjouiſſance de notre victoire.

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour n'y viendra-t-elle pas?

M. BONTOUR.

Bon ! elle eſt ennemie de tous divertiſſemens, tels innocens qu'ils puiſſent être ; elle eſt d'une jalouſie inſupportable, & ſi je veux jouir d'un peu de bon tems, il faut que je m'échappe.

Air ; *Allons, gai, réjouiſſons-nous.*

Tandis que ma Femme ſommeille,
Suivons les plaiſirs,
Tout ſert nos deſirs;

Avec nous, le tendre Amour veille ;
Allons, gai, réjouiſſons-nous :
Que le cœur ſe réveille.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les foux.

Mlle CHOUCHOU.

Si votre Femme vous chagrine,
Laiſſez-la crier ;
On peut s'égayer
Avec une autre à la ſourdine ;
Allons, gai, réjouiſſez-vous
Avec votre voiſine.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les foux.

M. BONTOUR.

Que de ſoucis dans le ménage,
De ſoins, d'embarras !
De tout ce tracas,
Bien ſot qui ne ſe dédommage ;
Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Il faut ſuivre l'uſage.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les fous.



SCENE XIV.

Madame BONTOUR, *en Savoyarde, & les Acteurs précédens.*

M. BONTOUR.

A Votre ſanté, Mademoiſelle Chouchou.

Mlle. CHOUCHOU.

A la vôtre, Monſieur Bontour.

Madame BONTOUR *en Marmotte, chante & danſe en s'accompagnant du Triangle.*

Non, je n'aimerai jamais que vous ;
Qu'un pareil deſtin doit faire de jaloux !
Non, je n'aimerai jamais que vous.

(*A part.*) Ah ! voilà mon coquin de Mari avec Mademoiſelle Chouchou, ſa petite Marchande de modes ; ils ne me reconnoîtront pas ſous cet habit de Marmotte : je vais les traiter comme ils le méritent. (*A Monſieur & à Mademoiſelle Chouchou.*) Voulez-vous un petit air, Monſieur & Madame ?

M. BONTOUR.

Oui-dà, oui-dà, cela nous réjouira : de quel pays êtes-vous, ma petite ?

Madame BONTOUR.

De la Vallée de Barcelonnette, pour ſervir vous, Monſieur.

M. BONTOUR.

Ah! pour ſervir moi ; bien obligé : eh! bien, chantez-nous quelque choſe.

Madame BONTOUR.

Air : *Catherinette.*

Quand la Fillette
Eſt à marida,
Larirette,
On la ſouhaite :
C'eſt à qui l'aura.
La pauverette!
Auſſi-tôt qu'on l'a,
Larirette,
La pauverette!
On la laiſſe là.

M. BONTOUR.

Parbleu, c'eſt la vérité : par exemple, Madame Bontour & moi, nous nous aimions comme deux tourterelles avant notre mariage.

Madame BONTOUR, *à part.*

Ah! le traître! (*Elle chante.*)

Air : *C'eſt à toi, charmante Brune.*

Un Epoux, un hirondelle,
Ne ſe fixent pas long-temps;

Tous les deux, à tire d'aîle,
Cherchent toujours le printems. *bis.*

✿

Un Amant est tout de flamme ;
Mais l'Hymen refroidit l'air ;
Tout Epoux près de sa Femme,
Grelotte comme en hiver. *bis.*

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour ne nous croit pas ici, assurément.

M. BONTOUR.

Non ; elle dort à présent de tout son cœur dans son petit lit à part.

Mlle. CHOUCHOU.

Je crois qu'elle fait de beaux rêves.

M. BONTOUR.

Oh ! je lui en laisse tout le tems, je vous en réponds ; laissons cela, ne pensons qu'à nous divertir.

Madame BONTOUR.

C'est bien dit ; je vais vous donner du divertissement, moi.

M. BONTOUR.

Très-volontiers ; je crois qu'elle est jolie, au moins, la petite Marmotte. Voyons, voyons ; ôtez ce mouchoir qui vous cache le visage.

Madame BONTOUR.

Non, non, Monſieur, une ſerine m'eſt tombée ſur la tête.

M. BONTOUR.

Une ſerine!

Madame BONTOUR.

Si, ſi, una fredoura, una..... Come? Come? una fluſſion.

M. BONTOUR.

Ah! une fluxion!

Madame BONTOUR.

Allons, Monſieur, voyez ma petite curioſité.

M. BONTOUR.

Eſt-elle jolie votre petite curioſité?

Madame BONTOUR.

Oh! oui, Monſieur, on y voit l'armée de la guerre, & toutes ſortes de petites aventures bourgeoiſes qui vous amuſeront; je ne montre pas ça à tout le monde.

Mlle. CHOUCHOU.

Voyons, voyons, nous ſommes diſcrets.

Madame BONTOUR.

Vous nous donnerez donc quelque choſe, mon bon Monſieur. J'ai un coquin de Mari qui m'abandonne, ma chere Ma-

dame : ah ! j'ai bien de la peine ; priez Monſieur votre Amoureux pour moi.

M. BONTOUR.

Tiens, ma Petite.

Madame BONTOUR.

Grand merci, Monſieur, mettez-vous là. (*Elle leur montre ſa curioſité.*) Vous allez voir tout ce que vous allez voir. Voilà l'Armée de la Guerre ; voilà la fameuſe deſcente de Meſſieurs l'zAnglois.

Air : *Trinque, trinque, trin.*

Remarquez bien ces Guerriers ingambes,
Qui venoient tenter des exploits nouveaux ;
Leurs troupes s'avancent à toutes jambes,
Mais c'eſt du côté de leurs grands Vaiſſeaux.
Dès qu'on eſt à leur pourſuite,
Ils regagnent pavillon ;
Eh ! trinque, trinque, trin,
Pour les faire aller plus vîte,
Il leur faut un coup d'Eguillon.

Voici un changement de décoration.

Même air.

Vous voyez nos troupes d'Allemagne
Prêtes à cueillir de nouveaux lauriers
La Victoire qui les accompagne
Vole ſur les pas de nos Officiers.
Chacun d'eſtoc & de taille

Bravement s'escrimera,
Eh ! zingue, zingue, zingue;
Ils vont tous à la Bataille
Ainsi qu'au Bal de l'Opéra.

Allons, tue, tue; pon, pon, pon, Soldats, Officiers, Général, les voilà tous dans la mêlée ; victoire, victoire, ton, ton, ton, teronton, ton.... Voici maintenant les armées Impériale & Prussienne, dignes rivales, animées d'une égale ardeur pour la gloire.

Air : *Ah! voilà la vie, la vie.*

Dans son camp tranquille
S'endort le Prussien;
C'est un sûr asile
Où l'on ne craint rien;
Mais le Général Daune,
En homme plus fin,
Donne, donne, donne
Du réveil matin.

Remarquez comme les ennemis abandonnent leurs canons & leurs tentes qui les embarrassoient, & font de leur armée un camp volant.

Vous allez voir présentement une petite Aventure Bourgeoise, arrivée depuis peu sur les Boulevards ; mais chut.

Mlle. CHOUCHOU.

Oui, oui, nous n'en dirons rien.

Madame BONTOUR.

C'eſt une petite partie nocturne qu'un bon Mari a faite avec ſa Maîtreſſe ; il fait coucher ſa Femme, & fait ſemblant d'aller ſe mettre au lit.

Air : *Là-bas deſſous ces verds pommiers.*

Mais la Femme en a du ſoupçon,
Farlarira don, don,
Allez avec votre Tendron ;
Hon, hon, hon !
Petit Frippon ;
Farlarira, larira, dondaine ;
Farlarira don, don.

Air : *Ah! là voilà, la voilà, là.*

Cet Epoux dans un doux tranſport ;
Dès qu'il croit qu'elle dort,
Sort.

M. BONTOUR.

Ah ! ah ! on diroit que c'eſt notre Aventure.

Mlle. CHOUCHOU.

Oui, voilà qui eſt plaiſant.

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*Elle continue.*)

Et ſa femme, d'une autre part,

Pour les ſuivre au Rempart,
Part.

Mlle. CHOUCHOU.

Ce ne ſeroit pas là notre compte.

M. BONTOUR.

Nenni, parbleu.

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*Elle chante.*)

En marmotte elle s'habilla,
Les ſurprit & les étrilla, les étrilla.

M. BONTOUR.

Que vois-je? C'eſt ma Femme.

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour!

Madame BONTOUR. (*Elle pourſuit M. Bontour en le roſſant.*)

Oui, la voilà, la voilà, la voilà.

Mlle. CHOUCHOU.

Au ſecours, au ſecours.

M. BONTOUR.

A l'aide, à l'aide.

Madame BONTOUR.

Au Guet, au Guet.

Danſe des Savoyards, qui ſe réjouiſſent du ſuccès de Madame Bontour.

SCENE XV.

LA VICTOIRE, *Grenadier*, UN GARÇON.

LA VICTOIRE.

Air : *Des Pantins.* Noté en Duo, N°. 5.

Tous les cœurs ſont réjouis
Dans ce bon pays de France;
Tous les cœurs ſont réjouis
Partout où regne Louis.

Garçon, à boire.

LE GARÇON.

Il y a des cabarets plus loin.

LA VICTOIRE.

Je ſuis bien ici ; qu'on me ſerve.

LE GARÇON.

On ne reçoit point ici de Soldats.

LA VICTOIRE.

Comment ! ventrebleu, tu n'as jamais eu de meilleure compagnie ; apprends que je ſuis Grenadier, que j'ai pour camarades des Princes du Sang.

LE GARÇON.

LE GARÇON.

Oh! je n'ai plus rien à dire ; qu'eſt-ce qu'il vous faut, de la bierre ?

LA VICTOIRE.

Fi donc, c'eſt une boiſſon Angloiſe ; donne-moi du vin.

LE GARÇON.

Je ſuis à vous.

LA VICTOIRE.

Air : *Des Pantins.*

Tandis que les Officiers
Vont combattre l'Angleterre ;
Abbés, Robins, Financiers,
A Paris ſont les Guerriers.
Chaque jour de quelque Iris,
Bruſquement le cœur eſt pris,
Ici l'on ne fait la guerre
Qu'aux Mamans & qu'aux Maris.



SCENE XIV.

LA VICTOIRE, GRIFFONNET, *Clerc de Procureur.*

GRIFFONNET.

EH! bon jour, notre cher Coufin.

LA VICTOIRE.

Ah! ah! c'eft toi, l'ami Griffonnet.

GRIFFONNET.

Je fuis charmé de te voir, mon pauvre Nicolas Flanchon.

LA VICTOIRE.

Tout beau! ne m'appelle plus comme cela; je me nomme la Victoire; je fuis annobli depuis que tu ne m'as vû.

GRIFFONNET.

Où font tes Titres?

LA VICTOIRE.

Les voilà: c'eft mon arc-en-ciel de fer; quand on s'en fert bravement pour le bien de l'Etat & le fervice de fon Prince, ça vaut mieux que tous les parchemins du monde.

GRIFFONNET.

Tu as raiſon ; c'eſt de la bonne nobleſſe, celle-là.

LA VICTOIRE.

Sarpe-jeu, j'riſquons not' perſonne pour l'acquérir, au lieu que bien d'autres ne riſquent que des zeros.

GRIFFONNET.

Mais par quelle aventure es-tu à Paris ?

LA VICTOIRE.

J'ai obtenu un petit congé pour venir ici placer de l'argent que j'ai hérité des Anglois ; cependant je pars demain pour rejoindre ; ſi tu veux, tu feras des nôtres.

GRIFFONNET.

Je le voudrois bien ; mais....

LA VICTOIRE.

Quoi ! mais ! Qu'eſt-ce que tu fais ici ?

GRIFFONNET.

Je ſuis toujours Clerc de Procureur, & bel eſprit ; je fais des piéces d'écritures pour ruiner des familles, & des piéces de vers pour détruire des réputations.

LA VICTOIRE.

Tu fais là un chien de métier, mon ami.

GRIFFONNET.

Air ; *Voilà la différence.*

Comme toi, dans mes exploits,
J'ai des risques quelquefois.

LA VICTOIRE.

Voilà la ressemblance.
Je montre le fruit des miens,
Tu caches celui des tiens ;
Voilà la différence.

Crois-moi, Cousin, il n'est rien tel que d'aller tête levée : vive la guerre & les gens de cœur pour céla.

GRIFFONNET.

Ce n'est pas le cœur qui me manque, je suis François : mais tu as déjà dix ans de service. Avant que je parvienne comme toi, & que je sache faire l'exercice à la Prussienne.

LA VICTOIRE.

Tarare.

Air : *Il étoit un Moine Blanc.*

Tout François dans les combats
Devient Héros au premier pas ;
Il suffit que le cœur nous mene :
Voilà not' vrai Capitaine.

GRIFFONNET.

Eh ! puis, je t'avouerai franchement que je suis trop attaché à la profession de bel esprit.

LA VICTOIRE.

Eſt-ce que tu la crois incompatible avec la nôtre ?

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

En France un vaillant Militaire
Unit l'eſprit à la valeur :
Les graces, le talent de plaire
N'empêchent point d'avoir du cœur.
J'aurions une liſte fort ample
Des biaux eſprits qui ſont Héros.
On t'en citeroit maint exemple
Parmi nos braves Généraux.

Tête-bleu, je ne conſeillerois pas aux plus habiles d'en faire aſſaut avec eux ; c'eſt qu'un trait n'attend pas l'autre. Ils vous pouſſent des bottes, pif, paf... Eh ! bien, dans la bataille c'eſt de même ; l'eſprit vif, la tête froide, le cœur chaud, en trois mots, voilà leur portrait.

GRIFFONNET.

Tu me décides ; donne-moi la cocarde.

LA VICTOIRE.

Tiens, voilà mon chapeau ; je te fais ſoldat, & puiſque tu as la fureur du bel eſprit, je te crée Chanſonnier du Régiment.

GRIFFONNET.

Soit ; je chanterai nos Généraux, & je chanſonnerai nos Ennemis.

LA VICTOIRE.

Tu ne manqueras pas de matiere : marche à moi. Ah ! çà ; qu'eſt-ce que tu veux d'engagement ?

GRIFFONNET.

D'engagement ! ... Fi donc, eſt-ce que l'on vent le ſervice que l'on doit à ſa Patrie ? L'on eſt trop payé par la gloire que l'on en retire ; je ſers *gratis*, morbleu, *gratis*.

LA VICTOIRE.

Embraſſe-moi, Couſin.
A cette noble ardeur, je reconnois mon ſang.

GRIFFONNET.

Tête-bleu, ventre-bleu, je me crois déjà dans l'action avec les ennemis.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Par la ſembleu, je vous enferre
Ces drôles-là.

LA VICTOIRE.

Doucement, Frere ;
Parle mieux de gens aguerris,
Pour qui la victoire a des charmes ;
C'eſt la valeur des ennemis
Qui fait la gloire de nos armes.

GRIFFONNET.

Qu'eſt-ce que j'entends ?

LA VICTOIRE.

C'eſt notre ami la Fleur, ſoldat au Régiment d'Orléans, qui vient ici avec ſa recrue, & tout le peuple qui ſe réjouit des avantages que nous avons remportés.

GRIFFONNET.

Allons, morbleu, vive le Roi.

SCENE XVII & derniere.

LA VICTOIRE, GRIFFONET; Mr. BONTOUR, Me. BONTOUR, LA FLEUR, *Soldats & nouveaux Enrôlés. Différentes perſonnes du Peuple.*

DIVERTISSEMENT.

(Ici-ſe chante le Duo.)

M. BONTOUR.

De nos Guerriers chantons la gloire,
Que tout célébre leurs ſuccès;
Marchez, marchez à la Victoire,
Braves ſoutiens de nos François;
Tout va répondre à votre zèle,
La fortune aide un cœur ardent;
Rli, rlan, rli, rlan,

Suivez l'honneur qui vous appelle,
Rlan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE, *à Griffonnet.*

Je veux au bout d'une campagne,
Te voir déjà joli garçon ;
Des Héros que l'on accompagne
On ſaiſit l'air, on prend le ton ;
Des Ennemis, ainſi qu'des Belles,
On eſt vainqueur en l'zimitant ;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
On prend d'aſſaut les Citadelles,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA FLEUR.

Braves garçons que l'honneur mene,
Prenez parti dans Orléans,
Not' Coronel, grand Capitaine,
Eſt le Patron des bons vivans :
Dam' il falloit le voir en plaine
Où le danger étoit l'plus grand ;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Lui ſeul en vaut une douzaine,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE.

Nos Officiers, dans la bataille,
Sont pêle-mêle avec nous tous ;
Il n'en eſt point qui ne nous vaille,
Et les premiers ils vont aux coups ;
Un Général, fût-il un Prince,

Des Grenadiers ſe met au rang ;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Fond ſur l'zennemis & vous les rince,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA FLEUR.

Vaillant & fier ſans arrogance,
Et reſpecter ſes ennemis,
Brutal pour qui fait réſiſtance,
Honnête à ceux qui ſont ſoumis,
Servir le Roi, ſervir les Dames,
Voilà l'eſprit du Régiment :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Tous nos Guerriers ſont bonnes lames,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE, *à un Garçon.*

Viens vîte prendre la cocarde;
Du Régiment quand tu ſeras,
Avec reſpect, j'veux qu'on te r'garde;
Le Prince eſt l'Chef, & j'ſons les bras,
Par le courage on ſe reſſemble,
J'ons même cœur & ſentiment :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Droit à l'honneur j'allons enſemble,
R'lan, tanplan, tambour battant.

M. BONTOUR.

La jeune Agnès devint ma femme,
J'étois le maître à la maiſon,
Au bout d'un mois changement d'gamme,

Elle fut pire qu'un Dragon.
Pauvres Epoux, voyez ma peine,
Si je m'échappe un ſeul inſtant,
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tanplan, elle me mene,
R'lan, tanplan, tambour battant.

Madame BONTOUR.

Quand un Mari fait bon ménage,
Que de ſa femme il eſt l'Amant,
Frauder ſes droits eſt un outrage
Que l'on excuſe rarement;
S'il va courir la pretentaine,
Ne peut-on pas en faire autant ?
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tanplan, on vous le mene,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LE BARBIER.

A la beſogne je m'apprête,
Et mon raſoir aura le fil,
Aux ennemis j'lav'rai la tête;
A ſavoner je ſuis ſubtil :
Tout auſſi ſûr qu'un Roi de Garbe,
En arrivant au Régiment,
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Je veux à tous faire la barbe,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE.

Lorſque la guerre diminue

Le nombre des ſoldats d'Cypris,
A l'Opéra faites recrue,
Jeunes Coquettes de Paris :
Là vous enrôlerez ſans peine
L'homme de Robe & le Traitant :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tanplan, on vous les mene,
R'lan, tanplan, tambour battant.



Huſſards d'Amour, votre milice
A, comme nous, l'eſprit grivois ;
A peine eſt-on dans le ſervice,
Qu'on fait déjà nombre d'exploits :
Adroite & prompte à l'exercice,
Fille s'inſtruit en un inſtant.
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Dès quatorze ans la plus novice
Mene un Galant tambour battant.



Peuple françois, votre courage
Nous a fait élever la voix ;
Venez ſouvent voir cet ouvrage,
C'eſt le recit de vos exploits.
Chez vous, au ſeul nom de la gloire,
Tout eſt en feu dans un inſtant.
R'li, r'lan, r'li, r'lan,

Vous courez tous à la victoire,
R'lan, tanplan, tambour battant.

A notre esprit que l'on pardonne,
Il ne produit rien d'excellent ;
Mais dans l'ouvrage qu'on vous donne,
Le cœur remplace le talent.
Messieurs, pour cette bagatelle
Tout bon François est indulgent :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Ne voyez rien que notre zèle ;
Applaudissez tambour battant.

LA FLEUR, *au Parterre.*

Je m'apperçois que le Parterre
Lui-même se mêle à nos Jeux ;
La seule image de la guerre
Anime le cœur & les yeux ;
J'en vois plus d'un qui se balance,
Et fait ce geste en m'imitant,
Et r'li, r'lan, & r'li, r'lan :
En vrai Dragon il chante & danse,
R'lan, tanplan, tambour battant.

FIN.

Le Privilége & l'Enregistrement se trouvent aux Œuvres de l'Auteur.

AIRS
ET
VAUDEVILLES
De La Soirée Des Boulevards,
OU
Les Aventures Nocturnes;
Chantés
à la Comédie Italienne
Prix 1.tt 4.f

A PARIS
Chez Duchesne Libraire rue S.t Jacques
au dessous de la fontaine S.t Benoist au
Temple du Goût 1759
Avec Approbation et Privilége du Roi

1.er Vaudeville

Allons gai Ma=ri=o net=tes,
vos fa=çons et voscourbet tes

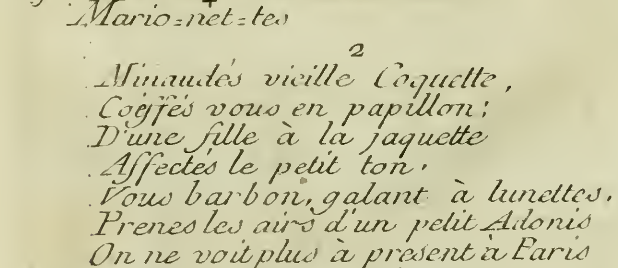
Donnez vous des airs gen=tils
Sont en vo=gue en ce païs

On voit faire vos pirouettes aux Finan=

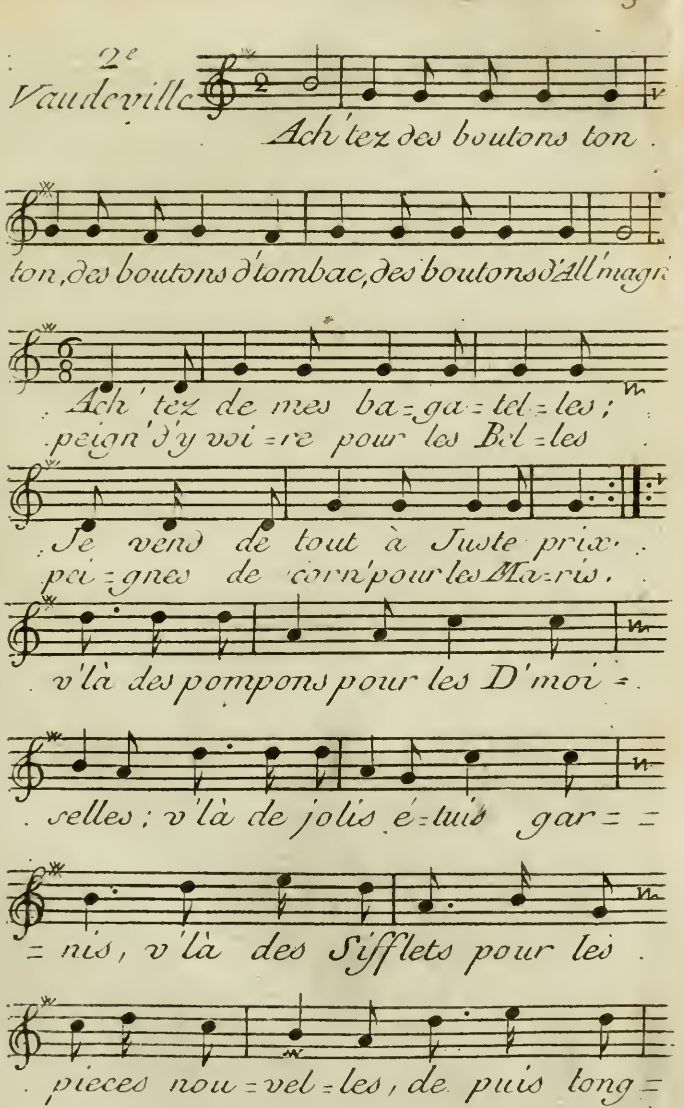
=ciers, aux Robins, aux Marquis,

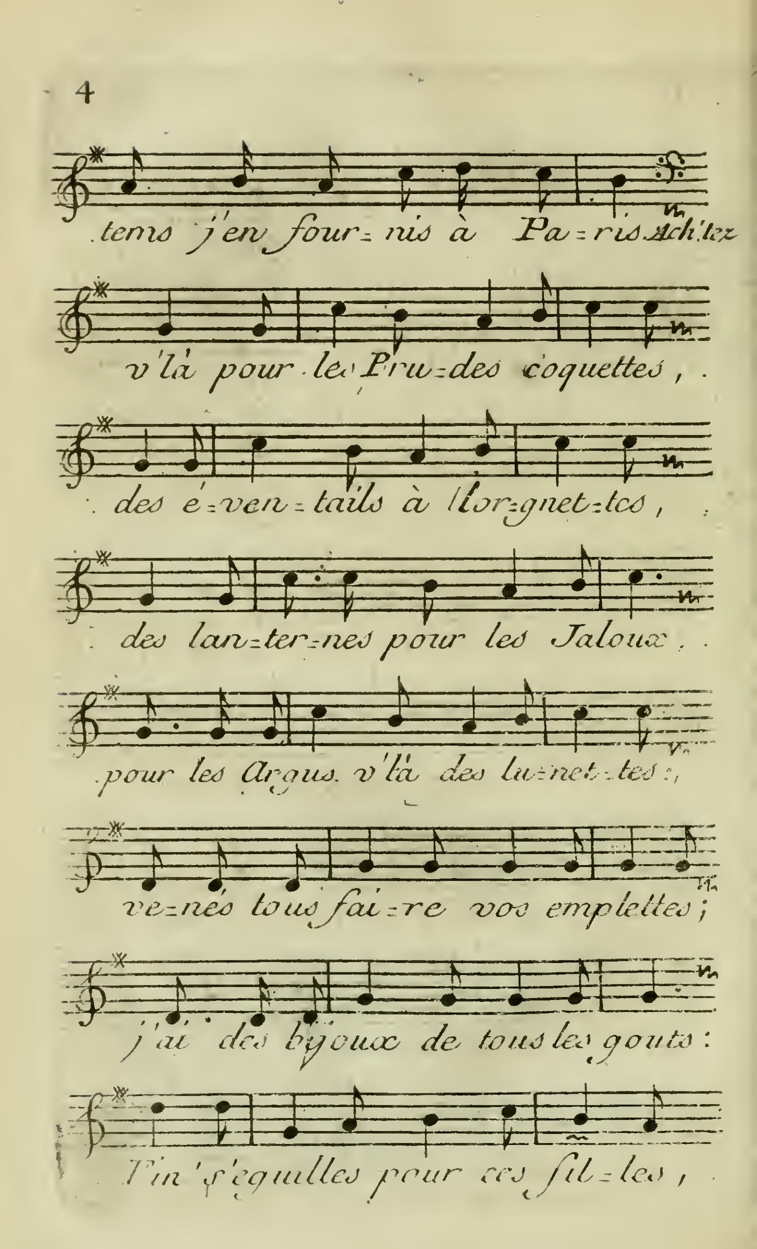
On ne voit plus à présent à Paris que

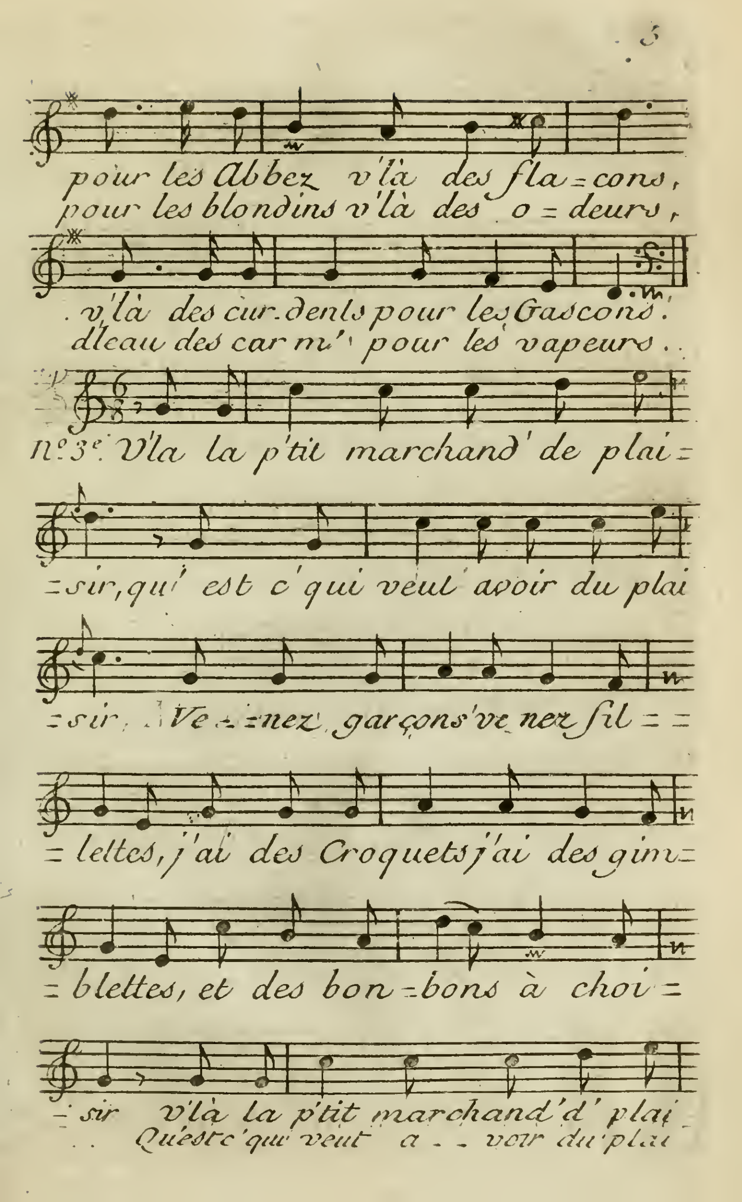
Mario=net=tes

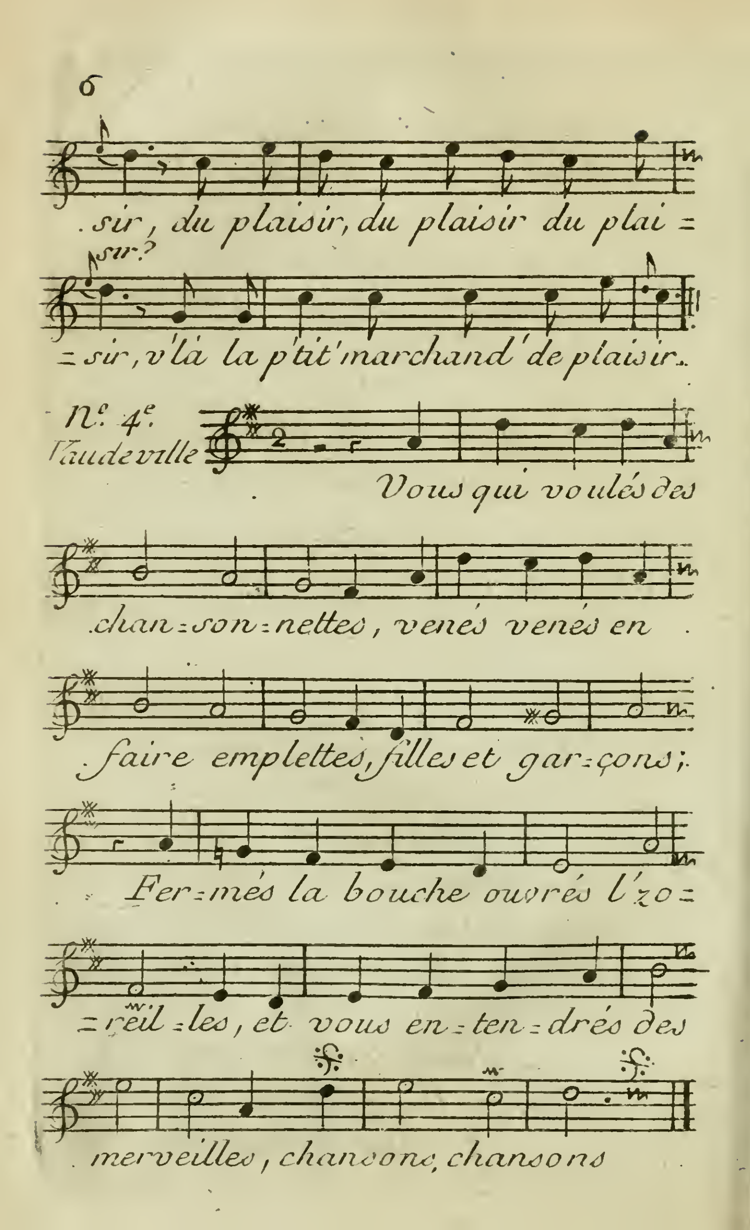

2

Minaudés vieille Coquette,
Coëffés vous en papillon;
D'une fille à la jaquette
Affectés le petit ton.
Vous barbon, galant à lunettes,
Prenes les airs d'un petit Adonis
On ne voit plus à present à Paris
Que Marionnettes


2e Vaudeville
Ach'tez des boutons ton
ton, des boutons d'tombac, des boutons d'All'magn
Ach' tez de mes ba=ga=tel=les;
peign' d'y voi=re pour les Bel=les
Je vend de tout à Juste prix.
pei=gnes de corn'pour les Ma=ris.
v'là des pompons pour les D'moi=
selles; v'là de jolis é=tuis gar=
=nis, v'là des Sifflets pour les
pieces nou=vel=les, de puis long=


tems j'en four= nis à Pa=ris Achetez
v'là pour les Pru=des coquettes,
des é=ven=tails à lorgnet=tes,
des lan=ter=nes pour les Jaloux.
pour les Argus. v'là des lu=net=tes;
ve=nés tous fai=re vos emplettes;
j'ai des bijoux de tous les gouts:
Fin' ég'uilles pour ces fil=les,


pour les Abbez v'là des fla=cons,
pour les blondins v'là des o=deurs,
v'là des cur-dents pour les Gascons.
d'leau des car m' pour les vapeurs.
N.º 3.e V'la la p'tit marchand' de plai=
=sir, qui est c'qui veut avoir du plai
=sir, Ve=nez garçons ve nez fil=
=lettes, j'ai des Croquets j'ai des gim=
=blettes, et des bon=bons à choi=
=sir v'là la p'tit marchand' d' plai
Qu'est c' qui veut a-voir du plai


.sir, du plaisir, du plaisir du plai=
sir?
=sir, v'là la p'tit'marchand' de plaisir.
Nº. 4º.
Vaudeville
Vous qui voulés des
chan=son=nettes, venés venés en
faire emplettes, filles et gar=çons;
Fer=més la bouche ouvrés l'zo=
=reil=les, et vous en=ten=drés des
merveilles, chansons, chansons

2

Un Philosophe d'importance
Va changer les mœurs de la France
Par ses leçons
On verra sa morale utile
Reformer la cour et la ville ;
Chansons, chansons.

3

Des apprentifs de la finance
Il corrige l'impertinence
Et les façons
Les petits commis de province
Ne prendront plus des airs de prince.
Chansons, chansons.

4

On verra les époux fideles
S'aimer comme des tourterelles.
A l'unisson
Le monde se fera scrupule
De les tourner en ridicule ;
Chansons, chansons.

5

Les officiers dans leur absence
Auront toujours meme constance
Pour leurs tendrons :

8 En revenant pres de leurs belles,
Ils les retrouveront fidelles ;
Chansons, chansons.

6

Les Abbés auront l'air moins leste,
Tout va prendre le ton modeste,
jusqu'aux Gascons.
On n'aura plus de ces Coquettes
Pour qui les Seigneurs font des dettes ;
Chansons, chansons.
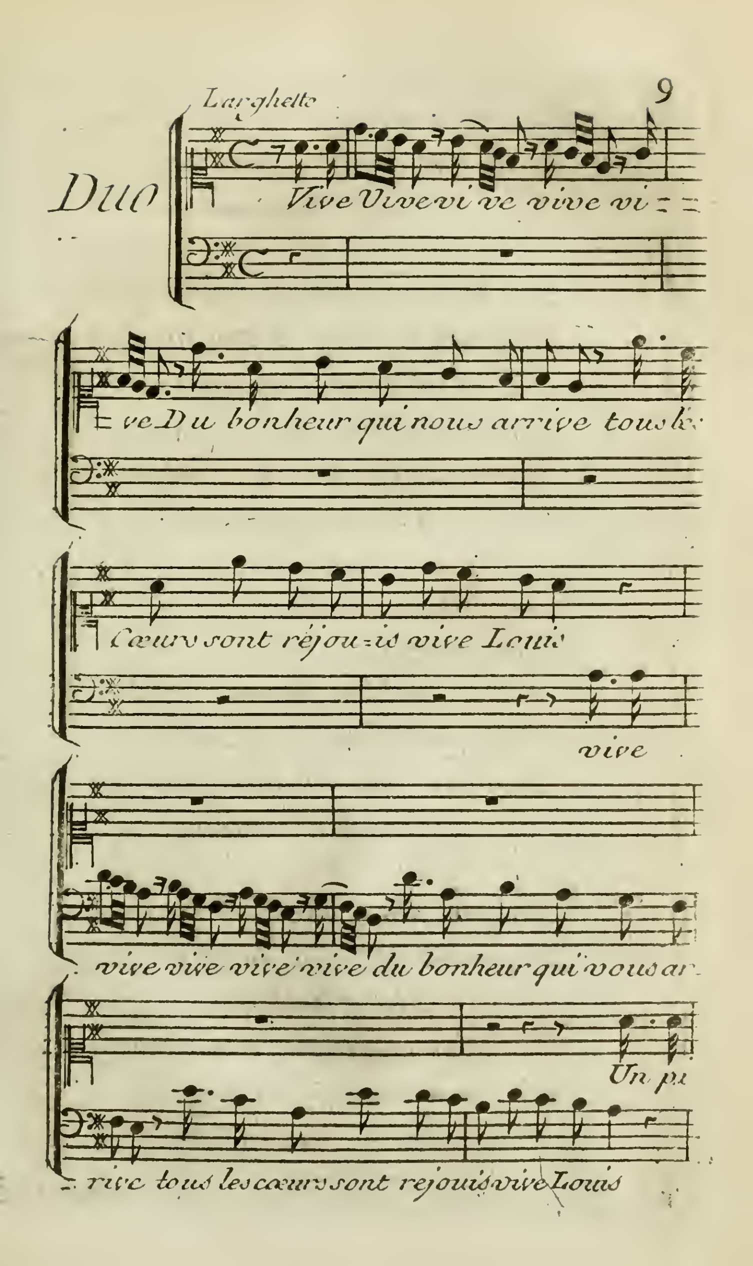
7

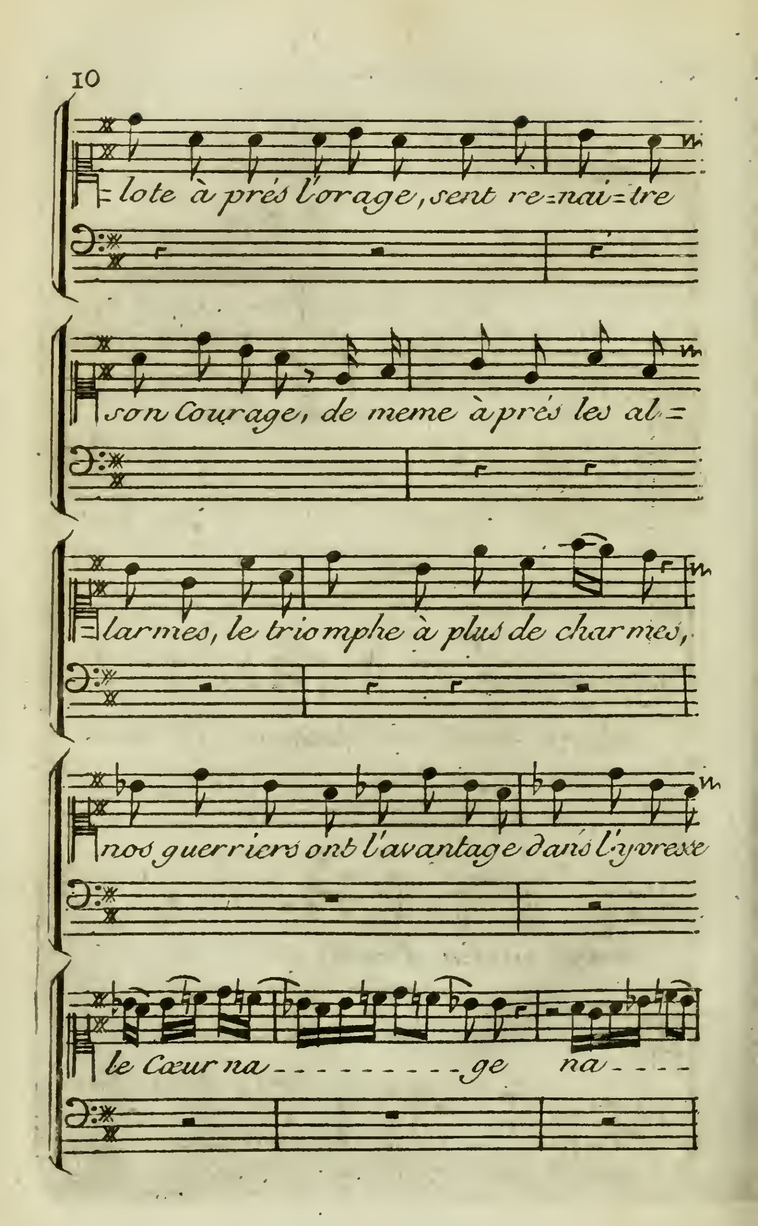
Ces Politiques inutiles
Dans les caffés prenant des Villes
A leur façon,
Vont regler non le ministere,
Mais leur maison qui ne l'est guere
Chanson, chanson.
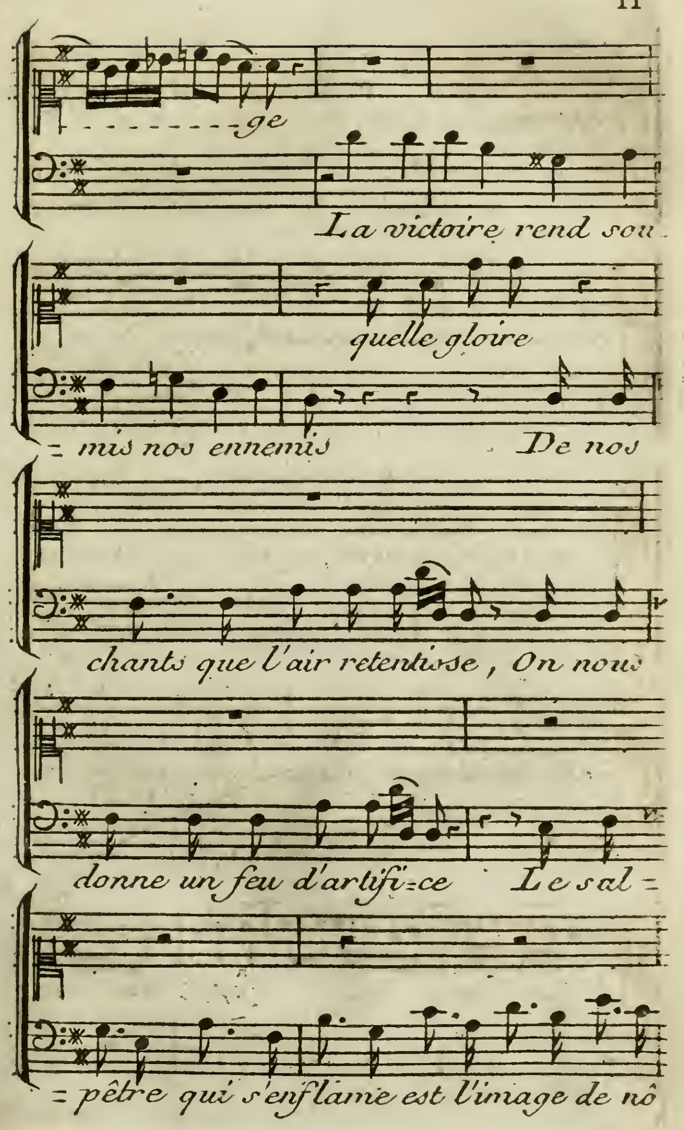
8
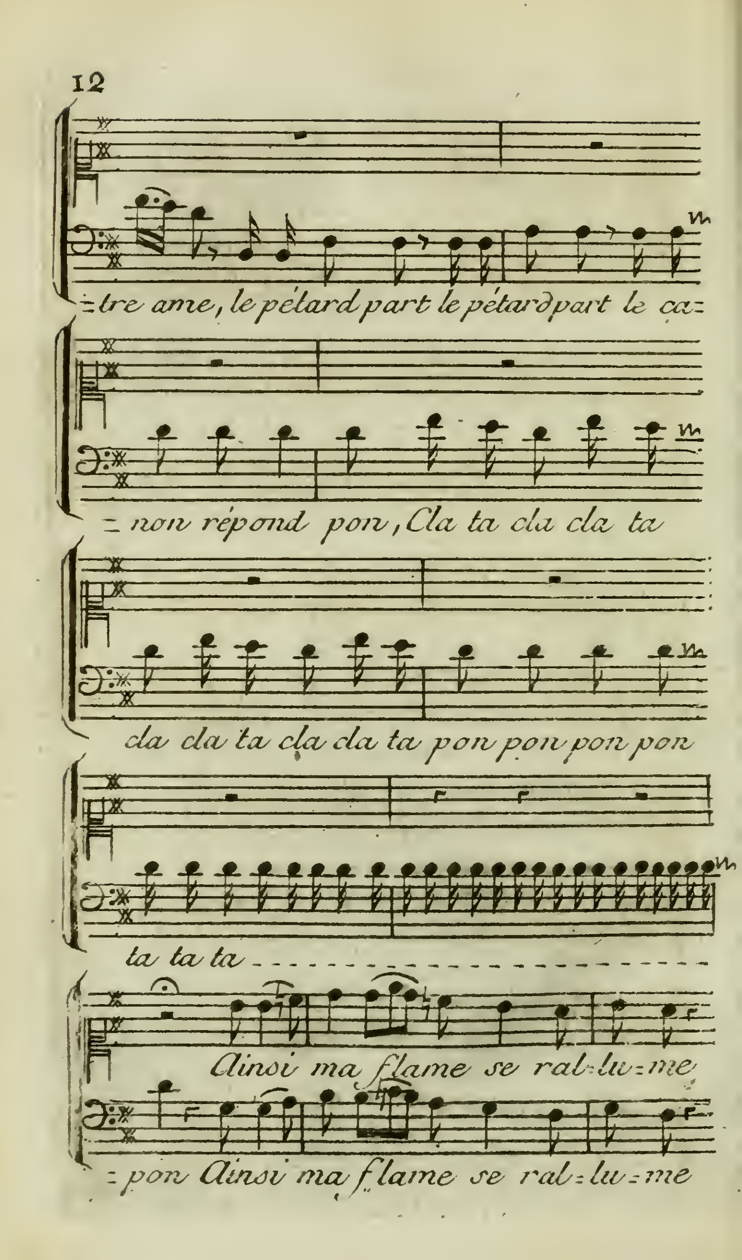
Nimphes du Cours dont l'opulence
Promene à grand bruit l'indécence
En Phaëtons
Vous n'irez plus en mascarade
Du deshonneur faire parade ;
Chansons, chansons.

Fin


Larghetto
DUO
Vive Vive vi ve vive vi
ve Du bonheur qui nous arrive tous les
Cœurs sont réjou=is vive Louis
vive
vive vive vive vive du bonheur qui vous ar-
Un pi
rive tous les cœurs sont rejouis vive Louis


lote à prés l'orage, sent re=nai=tre
son Courage, de meme à prés les al=
larmes, le triomphe à plus de charmes,
nos guerriers ont l'avantage dans l'yvresse
le Cœur na - - - - - - - - - - - ge na - - - -


ge
La victoire rend sou
quelle gloire
=mis nos ennemis
De nos
chants que l'air retentisse, On nous
donne un feu d'artifi=ce
Le sal=
=pêtre qui s'enflame est l'image de nô


=tre ame, le pétard part le pétard part le ca=
= non répond pon, Cla ta cla cla ta
cla cla ta cla cla ta pon pon pon pon
ta ta ta
Ainsi ma flame se ral=lu=me
= pon Ainsi ma flame se ral=lu=me



Je sens l'Amour qui me con sume

Je sens l'Amour qui me con sume.

me consume mon Cœur est tout en

me consume mon Cœur est tout en

feu, mon cœur est tout en feu ah ah non

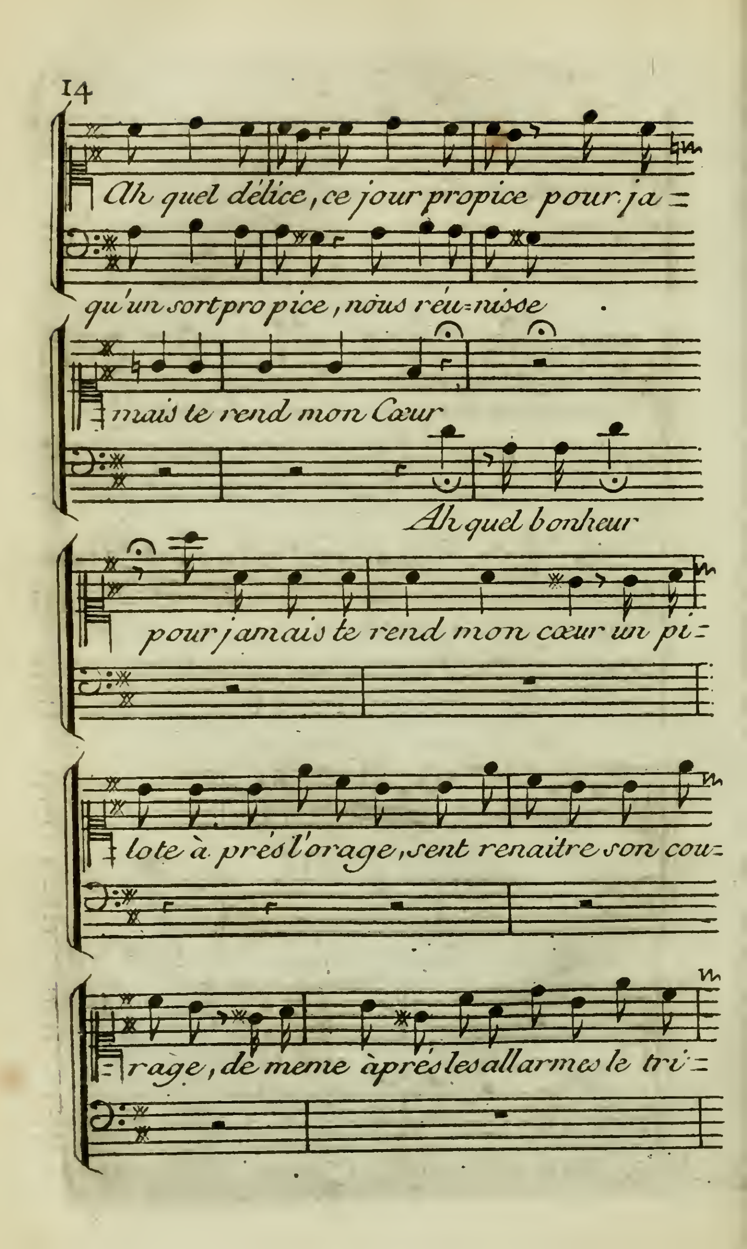
feu, mon cœur est tout en feu ah ah non

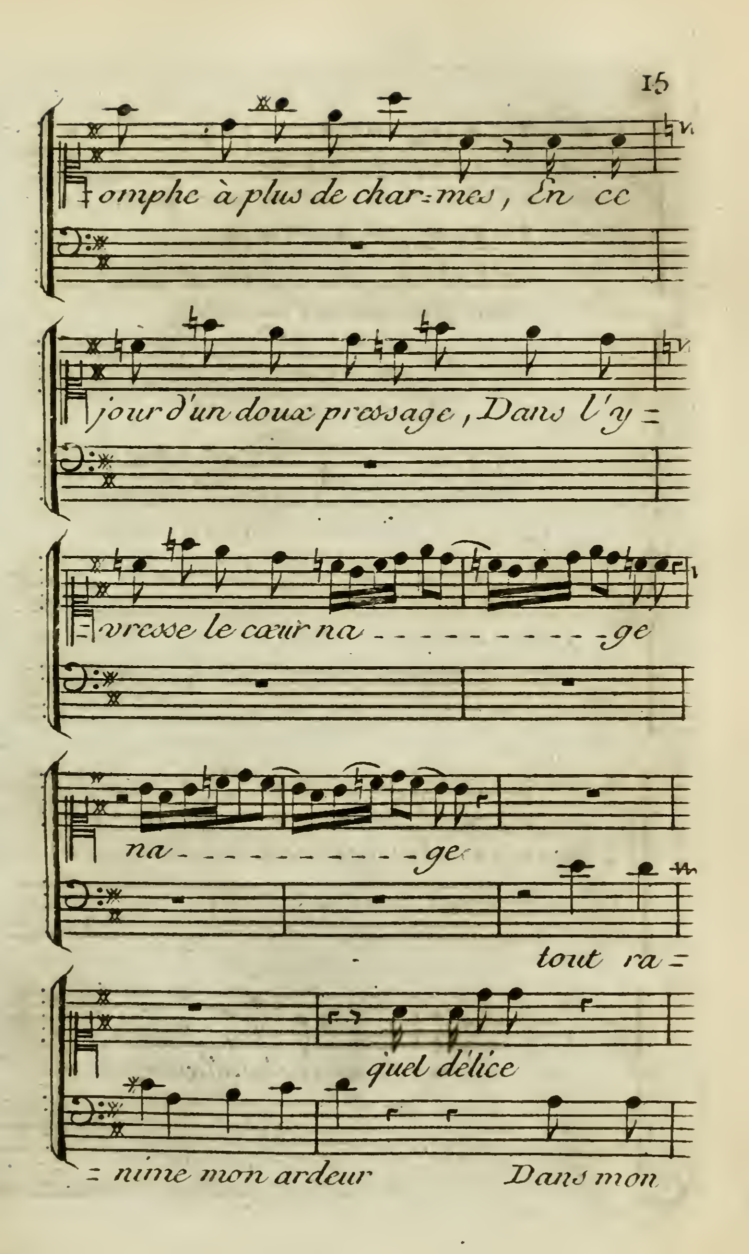
ce n'est pas un jeu, pour toi mon

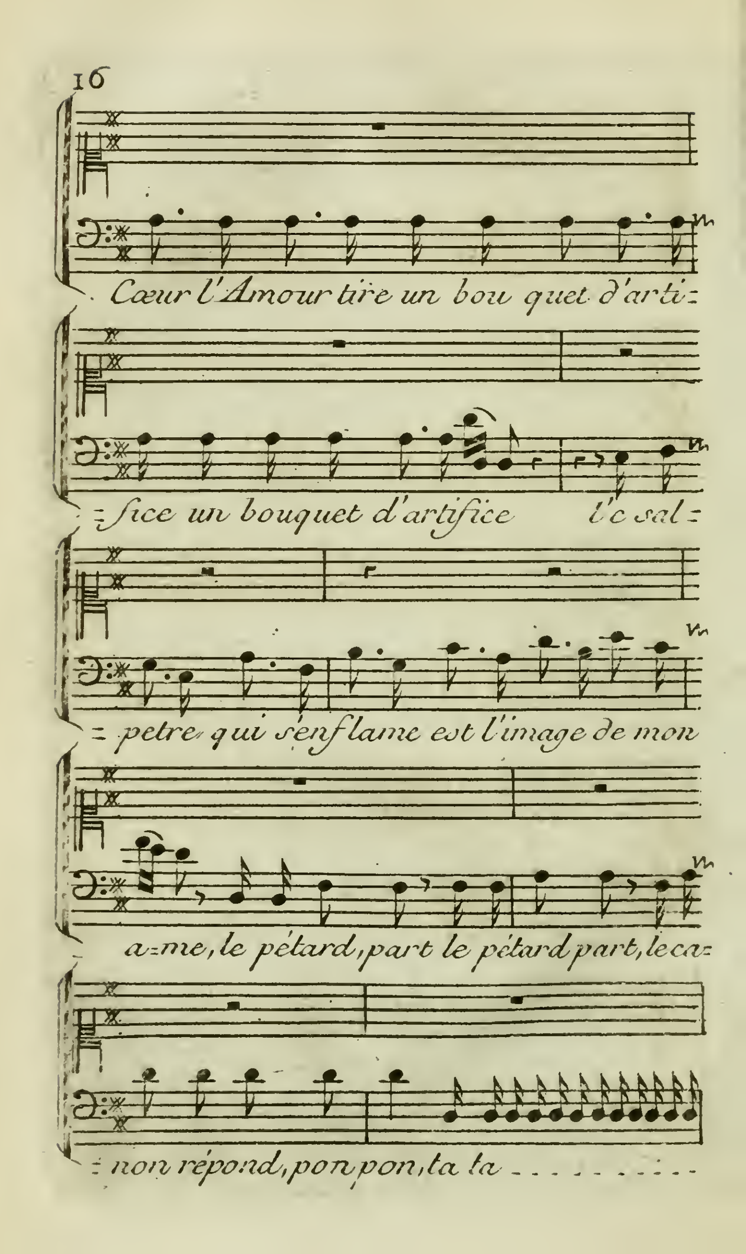
ce n'est pas un jeu, pour toi mon

cœur est tout en feu oui tout en feu

cœur est tout en feu oui tout en feu


Ah quel délice, ce jour propice pour ja=
qu'un sort pro pice, nous réu=nisse
mais te rend mon Cœur
Ah quel bonheur
pour jamais te rend mon cœur un pi=
lote à prés l'orage, sent renaitre son cou=
rage, de meme aprés les allarmes le tri=


omphe à plus de char=mes, En ce
jour d'un doux presage, Dans l'y=
vresse le cœur na - - - - - - - - - - - ge
na - - - - - - - - - - - - ge
tout ra=
quel délice
= nime mon ardeur
Dans mon


Cœur l'Amour tire un bou quet d'arti:
:fice un bouquet d'artifice l'c sal:
: petre qui s'enflame est l'image de mon
a:me, le pétard, part le pétard part, le ca:
: non répond, pon pon, ta ta



- - - - - - - - - - pon, ta ta - - - - - - - - -

- - - - - - - - pon, ta ta - - pon, ta ta - - -

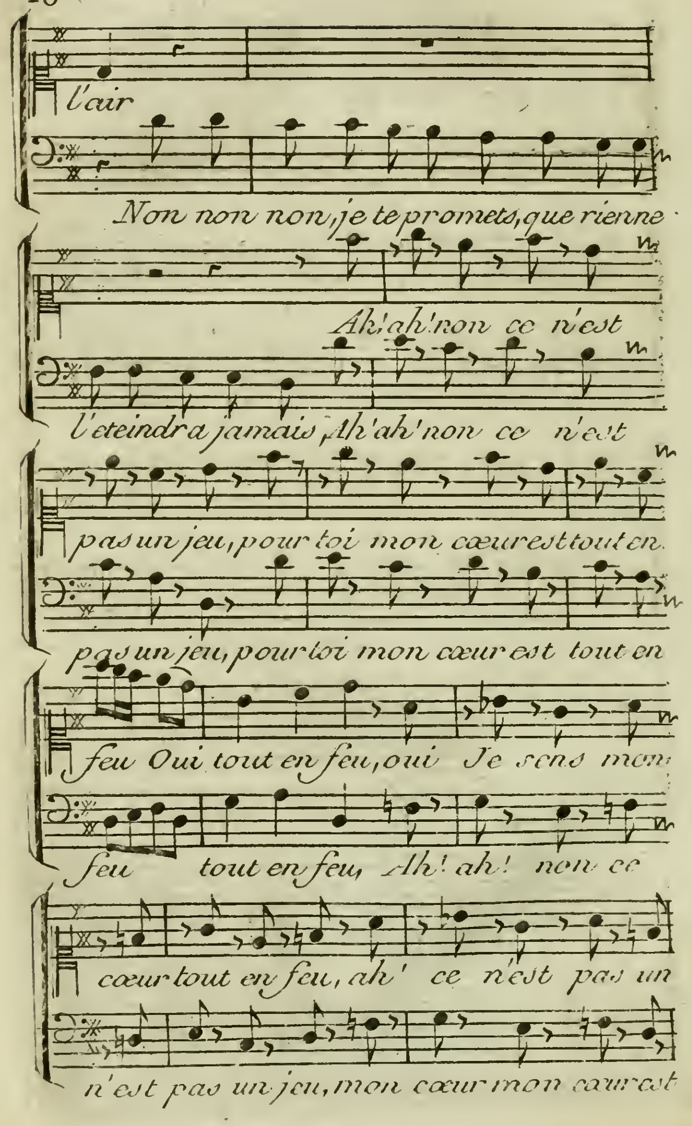
Ainsi ma flame
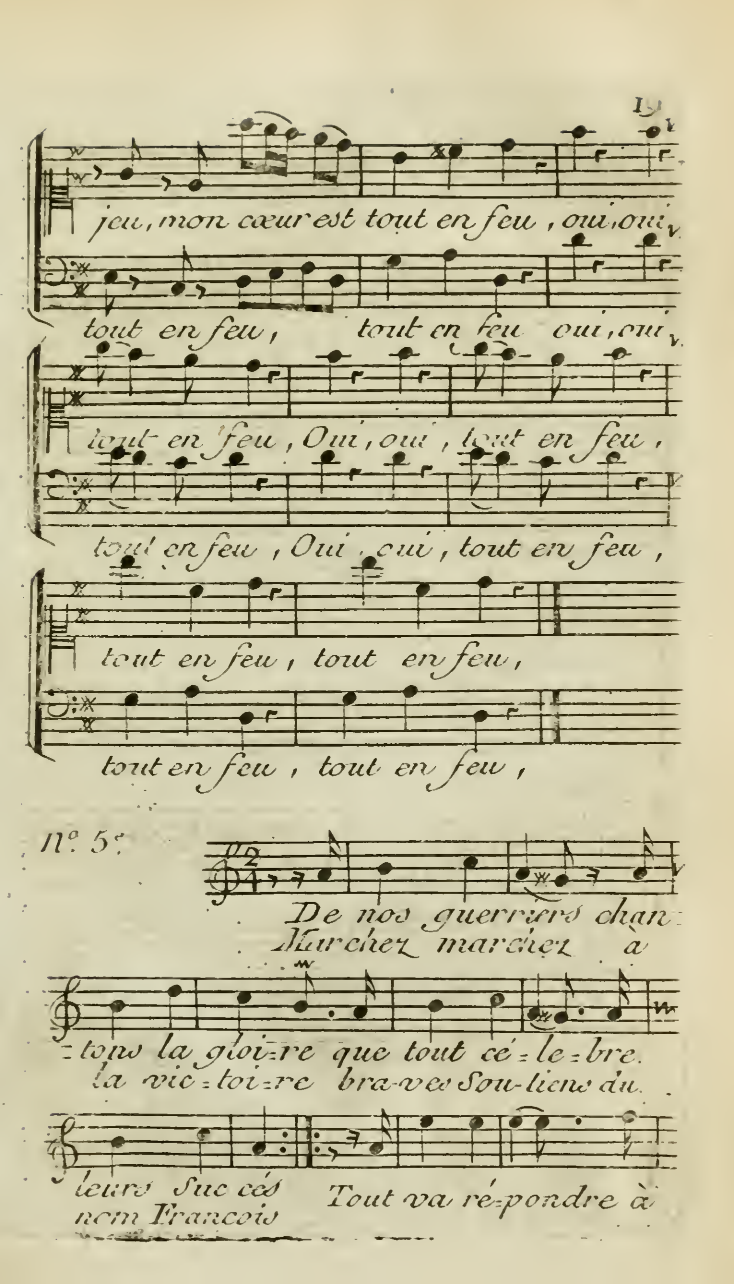
= pon,|||:|||:|||: ta ta ta ta, pon, Ainsi ma flame

se rallu = me et se consume peut ê = -

se rallu = me et se consume

tre Comme un éclair la tienne se perdra dan


l'air
Non non non, je te promets, que rienne
Ah! ah! non ce n'est
l'eteindra jamais, Ah! ah! non ce n'est
pas un jeu, pour toi mon cœur est tout en
pas un jeu, pour toi mon cœur est tout en
feu Oui tout en feu, oui Je sens mon
feu tout en feu, Ah! ah! non ce
cœur tout en feu, ah! ce n'est pas un
n'est pas un jeu, mon cœur mon cœur est


jeu, mon cœur est tout en feu, oui, oui,
tout en feu, tout en feu oui, oui,
tout en feu, Oui, oui, tout en feu,
tout en feu, Oui, oui, tout en feu,
tout en feu, tout en feu,
tout en feu, tout en feu,
N.º 5.
De nos guerriers chan=
Marchez marchez à
=tons la gloi=re que tout cé=le=bre.
la vic=toi=re braves Sou-liens du.
leurs Suc cés
nom François
Tout va ré=pondre à



votre zele la fortune aide un cœur ar=
=dent R=li, Relan, Suivez l'honneurqui
vous appelle, Relan, tamplan, Tam=
=bour bat=tant

2

Je veux au bout d'une campagne
Te voir déja joli garçon;
Des héros que l'on accompagne
On saisit l'air, on prend le ton;
Des ennemis, ainsi que des belles,
On est vainqueur en l'zimitant;
Rli=rlan,
On prend d'aßaut les citadelles,
Rlan, tan plan, tambour battant,

3

Braves garçons que l'honneur mene,
Prenez parti dans Orléans,

Not'Coronel, grand Capitaine,
Est le Patron des bons vivans;
Dam'il falloit le voir en plaine
Où le danger étoit l'plus grand.
Rli, rlan, &c
Lui seul en vaut une douzaine:
Rlan, &c.

4

Nos Officiers, dans la bataille
Sont pêle mêle avec nous tous;
Il n'en est point qui ne nous vaille
Et les premiers ils vont aux coups:
Un Général, fut il un Prince,
Des Grenadiers se met au rang;
Rli, &c.
Fond sur l'zennemis et vous les rince;
Rlan, &c.

5

Vaillant et fier sans arrogance,
Et respecter ses ennemis;
Brutal pour qui fait résistance,
Honnête à ceux qui sont soumis,
Servir le Roi, servir les Dames,
Voila l'esprit du Régiment;
Rli, &c,
Tous nos Guerriers sont bonnes lame
Rlan, &c.

6

Viens vite prendre la cocarde
Du Régiment quand tu seras,
Avec respect je veux qu'on te r'garde,
Le Prince est l' Chef et j'sons les bras;
Par le courage on se ressemble,
Tons meme coeur même sentiment
Rli, &c.
Droit à l'honneur j'allons ensemble.
Rlan.

7

La jeune Agnès devint ma femme
J'étois le maitre à la maison,
Au bout d'un mois changeant de gamme
Elle fut pire qu'un Dragon.
Pauvres epoux, voyez ma peine
Si je m'echappe un seul instant,
Rli, &c.
Rlan, tanplan elle me mene,
Rlan tanplan tambour battant.

8.

Quand un mari fait bon ménage,
Que de sa femme il est l'amant,
Frauder ses droits est un outrage
Que l'on excuse rarement:
S'il va courir la prétentaine
Ne peut-on pas en faire autant:

Rli.
Rlan tanplan on vous le mene,
Rlan t.

9
Lorsque la guerre diminue
Le nombre des soldats d'Cypris,
A l'Opera faites recrue,
Jeunes Coquettes de Paris;
Là vous enrollerés sans peine
l'Homme de Robe et le Traitant;
Rli,
Rlan tanplan on vous le mêne.
Rlan.

10
Hussards d'amour votre milice
A commenous l'espritgrivois,
A peine est on dans le service,
Qu'on fait déja nombre d'exploits
Adroite et prompte à l'exercice
Fille s'instruit en un instant;
Rli,
Dès quatorze ans la plus novice
Mene un galant Tambour battant.

11
Peuple François votre courage
Nous a fait élever la voix,
Venés souvent voir cet ouvrage,

C'est le récit de vos exploits:
Chez vous au seul nom de la gloire
Tout est en feu dans un instant,
Rli &c
Rlan tanplan à la victoire,
Vous courez tous tambour battant.

12

A nôtre esprit que l'on pardonne
Il ne produit rien d'excellent,
Mais dans l'ouvrage qu'on vous donne
Le coeur remplace le talent;
Messieurs pour cette bagatelle
Tout bon François est indulgent;
Rli
Ne voyez rien que notre zele,
Applaudissez tambour battant.

13

Je m'apperçois que le Parterre
Lui même se mêle à nos jeux,
La seule image de la guerre
Anime le cœur et les yeux;
J'en vois plus d'un qui se balance
Et fait ce geste en m'imitant,
Et rli
En vrai Dragon il chante et danse
Rlan tanplan tambour battant.

Fin.

SUPPLÉMENT
DE LA SOIRÉE
DES
BOULEVARDS;

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le 10 Mai 1760.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

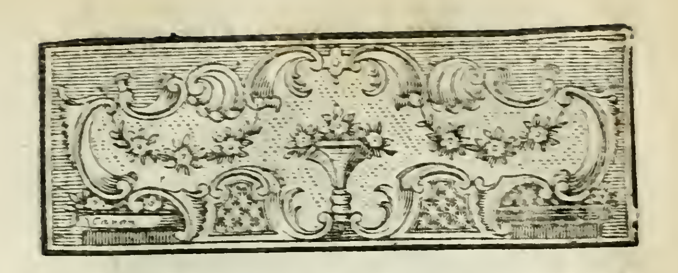
M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC,	M. Baletti.
L'ACTRICE,	Mlle. Catinon.
M. RACLE,	M. Desbroſſes.
M. GUILLOCHE,	M. Le Jeune.
M. BRIDAUT,	M. Deheſſe.
L'OPERATEUR,	M. Veroneſe, fils.
L'OPERATRICE,	Mlle. Desglands.
DIVERTISSANT,	M. le Clerc.
Monſieur ROGER,	M. Rochard.
Madame ROGER,	Me. Favart.
LA PETITE FILLE,	Mlle.
M. CABRÉ,	M. Deheſſe.
M. DESBROCARDS,	M. Baletti.
Mlle. SAUTRIQUET,	Me. Bertinazzi.
Madame TRICOT,	Mlle. Deſglands.
UN FIACRE, *yvre*,	M. Deheſſe.
LA MARIÉE DE VILLAGE,	Mlle. Catinon.
LE MARIÉ.	M. Le Jeune.
LA MERE DE LA MARIÉE,	Me. Bognoli.
LE COUSIN, / LE GARÇON DE CAFFÉ,	} M. Le Clerc.

GARÇONS ET FILLES DE VILLAGE.



SUPPLÉMENT *DE LA SOIRÉE* DES BOULEVARDS.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC, UNE ACTRICE.

LE CHEVALIER.

AH ! ah ! qu'eſt ce que je vois ? Me trompé-je ? (*Il lit une affiche de la Comedie.*) *Les Comediens Italiens ordinaires du Roi donneront aujourd'hui la premiere Repréſentation de....* Parbleu voilà qui eſt

ſingulier ! je ne voulois pas le croire, je ne le crois pas même encore... Mais cependant je vois une de leurs principales Actrices qui me paroît étudier un rôle. Mademoiſelle, pardon, il eſt donc vrai que vous jouez ſur les Boulevards ?

L'ACTRICE.

Oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qui vous y oblige ?

L'ACTRICE.

La néceſſité de rétablir notre Salle.

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt plaiſant ! comment vous qui êtes faite pour enchanter la Ville, vous daigneriez jouer ſur les Remparts ?

L'ACTRICE.

Comment, Monſieur, je daignerois... ! Eh ! nous ſommes trop heureux, mes camarades & moi, ſi nous pouvons y réuſſir ; le zèle ne dépend point de la différence des lieux. Ne retrouverons-nous pas ici ce même Public qui nous a tant de fois honorés de ſes bontés ? Ne re-

trouvera-t-il pas ces mêmes Acteurs qui se sont toujours efforcés de lui plaire : nous osons nous flatter que, bien loin de blâmer le parti que nous prenons aujourd'hui, il le regardera comme une nouvelle preuve de l'ardeur qui nous anime.

LE CHEVALIER.

Allons, allons, parlez vrai ; vous venez chercher ici le Public qui vous abandonne depuis longtems.

L'ACTRICE.

Je n'en disconviens pas, c'est un motif de plus pour nous : le Public a toujours été l'objet de nos vœux les plus ardens ; il est naturel d'employer tous les moyens pour se procurer la présence de ce que l'on aime.

LE CHEVALIER.

J'entends, vous-êtes comme la fleur héliotrope ; vousvous tournez du côté du soleil.

L'ACTRICE.

C'est cela même.

LE CHEVALIER.

Sandis, vos intentions sont bonnes ;

mais je doute que le Public y réponde ; attendez-vous à des plaiſanteries, je vous les annonce.

L'ACTRICE.

Des plaiſanteries ? A propos de quoi ? On ſçait que nous ne faiſons rien ſans l'aveu de nos Supérieurs, toujours prêts à ſeconder nos efforts, toujours attentifs à faire éclore les talens, à les proteger dès qu'ils paroiſſent. Eh ! que pourra-t-on dire ?

LE CHEVALIER.

Mais...

L'ACTRICE.

Quoi ?

LE CHEVALIER.

Qu'en jouant ſur les Boulevards, vous ſerez à votre place.

L'ACTRICE.

Oui, nous ſerons à notre place, ſi le Public daigne jetter ſur nous un regard favorable : ces lieux honorés par le concours de tant de perſonnes reſpectables, peuvent-ils devenir aviliſſans pour nous ?

LE CHEVALIER.

Tout cela eſt bel & bon pour les gens

ſenſés, mais... Je vous avertis qu'il y a un certain Public dont les préjugés ne reconnoiſſent qu'un mérite local.... Entre nous, vous ne deviez pas quitter la Ville, au hazard d'y mourir de langueur : comptez que l'on vous en ſçauroit gré.

L'ACTRICE.

Nous ne ſommes pas tout-à-fait de ce ſentiment-là.

LE CHEVALIER.

Vous deviez du moins redoubler vos ſoins; car entre nous, on vous accuſe de vous être un peu négligés.

L'ACTRICE.

Monſieur, nous avons fait tout ce qui a dépendu de nous. Voici ce que j'aurois à répondre à cette portion de Public qui ne reconnoit qu'un mérite local.

FABLE.

ON reprochoit à certains Jardiniers
Qu'ils ne retiroient rien de leurs arbres fruitiers,
Qu'ils laiſſoient tout languir juſques au moindre arbuſte.
Maître, le reproche eſt injuſte,
Vous nous grondez, & nous n'avons pas tort,

Lui répondit un d'eux, nos jardins ſont au Nord.
Nous n'épargnons ni dépenſes, ni peines.
Les Zéphirs amoureux, meſſagers du Printemps,
Privent notre terrein de leurs douces haleines,
Nous travaillons en vain depuis longtems.
Pour voir naître les dons de Pomone & de Flore,
Il faut que du matin les riantes couleurs
Amenent cet air frais qui précede l'aurore,
Quand elle vient verſer ſes perles ſur nos fleurs.
Autant que je puis m'y connoître,
Cette Fable avec nous a beaucoup de rapport.
Notre Théâtre eſt le jardin au Nord,
Les femmes ſont les fleurs qui craignent d'y paroître,
Les jeunes gens, vrais portraits des Zéphirs,
Voltigeant ſans ceſſe autour d'elles,
Ne viennent point chez nous apporter ſur leurs aîles
L'amuſement & les plaiſirs.
Leur retour peut fondre nos glaces :
Nos Auteurs, nos Acteurs plus concertés entr'eux;
Feroient en s'amuſant des efforts plus heureux.
Dans tous les lieux qu'embelliſſent les Graces,
On eſt sûr de trouver les talens ſur leurs traces.

LE CHEVALIER.

Oui, mais cependant....

L'ACTRICE.

Pardon, Monſieur, je n'ai pas le tems de reſter d'avantage.

SCENE II.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC ; M. BRIDAUT.

LE CHEVALIER.

ADIOUSIAS, ma Reine, je vous souhaite d'heureux jours. Ah ! voilà Monsieur Bridaut.

M. BRIDAUT.

Monsieur le Chevalier de Ventillac ; voulez-vous jouer une partie d'Echets ?

LE CHEVALIER.

Volontiers.



SCENE III.

M. RACLE, *Chaudronnier avec deux Meneſtriers de la Courtille à une table.*
LE CHEVALIER DE VENTILLAC & M. BRIDAUT *à une autre table, jouant aux Echets.*

M. RACLE, *aux Meneſtriers, qui viennent de jouer un morceau de ſymphonie.*

VOilà qui va bien juſqu'ici ; voyons la ſuite. *(Il remue des Dez dans un cornet, & les jette ſur la table.)* C'eſt cela, écrivez Meſſieurs, écrivez.

(Les Meneſtriers quittent leurs inſtrumens, & copient de la Muſique.)

M. BRIDAUT, *à l'autre table, au Chevalier.*

Echec.

LE CHEVALIER.

Echec de paille.

M. RACLE.

Voyons le produit.

(Les Symphoniſtes jouent.)

SCENE III.

Les Acteurs précédens, GUILLOCHE.

GUILLOCHE.

QUEL Diable de charivari ! eh ! je penſe que c'eſt Monſieur Racle, Maitre Chaudronnier, mon voiſin.

RACLE, *aux Symphoniſtes.*

Combien avons nous encore de meſures, Meſſieurs ?

UN SYMPHONISTE.

Huit.

RACLE.

(Il jette les Dez.)

Huit, les voilà. Ah ! parbleu, c'eſt heureux, nous finiſſons par l'accord parfait.

GUILLOCHE.

Qu'eſt ce qu'il fait donc-là, Monſieur Racle ? Monſieur Racle, votre ſerviteur.

RACLE.

Ah ! Monſieur Guilloche, mon ami ; je ſuis le vôtre. (*Aux Symphoniſtes.*) Exécutez :

GUILLOCHE.

Réponds-moi donc, voiſin, je penſe que tu es devenu fou.

RACLE.

A peu-près, je ſuis Muſicien ; je ſuis las de faire des Chaudrons, je veux faire des Opera ?

GUILLOCHE.

Des Opera !

RACLE.

Apparemment ; tout le monde s'en mêle à préſent, & j'ai plus de droit que perſonne : tu ſçais que j'ai toujours eu du goût pour la Muſique.

GUILLOCHE.

Et pour le tintamare.

RACLE.

Je t'en reponds, je vais faire un bruit de tous les Diables, & je veux que mes Symphonies & mes Chœurs retentiſſent depuis le Palais-Royal juſqu'à la Samaritaine.

GUILLOCHE.

Mais comment la fantaiſie de faire des Opera t'eſt-elle venue ?

RACLE.

Par un hazard des plus heureux : tiens ; vois-tu ce livre ? (*Il lit avec emphase.*) *Le jeu des dez harmonique, ou l'art de faire sur le champ toutes sortes de Symphonies & d'Opera par la combinaison des dez.*

GUILLOCHE.

Parbleu, cela est fort commode : Touche-là : si tu es Musicien par hazard, je suis Poëte par aventure.

RACLE.

Comment ça ?

GUILLOCHE.

Vois-tu ce Livre ? c'est le paroli du tien. (*Il lit.*) *Manuel portatif à l'usage des Poëtes Modernes, où, par le moyen de l'Alphabetomantie, on peut faire sur le champ des Poëmes, des Tragédies & des Opera, le tout divisé par Chapitres de Déclarations, de Jalousies, de Fureurs, de Songes, de Reconnoissances, de Dénouemens, &c. &c. &c. avec les Bouts-Rimes, les Epithetes, les Hémistiches & beaucoup de Vers tout faits, que l'on retourne par la combinaison des mots.*

RACLE.

J'entends, j'entends, on rétame ça : parbleu la rencontre eſt heureuſe. Mets-toi-là, fais-moi les paroles d'un Opera, tout à l'heure.

GUILLOCHE.

Volontiers : dans le goût de Quinault ?

RACLE.

De Quinault ! fi donc ; ça tient de cette vieille nature auſſi ancienne que le monde. Oh ! on s'éloigne aujourd'hui de ça, tant qu'on peut ; fais moi des mots pour de la Muſique Italienne ; j'aime mieux la Muſique Italienne, moi ; ça fait plus de bruit, ça me convient.

GUILLOCHE.

Eh ! bien, donne-moi une épingle, & prends tes dez.

RACLE.

Tiens, me voilà prêt.

GUILLOCHE.

Sur quel ſujet travaillerons-nous ?

RACLE.

Tire, tire toujours des Vers, *je* tirerai de la Muſique ; le ſujet viendra après.

GUILLOCHE.

Soit. Qu'eſt-ce que tu veux dabord ? un Orage, une Tempête, un Embrâſement, un Tremblement de Terre ?

RACLE.

Oui, je veux de tout ça ; mais commence d'abord par un Papillon.

GUILLOCHE.

Va pour le Papillon, cela m'eſt égal : j'incruſterai dans mon Opera des Papillons, des oiſeaux, de la verdure, des fleurs, tout ce que tu voudras : je m'appelle Monſieur Guilloche, je ſuis Maître Tabletier, & je défie que quelqu'un travaille plus proprement que moi en Marquetterie.

RACLE.

Eh ! mon voiſin, ne vous vantez pas tant ; j'ai vu quantité de beaux ouvrages de pieces de rapport qui ne ſortoient pas de votre boutique ; ſoit dit ſans vous offenſer : revenons au Papillon.

GUILLOCHE.

Zéphirs, Roſſignol, Ruiſſeau, Papillon ; m'y voilà.

RACLE.

Tire.

GUILLOCHE *tire avec une épingle dans son livre, & lit.*

Le Papillon coquet. (*à Racle.*) Tire à ton tour.

RACLE, *aux Musiciens, après avoir jetté les dez.*

Ecrivez, Messieurs.

GUILLOCHE.

Cherche le badinage.

RACLE.

Badinage : écrivez.

GUILLOCHE.

De la rose à l'œillet.

RACLE.

A l'œillet.

GUILLOCHE.

Au muguet.

RACLE.

Oh ! patience, patience ; comme tu y vas !

GUILLOCHE.

Dame, les vers ne me coutent rien, à moi.

RACLE.

Donne-nous le tems de les remplir ; sçais-tu

ſçais tu bien qu'il me faut pour accompagner ce Papillon un premier & un ſecond violon, un alto, des clarinettes, baſſes, contrebaſſe & fluteau, ſans compter les cors de chaſſe. Marque-nous les endroits.

GUILLOCHE.

Les voilà.

LE CHEVALIER, *à l'autre table.*

Monſieur, Monſieur, piece touchée, piece jouée.

BRIDAUT.

Je radouble, Monſieur, je radouble.

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vous radoublez, ſandis! allons paſſe, jouez. Échec à la Dame.

BRIDAUT.

Morbleu!

LE CHEVALIER.

Je la prends.

RACLE.
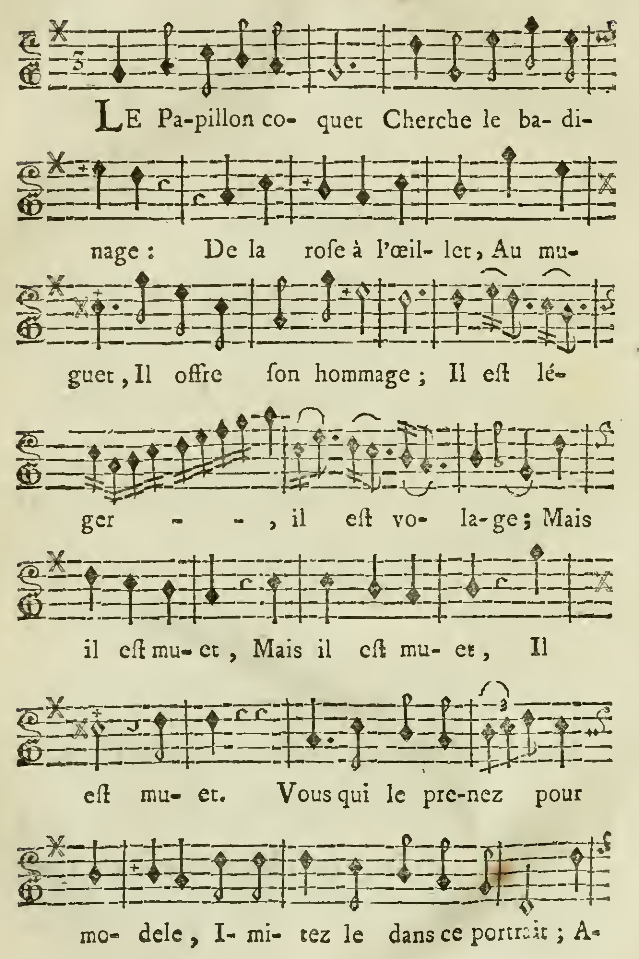
Voilà qui eſt fait; allons, exécutons.

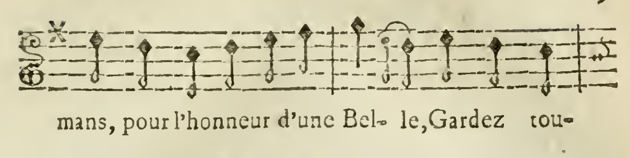
Papillon coquet.

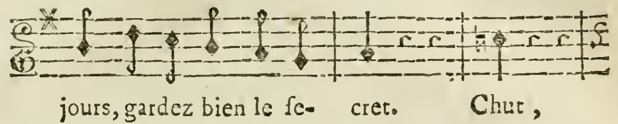
(A Guilloche.)
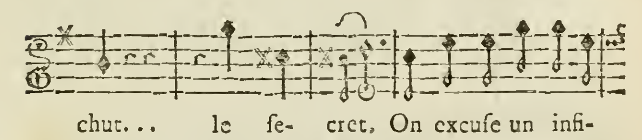
Tiens, voiſin, tu chantes mieux que moi; vois ça.

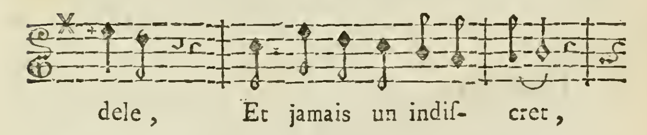
GUILLOCHE *chante.*

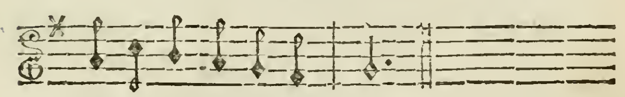












RACLE.

Pas mal ; tu rempliras le reſte de la Scene comme tu pourras : il me faut pour la finir un Duo dialogué , entre un Amant & une Maîtreſſe.

GUILLOCHE.

Le voici.

Je t'aime tout de bon.

(*A meſure que Guilloche tire, Racle jette les dez comme ci-devant, & les Symphoniſtes copient.*)

RACLE.

Après.

GUILLOCHE.

Bon, bon.

RACLE, *aux Muſiciens.*

Notez.

GUILLOCHE.

Si, ſi.

RACLE.

Copiez.

GUILLOCHE.

Non, non.

RACLE.

Une couronne, Meſſieurs, une couronne.

GUILLOCHE.

Voici le reſte. (*Il récite.*)

Que notre tendreſſe
Renaiſſe
Sans ceſſe;
Que nos amours
Durent toujours.

RACLE.

C'eſt fort bien. (*Aux Muſiciens.*) Meſſieurs, ſongez que voilà un paſſage qu'il faut bien marteler. Voyons à préſent l'effet.

RACLE & GUILLOCHE, *chantent avec tous les accompagnemens.*



D U O.

RACLE.

JE t'ai-me tout de bon. Bon, bon. M'ai-

GUILLOCHE.
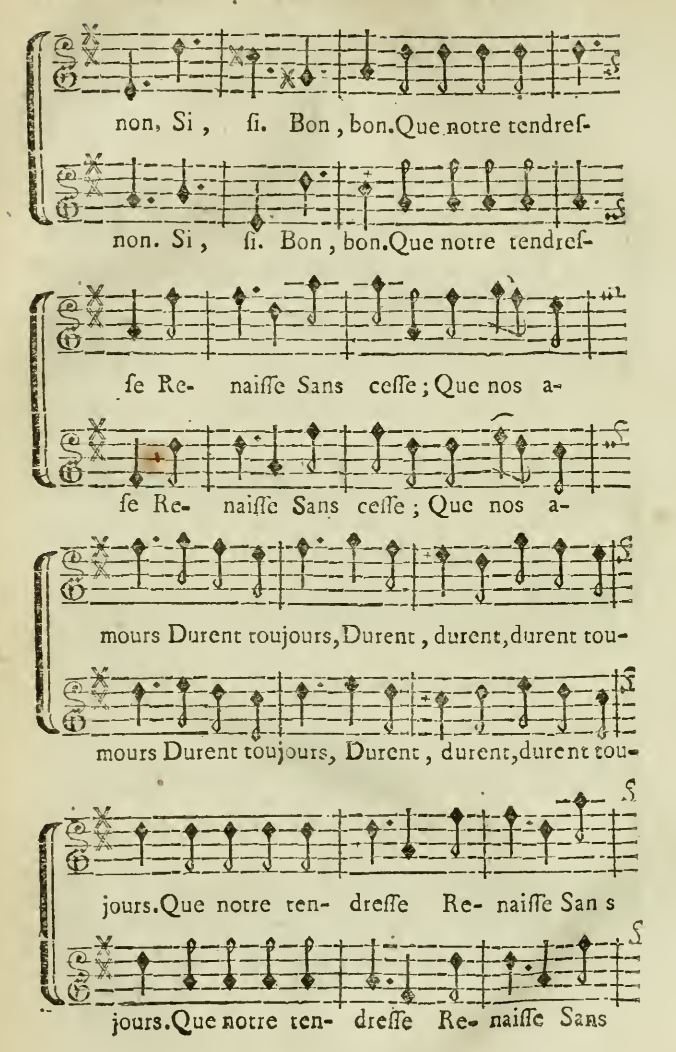
JE t'ai-me tout de bon. Bon, bon. M'ai-

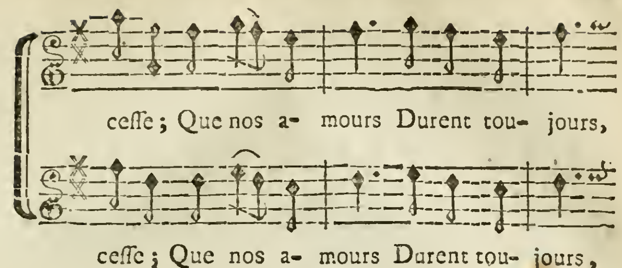
meras- tu toujours auf- fi ? Si, fi. Non,

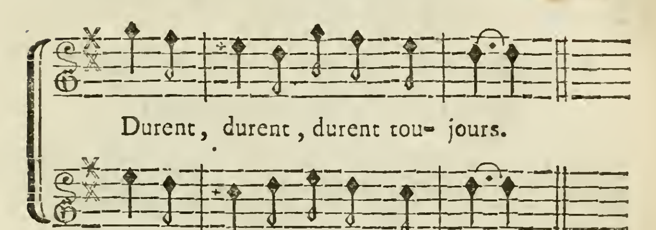
meras- tu toujours auf- fi ? Si, fi. Non,

non. Si, fi. Bon, bon. Si, fi. Non,

non. Si, fi. Bon, bon. Si, fi. Non,


non, Si , ſi. Bon , bon.Que notre tendreſ-
non. Si , ſi. Bon , bon.Que notre tendreſ-
ſe Re- naiſſe Sans ceſſe ; Que nos a-
ſe Re- naiſſe Sans ceſſe ; Que nos a-
mours Durent toujours, Durent , durent, durent tou-
mours Durent toujours, Durent , durent, durent tou-
jours. Que notre ten- dreſſe Re- naiſſe Sans
jours. Que notre ten- dreſſe Re- naiſſe Sans





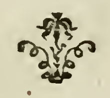
Durent, durent, durent tou- jours.

RACLE.

Hâtons-nous de chercher des protecteurs pour annoncer nos talens ; ſuivez-moi.

(Ils s'envont en chantant :)

Que nos amours
Durent, durent, durent toujours.



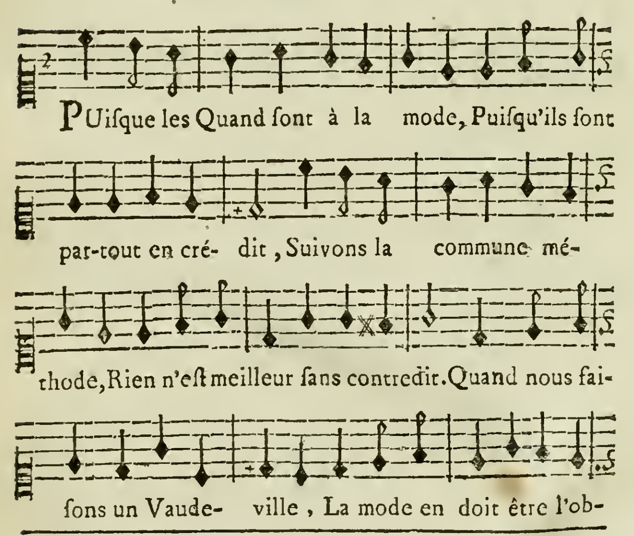
SCENE IV.

DES CHANSONNIERS.

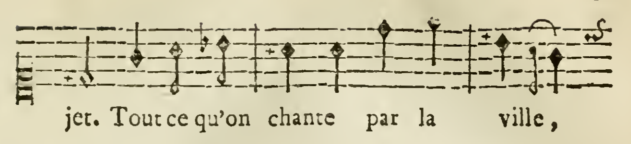
CHansſons nouvelles, chanſons nouvelles. V'là les Quand, v'là les Pourquoi ; v'là les Cancans.
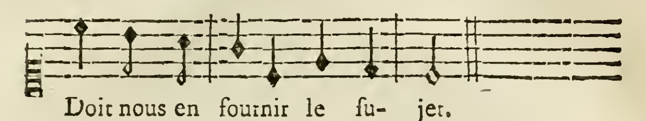
PREMIER VAUDEVILLE. *

PREMIER CHANSONNIER.



* Meſſieurs Pannard & Guerin ont contribué au ſuccès de la *Soirée des Boulevards* par les deux Vaudevilles ſuivans. Le premier eſt de M. Pannard, le ſecond de M. Guerin.





Quand verrons-nous dans l'opulence
Quelqu'un conſerver la douceur ?
Quand verrons-nous dans le ſilence,
Les Amans cacher leur bonheur ?
Quand verrons-nous un eſprit ſage
Corriger tous nos étourdis ?
Tout cela ſe verra, je gage,
La ſemaine des trois Jeudis.

SECOND CHANSONNIER.

Quand une ſanté floriſſante
Tient l'eſprit & le cœur en paix ;
Quand on jouit de quelque rente,
Sans embarras & ſans procès,
Quand des honneurs on fuit l'ivreſſe ;
Quand on ſçait moderer ſes vœux,
Quand on n'a Maître ni Maitreſſe,
C'eſt alors que l'on eſt heureux.

PREMIER CHANSONNIER.

Quand Philis eſt elle charmée ?
Quand ſa rivale a du deſſous.
Quand Floriſe eſt-elle allarmée ?

Quand elle voit ſon vieux jaloux.
Quand un Auteur ſçait-il produire ?
Quand la gaîté ſçait l'inſpirer.
Quand voit-on les Médecins rire ?
Quand la fievre nous fait pleurer.

Quand je vois par la jouiſſance
Augmenter l'ardeur des Amans ;
Quand je vois la reconnoiſſance
Regner dans le cœur des enfans ;
Quand je vois dans quelque Spectacle
Regner la concorde & la paix,
Je m'écrie auſſitôt, miracle !
Je vois ce qu'on ne vit jamais.

Quand un Amant eſt vif & tendre ;
Quand il eſt doux & complaiſant ;
Quand à propos il ſçait répandre,
Quand il n'épargne aucun préſent ;
Quand l'objet qui le rend ſenſible
Fixe ſes vœux & ſon amour,
Je dis qu'il eſt preſque impoſſible
De lui refuſer du retour.

Quand l'ombre d'un nouveau feuillage
Du Soleil tempere les feux,
Quand on entend dans un bocage
Du Roſſignol le chant joyeux ;
Quand ſur la naiſſante fougere
On voit les troupeaux bondiſſans,
Jeunes cœurs, allez à Cythere,
Pour s'embarquer c'eſt le bon tems.

Quand vous voyez votre fillette
Bâiller en étendant les bras ;
Quand elle eſt rêveuſe, diſtraite,
L'eſprit toujours dans l'embarras ;
Quand elle court à la fenêtre
Chaque fois qu'elle entend ſonner ;
Mamans, cela vous fait connoître
Qu'au Notaire il faut la mener.
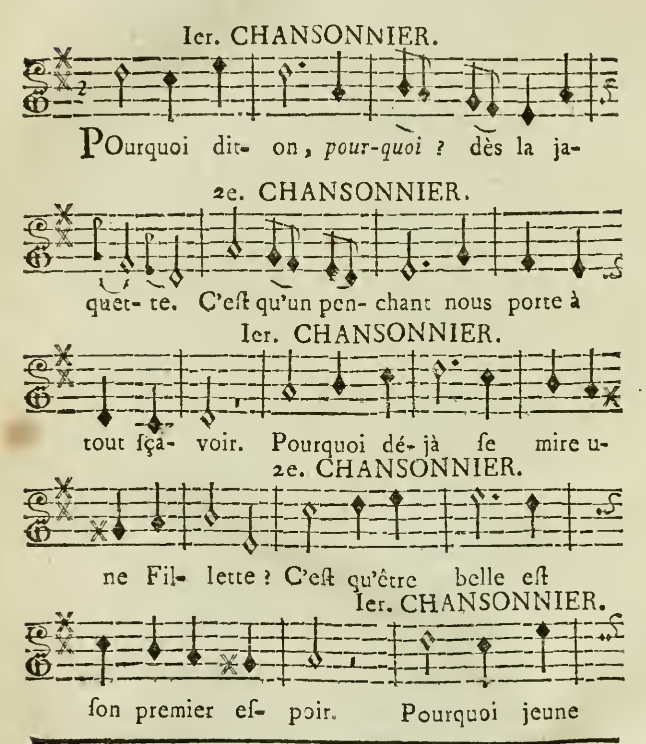
Quand un Papa ſouvent en ville
Va porter ſes feux inconſtans ;
Quand au brelan, quand au quadrille
La Maman donne tout ſon tems ;
Quand la Gouvernante babille
Avec la Fleur & Bourguignon ;
C'eſt un grand hazard ſi la fille
Peut échapper à Cupidon.

Quand chez une fille jolie
Je vois quelqu'un donner le ton ;
Quand à lui plaire on s'étudie,
Quand jamais on ne lui dit, non ;
Quand tout, juſqu'au chien de la Belle ;
Pour lui devient un vrai mouton ;
Je ſçais qui c'eſt ; & je l'appelle
Le Pourvoyeur de la maiſon.

Dans leurs Chanſons quand nos Poëtes
Ne connoiſſent ni foi ni loi ;
Quand on joint à quelques bluettes
Des traits qui font pâlir d'effroi ;

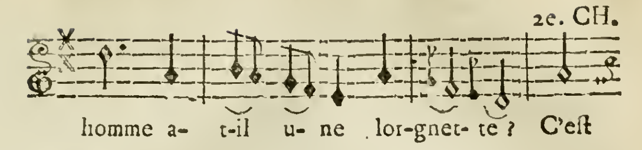
Quand avec l'encre la plus noire
On barbouille d'affreux Couplets,
On réuſſit ; mais quelle gloire
Peut cauſer un pareil ſuccès ?
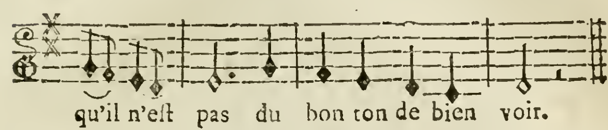
SECOND VAUDEVILLE.*



* Ce Vaudeville ſe chante alternativement vers par vers entre les deux Chanſonniers.

2e. CH.





PREMIER.
Pourquoi Lucille eſt - elle ſi ſauvage ?
SECOND.
C'eſt que l'Hymen pour elle a des appas.
PREMIER.
Pourquoi Doris paſſe-t-elle pour ſage ?
SECOND.
C'eſt qu'elle rit tout bas, tout bas, tout bas.
PREMIER.
Pourquoi Roſette a-t-elle un équipage ?
SECOND.
C'eſt que la Belle eſt ſujette aux faux pas.

PREMIER.
Pourquoi Cléon gêne-t-il ſon Epouſe ?
SECOND.
C'eſt qu'elle peut l'obſerver de trop près.
PREMIER.
Pourquoi de lui fait-elle la jalouſe ?
SECOND.
Pour mieux cacher quelques Amants ſecrets.

PREMIER

Pourquoi Laïs en a-t-elle au moins douze ?

SECOND.

C'eſt pour ſçavoir s'il en eſt de parfaits.

PREMIER.

Pourquoi voit-on tant de Nymphes coquettes?

SECOND.

C'eſt que l'honneur offre peu de douceurs.

PREMIER.

Pourquoi voit-on des galands à lunettes ?

SECOND.

C'eſt que Plutus leur gagne encor des cœurs.

PREMIER.

Pourquoi voit-on des Abbés aux toilettes ?

SECOND.

C'eſt qu'en pompons ils ſont fins connoiſſeurs.

PREMIER.

Pourquoi voit-on affecter la Décence ?

SECOND.

C'eſt que ce voile à tout donne du prix.

PREMIER.

Pourquoi voit-on étaler l'opulence ?

SECOND.

C'eſt qu'elle impoſe à de foibles eſprits.

PREMIER.

Pourquoi, Liſon, prends-tu l'air d'innocence ?

SECOND.

C'eſt pour cacher qu'elle en a trop appris.

PREMIER.
Pourquoi Sylvandre eſt-il dans la triſteſſe ?
SECOND.
C'eſt qu'il croit voir ſon ami réuſſir.
PREMIER.
Pourquoi Damon prend-il une Maîtreſſe ?
SECOND.
C'eſt pour paroître encor propre au plaiſir.
PREMIER.
Pourquoi Clitandre a-t-il tant d'allégreſſe ?
SECOND.
C'eſt que ſa Femme a bien voulu mourir.

PREMIER.
Pourquoi nos cœurs ont-ils tant d'inconſtance ?
SECOND.
C'eſt qu'au hameau reſte l'Amour Gaulois.
PREMIER.
Pourquoi Mercure obtient-il qu'on l'encenſe ?
SECOND.
C'eſt qu'il oblige & Seigneurs & Bourgeois.
PREMIER.
Pourquoi Thémis a-t-elle une balance ?
SECOND.
C'eſt pour ſavoir ſi notre or eſt de poids.

PREMIER.
Pourquoi Damis bruſque-t-il ſon Amante ?
SECOND.
C'eſt pour ne pas être un homme à fadeurs.
PREMIER.
Pourquoi toujours Madame eſt-elle abſente ?

SECOND.

C'eſt que Monſieur lui donne des vapeurs.

PREMIER.

Pourquoi dit-on, ſans le voir, c'eſt Dorante ?

SECOND.

C'eſt qu'un Robin ſe devine aux odeurs.

PREMIER.

Pourquoi ſouvent Fille eſt-elle rêveuſe ?

SECOND.

C'eſt qu'elle ſent & craint certaine ardeur.

PREMIER.

Pourquoi ſouvent Femme eſt-elle grondeuſe ?

SECOND.

C'eſt qu'un Mari dort au ſein du bonheur.

PREMIER.

Pourquoi ſouvent Veuve eſt-elle pleureuſe ?

SECOND.

C'eſt pour trouver un bon conſolateur.

PREMIER.

Pourquoi ſent-on du goût pour la ſatyre ?

SECOND.

C'eſt qu'on ne croit rien de parfait que ſoi.

PREMIER.

Pourquoi des traits ſur autrui font-ils rire ?

SECOND.

C'eſt qu'à nos cœurs l'eſprit donne la loi.

PREMIER.

Pourquoi veut-on malgré Minerve écrire ?

SECOND.

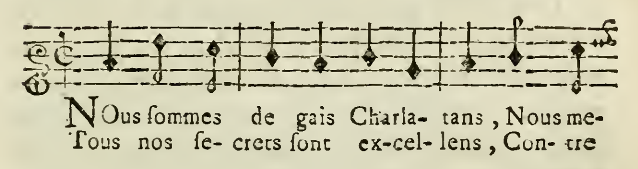
C'eſt qu'Amour-propre eſt de mauvaiſe foi.

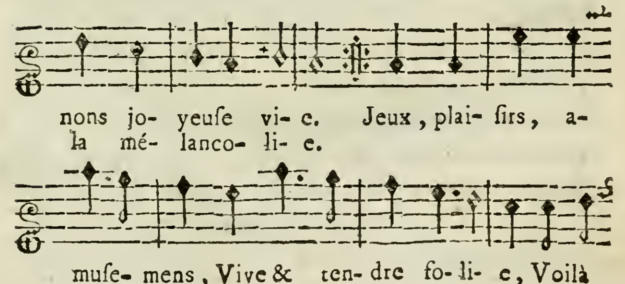
SCENE

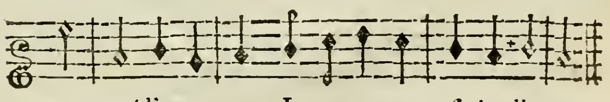
SCENE V.

L'OPERATEUR, L'OPERATRICE; DIVERTISSANT, *leur* VALET, LE TROMPETTE & *ſuite.*

Premier Vaudeville des Charlatans.







Nous avons pour les vrais Amans
De la poudre ſympathique,

C

Pour les Jaloux, pour les Mamans
Du ſirop ſoporifique;
Pour déterger les humeurs,
Une recette unique,
Et pour les pâles couleurs
Un excellent ſpécifique.

L'OPERATEUR.

Meſſieurs, je ne vous dirai point que je ſuis le Type, l'Architype & le Prototype des plus fameux Philoſophes Spargyriques, Empyriques & Amphigouriques paſſés, préſens & à venir; je ne vous dirai point que je poſſede la Pierre Philoſophale, l'or potable & la Médecine univerſelle; non, Meſſieurs, je ne m'arrêterai point à ces vaines bagatelles: je vous dirai ſeulement que je ſuis le grand Docteur Galbanon, *ſatis eſt*, mon nom ſuffit.

DIVERTISSANT.

Sotiſe eſt.

L'OPERATEUR.

J'ai parcouru toutes les parties de la terre inhabitable pour le ſoulagement des hommes. Y a-t il quelqu'un qui ſe plaigne de mes remedes? S'il y a quelqu'un, qu'il ſe montre, qu'il éleve ſa voix; s'il dépoſe

contre moi, s'il ſe plaint, tant mieux, Meſſieurs : oui, tant mieux ; ce ſera une preuve que je ne l'aurai pas tué.

DIVERTISSANT.

Il y a beaucoup de Médecins de la Faculté qui ne parleroient pas avec cette aſſurance.

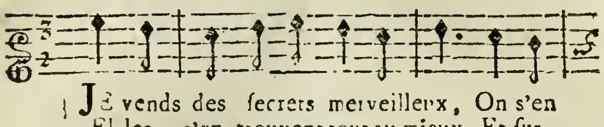
L'OPERATEUR.

Je ne vous étalerai point les certificats des cures merveilleuſes que j'ai faites ; eſt-il un témoignage plus authentique de mon habileté, que ma propre exiſtence ? Regardez-moi, Meſſieurs ; cette brillante ſanté, cet état floriſſant dont je jouis, ne ſont dus qu'à l'uſage continuel que je fais de mes remedes ; il y a trente ans que je m'en ſers, & je m'en trouve bien. Auſſi je dis : caſſez-vous les bras, caſſez-vous les côtes, caſſez-vous les têtes ; avec une goutte de mon baume, je m'en ſoucie comme de cela.

DIVERTISSANT.

Il ne tient qu'à vous, Meſſieurs, d'en faire l'épreuve tout à l'heure.

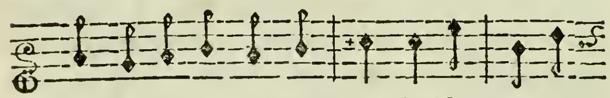
Second Vaudeville des Charlatans.
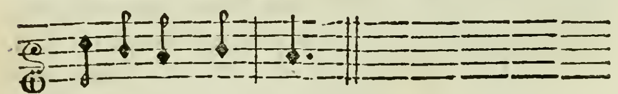


JE vends des ſecrets merveilleux, On s'en
El-les s'en trouvent tout au mieux, Et ſur-



ſert pour guérir les Fil- let- tes. Dans mon
tout dans le tems des noi- ſettes.



Art ſi j'ai quelque pou- voir, La Na- tu-re



fait tout mon ſça- voir.

Femmes ſujettes aux vapeurs,
Qu'en tous lieux un Argus accompagne,
Envoyez pour ſecher vos pleurs
Vos Jaloux faire un tour en campagne,
Dans mon Art, &c.

Veuves qui pleurez un Epoux,
Le grand jour ſouvent vous importune;
En ſecret, ſouffrez que chez vous

Un Ami ſe rende ſur la brune.
Dans mon Art., &c.

Grands eſprits, près d'une beauté,
Vous perdez vos fleurs de Réthorique ;
Inſpiré par la vérité,
Mieux que vous ſouvent un ſot s'explique.
Dans mon Art, &c.

Protecteurs des Marchands de deüil,
Médecins, que ſert votre ſcience ?
Je guéris avec un coup d'œil,
Vous tuez avec une ordonnance.
Dans mon Art, &c.

Auteurs qui ne cherchez jamais
Qu'à placer par-tout des Epigrammes,
Des vers doux, des ſentimens vrais,
Toucheroient plûtôt le cœur des Femmes.
Dans mon Art, &c.

L'OPERATEUR.

Je diſtribue mon reméde *gratis*, oui *gratis* ; j'ai plus de richeſſes qu'il ne m'en faut ; vous donnerez ſeulement deux ſols pour le garçon, & un écu pour la phiole.

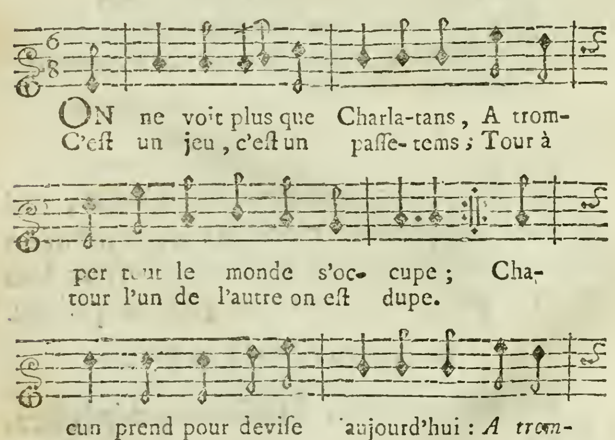
DIVERTISSANT.

Dépêchez-vous, Meſſieurs, dépêchez-vous.

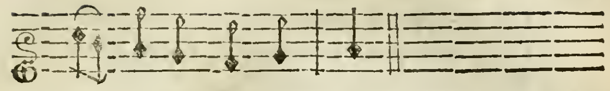
L'OPERATEUR.

J'ai tout débité, Meſſieurs, je pars demain pour Conſtantinople où le Grand Seigneur m'attend avec impatience; il faut, avant de vous quitter, que je vous donne un avis ſalutaire en reconnoiſſance de l'empreſſement que cette grande ville a témoigné pour moi. Le voici, Meſſieurs, c'eſt qu'il faut vous défier de tous les Charlatans; le monde en eſt rempli: chacun veut faire notre métier. Allons, mes enfans, un petit divertiſſement à cette illuſtre compagnie.

Troiſiéme Vaudeville des Charlatans. *



* Ce Vaudeville eſt encore de M. Pannard.



Aux Provençaux, ceux d'Avignon,
Quelquefois font sentir leur adresse ;
Le Normand qui dupe un Gascon,
Trouve au Mans quelqu'un qui le redresse ;
En tous lieux, c'est la mode aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Aminte pour séduire Argant,
Tous les jours met des attraits postiches ;
Lui qui n'a pas cinq sols vaillant
Se fait voir un parti des plus riches ;
Voilà comme on contracte aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Tandis qu'un vieillard dameret
Pour Médor, est trompé par Clarice ;
Les dons qu'à Médor elle fait,
Sont par lui remis à quelque Actrice ;
C'est le train des Amours d'aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Tandis qu'un Fermier chez Iris
Va porter tous ses droits de présence ;
Au plus jeune de ses Commis,
Son Epouse en remet la vengeance ;
C'est le goût des Amours d'aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Un ex-laquais bien galonné,
Pour Marquis, à Lisette se donne;
Au jeu Lisette ayant gagné,
Près de lui veut passer pour Baronne;
C'est ainsi qu'on s'abuse aujourd'hui;
A trompeur, &c.

Quand Thibault Nanette épousa,
On croyoit l'un Garçon, l'autre Fille;
La Fille étoit mere déjà,
Le Garçon avoit déjà famille;
De tels nœuds sont communs aujourd'hui;
A trompeur, &c.

Sur de vieux draps, certains Marchands
Des draps neufs attachent l'étiquette;
Pour vingt jours qui seront vingt ans,
L'Acheteur demande qu'on lui prête;
Voilà le commerce d'aujourd'hui;
A trompeur, &c.

Lisandre aux champs porte ses pas,
Pour guérir, dit-il, un mal de tête;
Sa Femme ne sortira pas,
Dans son lit la colique l'arrête;
Que je vois d'abus dans tout ceci!
A trompeur, &c.

Au jour de l'An c'est la fureur
Des baisers, des marques de tendresse;
A ceux que l'on hait dans le cœur,

On prodigue & souhaits & caresse ;
C'est alors qu'on voit regner ici,
A trompeur, &c.

J'ai perdu jusqu'au dernier sou,
Dit un jour Dorilas à Silvie ;
Au doigt, j'ai, dit-elle, un bijou
Qui vient du gain de la lotterie ;
Sont-ils vrais tous deux ? Oh que nenni ;
A trompeur, &c.

SCENE VI.

UN FIACRE ivre, M. DESBROCARDS, LE GRENADIER, GRIFFONNET, Mlle. SAUTRIQUET.

LE FIACRE.

AH! mon Officier, je me mets sous votre protection.

Mlle. SAUTRIQUET.

Tuez-moi ce coquin-là.

DESBROCARDS, *l'épée à la main.*

Tu ne m'échapperas pas.

LE GRENADIER.

Qu'est-ce qu'il y a, mon Capitaine ?

Mlle. SAUTRIQUET.

Eh ! tuez-le donc, Monſieur, tuez-le donc.

LE GRENADIER.

Doucement ! Mademoiſelle, il me paroît que les hommes ne vous coûtent rien, qu'eſt-ce qu'il vous a fait ?

Mlle. SAUTRIQUET.

Comment ! un Fiacre verſer un Cabriolet que je mene moi-même ! Expoſer une Femme de ma qualité à culebu er en plein public ! Vengez-moi, Monſieur le Marquis, vengez-moi.

DESBROCARDS.

Oui, oui, Madame.

LE GRENADIER.

Un moment, mon Capitaine ; il s'eſt mis à l'ombre du ſabre. Comptez-moi vos raiſons.

DESBROCARDS.

Moi, que je rende compte à un drôle comme toi !

LE GRENADIER.

Un drôle ! un Officier, un Général ne

me parleroit pas de la ſorte ; car ils traitent les Soldats de camarades. Ah ! ventrebleu, je ſçais à qui j'ai affaire ici : je vous croyois un Capitaine à votre plumet blanc ; mais je vois que je parle à un faquin.

DESBROCARDS.

Faquin ! ... c'eſt un peu fort. Écoutez : parlons tranquillement. Vous conviendrez qu'il eſt diſgracieux pour des gens comme Madame & moi, qu'un maraut de Fiacre...

LE FIACRE.

Maraut ! je ſuis honnête homme, apprenez ça. Laiſſez, mon Officier, laiſſez-moi me ſervir de mon fouet.

LE GRENADIER.

Demeure-là ; je vais te faire juſtice.

Mlle. SAUTRIQUET.

Comment ! Monſieur le Marquis ; vous ſouffrez....

DESBROCARDS.

Madame, c'eſt le reſpect que j'ai pour vous qui me retient.

LE GRENADIER.

Il n'eſt point ici queſtion de reſpect ; allons, mon brave : vous m'avez traité de drôle, il faut m'en faire raiſon.

(Il tire le ſabre.)

DESBROCARDS.

Au guet.... au guet.

Mlle. SAUTRIQUET.

A la garde, à la garde.

GRIFFONNET.

Arrête, couſin. Je reconnois ce Marquis-là. c'eſt Monſieur Deſbrocards, fils d'un Marchand de galons rue aux Fers.

LE GRENADIER *fait tomber l'épée de Desbrocards, & dit au Fiacre.*

Ramaſſe ça.

DESBROCARDS.

Oui, Monſieur vous répondra de moi.

Mlle. SAUTRIQUET.

Comment ! vous n'êtes point un Marquis ! vous en impoſez à une femme comme moi !

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, Mme. TRICOT.

Madame TRICOT, *à Mlle. Sautriquet.*

AH ! coquine. Je te r'trouve à la fin.

Mlle. SAUTRIQUET.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça ? Que me demandez-vous ?

Madame TRICOT.

Comment ! miſérable ! ce que je te demande !

Mlle. SAUTRIQUET.

Je ne vous reconnois pas, ma Mere.

Madame TRICOT.

Comment ! fille dénaturée ! race de couleuvre ! tu ne reconnois pas ta Mere ! J'te paſſerois, ſi c'étoit ton Pere, puiſque tu ne l'as jamais vû ; mais ta Mere qui t'a élevée comme la prunelle de ſes yeux... ! oui, Meſſieurs, cette coquine-là eſt ma fille ; bon ſang ne peut mentir. Eſt-ce par

ce que t'as des Diamans, malheureuſe ? Eſt ce parce que tu t'es fait ap'ler Mlle Sautriquet ? Ah ! l'cœur m'en creve.

(*Elle pleure.*)

Mlle. SAUTRIQUET.

Mais, mais, en vérité....

LE FIACRE.

Mamſelle Sautriquet! Mais je me rappelle ça. C'étoit une figurante de l'Opera-Comique. Eh! oui, parbleu; c'eſt elle-même, c'eſt la fille de Madame Bobinette, Revendeuſe à la Toilette.

Madame TRICOT.

La fille de Madame Bobinette ! c'eſt ben la mienne. Je m'appelle Madame Tricot, Maitreſſe Revendeuſe en boutique ; tout le monde me connoit : j'ai la pratique des Quinze-Vingts. (*A ſa fille.*) Queſt-ce que ça veut dire ? Parle donc, miſérable !

Mlle SAUTRIQUET.

Voilà bien des raiſons. Vous m'avez renonçée pour votre fille ; on ne ſçauroit paroître décemment dans le monde ſans Mere ; j'en ai pris une autre que vous.

GRIFFONNET.

C'eſt dans l'ordre.

Madame TRICOT.

Une autre Mere !

Mlle. SAUTRIQUET.

Oui, qui me coute cinq cens livres.

Madame TRICOT.

Il faut que je t'étrangle.

LE GRENADIER.

Allons, allons, la paix !

LE FIACRE.

Oui, la paix : c'eſt bien dit. Je ſuis ſans rancune, & je demande grace pour elle. Maman, ſçavez-vous bien que c'eſt une de mes Eleves ; c'eſt moi qui lui ai montré à conduire le Cabriolet ; morbleu ! c'eſt un petit Ange qui mene comme un Diable.

LE GRENADIER.

Paix là ! Voici ce que j'ordonne : reprenez votre fille, Madame Tricot, & gouvernez-la de façon qu'elle ne prenne point d'autre Mere. Montez dans le Cabriolet, elle vous conduira.

Madame TRICOT, *pouſſant ſa fille devant elle.*

Vas donc, vas donc, coquine ; je te f'rai charrier droit.

LE GRENADIER, *au Fiacre.*

Et toi, monte dans ton caroſſe avec nous ; Monſieur le Marquis Deſbrocards aura la complaiſance de nous mener. Donne-lui ton fouet.

LE FIACRE.

C'eſt bien jugé. Çà, l'ami, voiturez-moi ; car le Diable m'emporte ſi je ſuis en état de vous voiturer.

DESBROCARDS.

Comment ! Monſieur, vous prétendez...

LE GRENADIER.

Allons, allons ; marche.
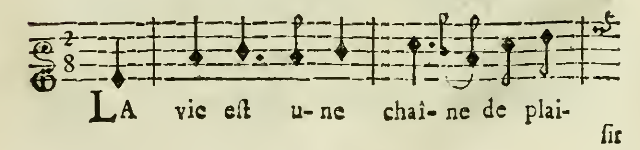
GRIFFONNET.

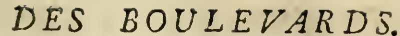
Ce ne ſera pas le premier plumet qui aura conduit un caroſſe de place.

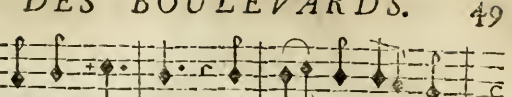
SCENE VIII.

Monſieur ROGER, Madame ROGER, MANON, *leur petite fille, qu'ils portent ſur une canne.*

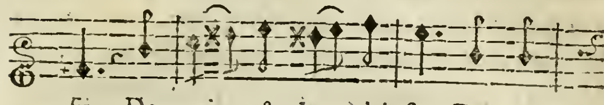
ROGER *chante.*



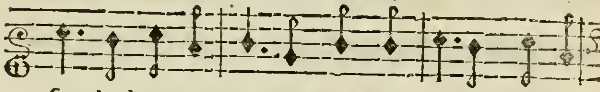




ſir & de pei- ne, De pei-ne & de plai-



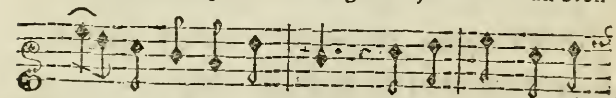
ſir, De pei-ne & de plai-ſir. Du plai-



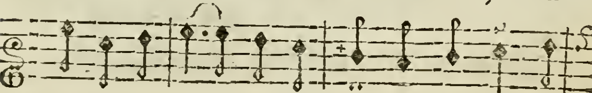
ſir la douce at- tente, Rend la peine moins pe-



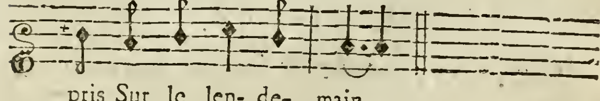
ſante, Et la pei-ne en-ſeigne à jou- ïr D'un bien



prompt à s'éva- nou- ïr; Jouiſ- ſons, Banni-



ſons Les ſou- cis, Le cha-grin: C'eſt au-tant de



pris Sur le len- de- main.

Madame Roger répete avec ſon mari le refrain, Jouiſſons, &c.

ROGER.

Repoſons-nous ici ma petite femme, m'amour; nous nous ſommes aſſez promenés pour nous rafraîchir un peu. Monſieur le garçon, faites-nous le plaiſir de nous donner une bouteille de bierre, des échaudés & une caraffe d'orgeat pour cet enfant.

SCENE IX. *& derniere.*

Les Acteurs précédens, M. CABRE.

M. CABRE, *avec humeur.*

EH! drôle, apporte-moi ce que j'ai demandé, & le poſe là.

(Il ſe promene d'un air chagrin en long & en large.)

Madame ROGER, *à ſa petite fille.*

Paſſe-là, Manon.

M. ROGER.

Non, non; quelle ſe mette entre nous deux.

Madame ROGER, *à ſon mari.*

J'étois bien aiſe d'être à côté de toi.

M. ROGER.

Eh ! bien, approche ton genou du mien ; elle ſera ſur nous deux.

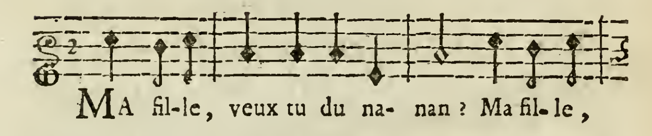
MANON.
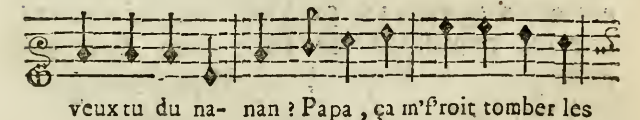
Non, Papa ; cela vous incommoderoit ; & Maman.

Madame ROGER, *lui faiſant de la place.*

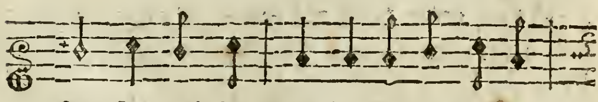
Allons, mets-toi donc où ton Pere t'a dit.
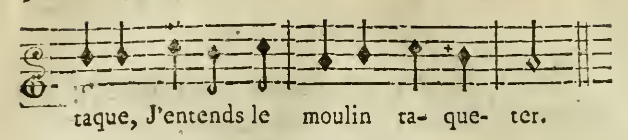
(Roger prend la main de ſa fille qu'il balance en chantant.)











Ma fill' veux-tu un amoureux? [*bis.*]
Mon cher Papa, pourquoi pas deux.
Eh! oui, vraiment,
Voilà ce qu'il me faut.
J'entends le moulin, &c.

Madame ROGER.

Vous lui apprenez là de jolies chanſons.

M. ROGER.

Bon! bon! ne veux-tu pas élever ta fille dans une bouteille? Ne ſuffit-il pas que nous lui donnions de bons principes & de bons exemples, ce qui vaut encore mieux? car les principes ne ſont rien ſans les exemples, & il y a bien d'honnêtes gens qui perdent leurs enfans faute de ça.

Madame ROGER.

J'en conviens; mais avec tout cela...

M. ROGER.

Avec tout cela, il n'y a pas de danger: on ne riſque rien d'inſtruire une honnête fille du bien & du mal; elle pratique l'un, elle fuit l'autre.

Madame ROGER.

Je ne penſe pas de même ; Roger, Roger, n'enſeignons que le bien, le mal s'apprend tout ſeul.

M. ROGER.

Eh ! bien, j'ai tort, & tu parles en brave femme.

MANON.

Ne craignez rien, Maman ; je ſerai tout auſſi ſage que vous, quand j'aurai un bon mari comme Papa.

Madame ROGER.

Taiſez-vous, petite ſotte.

M. ROGER.

Ne voilà-t-il pas que tu la grondes? Sçait-elle les conſéquences ?

Madame ROGER.

Tu la ſupportes toujours.

(M. CABRE en cet endroit s'aſſied à la table de Roger, & repouſſe ſa bouteille bruſquement pour avancer la ſienne. Roger ſe recule pour lui faire place.)

M. ROGER, *à Manon.*

Manon, ta Maman me boude, donne-lui ce baiſer de ma part.

MANON, *baiſant ſa Mere.*

Tenez, Maman ; êtes-vous encore fâchée ?

Madame ROGER.

Oui, tiens, rends-lui ſon baiſer.

M. ROGER.

Dis-lui qu'elle me le rende elle-même.

MANON.

Eh ! bien, embraſſons-nous tous trois.

(Ils s'embraſſent.)

Madame ROGER, *à Manon.*

Petite coquine !

M. ROGER.

Cela n'eſt-il pas charmant.

CABRE.

Il faut avouer qu'il y a de ſottes gens dans le monde avec leurs enfans !

M. ROGER, *à Manon.*

Allons, bois.

MANON.

Santé Papa, ſanté Maman, ſanté Monſieur.

CABRE.

Eh ! oui, oui ; ſanté toute la compagnie. Comment peut-on trôler comme cela des marmailles avec ſoi ?

M. ROGER.

Dame, Monſieur, excuſez ; il faut bien procurer un peu d'amuſement à ces petites créatures-là. Ce ſont des dépôts qui nous ſont confiés.

Madame ROGER.

Quel mal y a-t-il de mener avec nous nos enfans? De belles & grandes Dames portent bien leurs chiens partout, qui ſont encore plus incommodes.

M. ROGER.

Sans doute ; des enfans ne méritent-ils pas bien la complaiſance que l'on a pour des animaux.

Madame ROGER.

Et puis après tout, c'eſt notre plaiſir.

CABRE.

Votre plaiſir eſt le tourment des autres.

M. ROGER, *avec ſentiment.*

On voit bien que Monſieur n'a jamais été Pere.

CABRE.

Non, parbleu, ni ne le ferai ; je ne donne pas dans ce ridicule là.

Madame ROGER, *avec un peu d'aigreur.*

Si chacun penſoit de même, le monde finiroit.

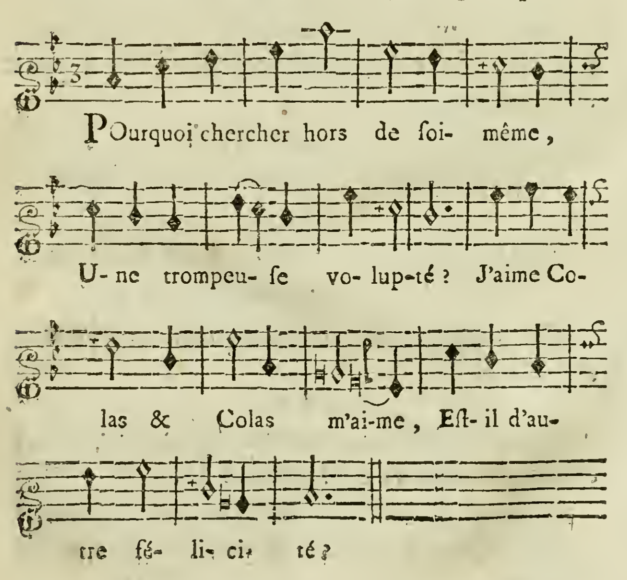
CABRE.

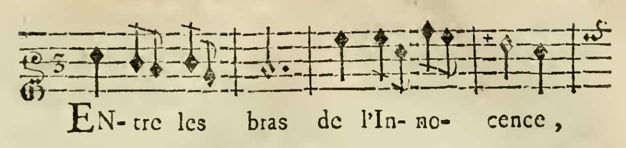
Le grand malheur !

M. ROGER.

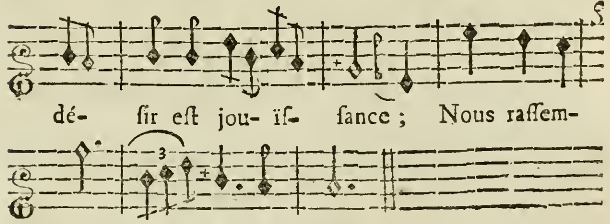
Laiſſe cela, Madeleine ; chacun penſe à ſa guiſe : ne contrediſons pas Monſieur. Chante plutôt une petite chanſon ; & vous, petite fille, tenez-vous tranquille, que Monſieur ne s'apperçoive pas que vous êtes là.

Madame ROGER *chante, & Roger répete.*









M. ROGER.

Je ſuis aimé de ma Liſette ;
Fortune, garde tes faveurs ;
Sans toi mon ame eſt ſatisfaite,
Notre richeſſe eſt dans nos cœurs.

CABRE.

Oui, oui, chante ; tu en as bien ſujet.

M. ROGER.

Pourquoi non ? Nous ſommes contents.

CABRE.

Contents ! vous êtes bien heureux ; je ne le ſuis pas moi.

M. ROGER.

Qu'eſt-ce qui vous en empêche ? Pardon

je ne vous demande pas cela par curiosité; mais vous avez l'air d'un honnête homme, & je m'intéresse à tous ceux qui sont dans la peine.

CABRE.

Et moi je ne m'intéresse à personne; je veux bien cependant vous dire ce qui me chagrine. Je suis garçon, j'ai six mille livres de rente, je ne fais rien, je vis en Philosophe speculatif.

M. ROGER.

Speculatif! Sçais-tu ce que cela veut dire, Madeleine?

Madame ROGER, *joue à la bataille avec Manon pendant l'entretien de Cabre & de Roger.*

Non, parle à Monsieur, je joue avec Manon.

CABRE.

Je méprise souverainement les autres hommes, je n'ai pour objet que moi-même & ma propre satisfaction; je ne me mêle point de l'Etat, je déteste la société, & je trouve fort injuste que je contribue à leurs besoins.

M. ROGER.

Mais avec votre permission, cela me paroît très-juste. Ecoutez; je me souviens que j'étois un jour chez un de mes voisins, Jardinier au fauxbourg S. Marceau; il y avoit dans son jardin le plus bel arbre

fruitier que l'on puiſſe voir ; le voiſin en coupoit de belles branches vertes qui s'élevoient au-deſſus des autres ; j'en voulus ſçavoir la raiſon : ce ſont, me dit-il, des branches paraſites qui ſucent la ſéve, l'arrêtent, & en empêchent la circulation. C'eſt bien fait, ai-je dit ; mais pourquoi retranchez-vous les extrémités de ces branches à fruit ? Afin, me répondit-il, que l'arbre profite, la ſaiſon le demande : il faut d'abord ſonger à l'arbre ; s'il dégénere, tout périt ; il en coûte quelques branches, quelques fleurs, quelques fruits même ; mais l'année ſuivante tout eſt en meilleur état. Cela me fait penſer que la ſociété eſt comme un arbre dont nous ſommes les rameaux, & que par conſéquent nous ne devons pas nous plaindre ſi l'on élague un peu de notre ſuperflu pour rendre la vigueur au tronc qui nous donne la vie.

CABRE.

Ces ſortes de gens-là quelquefois ne raiſonnent pas ſi mal.

M. ROGER.

Pour moi j'ai eu le bonheur de contribuer aux beſoins de l'Etat de toutes façons. J'ai été ſoldat, en voici des preuves ; j'ai eu le bonheur d'avoir une bale, cela m'a valu les Invalides ; je

n'ai pas voulu manger le pain du Roi inutilement : j'ai appris un métier, j'ai le bonheur de m'y diſtinguer ; je me ſuis marié, j'ai eu le bonheur de trouver une brave femme qui m'aime.

Madame ROGER.

Ah ! Roger, qui eſt-ce qui ne t'aimeroit pas ?

CABRE.

Voilà un ſingulier homme ! il met du bonheur à tout, juſques dans le mariage.

M. ROGER.

J'ai le bonheur d'avoir un enfant qui ſe tourne à bien.

MANON.

Ah ! mon Papa, c'eſt que je ſuis bien obéiſſante à Maman.

M. ROGER.

Je ne m'en tiendrai pas là ; nous aurons encore de petits citoyens qui ſeront utiles à la Patrie : n'eſt-il pas vrai, Madeleine ?

Madame ROGER.

Oui, de tout mon cœur, Roger.

M. ROGER.

Eh ! vive la joie, la, la, la, la.

CABRE.

Je commence à convenir qu'il a raiſon.

M. ROGER.

Croyez-moi. Eh ! parbleu, vivez avec les vivants ; vous êtes triſte & pauvre avec

vos ſix mille livres de rente. Tenez, pour être auſſi content & auſſi riche que moi qui n'ai rien, faites comme je fais; ſoyez bon mari, vous aurez une bonne femme; bon Pere, vous aurez de bons enfans; bon ouvrier, vous retirerez du profit; bon citoyen, vous en aurez de la gloire. Eh! vive la joie, la, la, la, la.

CABRE.

Ma foi, tout bien conſideré, c'eſt le bon parti; ſon gros bon ſens m'éclaire; je comprends que le plus grand Philoſophe ſpéculatif vaut moins que le plus ſimple artiſan laborieux, & qu'un homme oiſif eſt le fardeau de la terre. Où demeurez-vous?

M. ROGER.

Rue des Francs Bourgeois; vous n'avez qu'à demander Roger, Manufacturier en étoffes. Je ſuis connu de tous les honnêtes gens.

CABRE.

Demain je vous porte cent piſtoles pour vous aider dans votre travail.

M. ROGER.

Je les ferai valoir à votre profit.

CABRE.

Non, je vous en fais préſent; c'eſt commencer à être utile que de protéger un bon Citoyen. Allons, Madame Roger,

donnez-moi la petite Manon, que je la baise.

Madame ROGER.
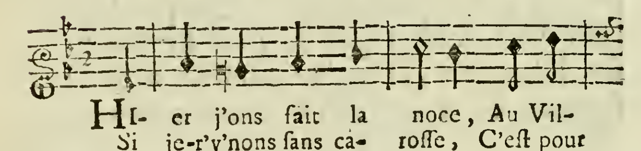
Embraſſez Monſieur, petite fille.
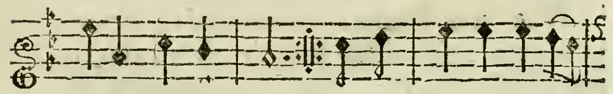
M. ROGER.

Ma femme, voilà des gens qui danſent; danſons avec eux.

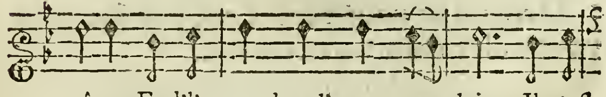
FESTE DE VILLAGE.

VAUDEVILLE.





lage de Pan- tin; J'avons du vin dans la
danſer en che- min.



tête, Et d'l'amour dans l'cœur tout plein. Il n'eſt



point de bonne fête, ſans len- de- main.

Çà, Madam' la Mariée,
Embraſſez donc vot' Mari.

LA MARIÉE.

N'faut pas qu' j'en ſois priée;
J'avons c'droit-là, Guieu merci;
Rougit-on de ç'qu'eſt honnête?
Tiens; mais ſouviens-toi, Colin,
Qu'il n'eſt pas de bonne fête
Sans lendemain.

Les Epoux de la ville
N'ont ſouvent qu'un jour heureux;
Pour nous j'en avons mille,
Mille encor auſſi joyeux;
Cheux nous ſans que rien l'arrête,
L'amour va toujours ſon train.
Il n'eſt pas, &c.

Mon gendre, allons, courage,
Prends ta femme par la main;
Quand j'étois à ton âge
Je danſois ſoir & matin;
Çà, çà, que rien ne t'arrête,
Fais-lui voir mon cher Colin,
Qu'il n'eſt point, &c.

Quand par goût on s'engage,
Hymen, que ton nœud nous plaît!
Mais ſi d'un mariage
Qui ſe fait par l'intérêt:
Avec grand faſte on l'apprête,
Ce n'eſt que bal & feſtin;
Mais hélas! après la fête,
Quel lendemain!

Goûtons le doux breuvage
Que la vigne nous produit;
Amis, de ſon uſage,
L'humeur joyeuſe eſt le fruit;
Mais ne perdons point la tête,

Et ménageons-nous, afin
D'avoir après bonne fête
Bon lendemain.

✻

Notre petit ménage
Eſt l'aſyle du bonheur ;
Nous ſentons l'avantage
D'avoir tous deux un bon cœur.
Roger en Epoux honnête
Fait honneur au lendemain :
Chez nous c'eſt tous les jours fête
Soir & matin.

✻

Les bonn'gens de village
Font la nôce à peu de frais,
A Paris c'eſt aut'choſe,
La moitié d' la dot y va.
Le premier jour de la nôce
L'Epoux ſaut' comme un cabri ;
Puis il ſe grate la tête
Le lendemain.

✻

Souvent ſans affluence
On a vû languir nos jeux :
Meſſieurs, votre préſence
Etoit l'objet de nos vœux.
Vous venez, c'eſt fort honnête :
Mais venez juſqu'à la fin ;
Songez qu'il n'eſt point de fête
Sans lendemain.

FIN.

Vû l'approbation, permis de repréſenter & imprimer, à la charge d'enregiſtrement à la Chambre Syndicale ; ce 9 Mai 1760. DE SARTINE.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

PETRINE,

PARODIE

DE PROSERPINE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 13 Janvier 1759.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

MAdame PAINFRAIS, *Fermiere*, M. Chanville.

PETRINE, *sa Fille*, Me. Favart.

L'ECLUSE, Mlle. Desglands.

FLAMMERON, *Maître de Forges*, M. Rochard.

ROBINETTE, *Servante de ferme*, Mlle. Susette.

CANICHON, *Maître Pêcheux*, M. Marignan.

BONAVENTURE, *Messager*, M. Desbrosses.

MATHURIN, *Valet de ferme.*

Filles & Garçons de fermes, Forgerons, Bucherons & Bucheronnes.



PETRINE,

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente la ferme de Madame Painfrais.

Mme PAINFRAIS, BONAVENTURE.

Madame PAINFRAIS.

Air : *C'eſt Mademoiſelle Manon.*



H ! quoi, je vois ici Monſieur Bonaventure,
La fleur des meſſagers & le courier banal ?
Pour moi votre préſence eſt d'un charmant augure.

BONAVENTURE.

Je viens ici d'la part du Procureux Fiſcal.

Madame PAINFRAIS.

Se ſouvient il donc
Que de ſon cœur il m'a fait le don ?

BONAVENTURE.

Ma foi, s'il s'en ſouvient, il ne s'en ſouvient guere.
Il s'agit commere....

Madame PAINFRAIS.

De quoi ? Parlez, dépêchez.

BONAVENTURE.

De conduire du grain dans les marchés.
Marchez.

Il vous ordonne de partir à l'inſtant.

Madame PAINFRAIS.

Comment, il m'ordonne ! dites donc qu'il me prie.

BONAVENTURE.

Tout comme il vous plaira.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! je vois bien qu'il ne m'eſtime plus.

BONAVENTURE.

Pardonnez moi, il vous regarde comme la perle des fermieres, des meunieres & des boulangeres ; en vertu de ça, il veut vous donner de nouvelles pratiques.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! je ne me ſoucie plus de rien depuis que j'ai perdu la ſienne : il me faiſoit jadis l'honneur de ſe fournir chez moi.

Air : *Et, &, dans ç'coin-là, &, &, dans ç'coin-ci.*

S'Il sçavoit aimer constamment, Qu'il seroit charmant ! qu'il se-roit charmant ! Et, & dans ç'coin-là, Et, & dans ç'coin-là, Il me suivoit tou-jours ; Et n'a-voit sou-ci que d'nos a-mours, Et, & dans ç'coin-là, Et & dans ç'coin-ci, A mille pe-tits jeux, Nous jou-yons tous deux. O tems heu-reux !

J'inspi-rois dans mes jeunes ans Ses transports ar-dents ; c'etoit le bon-tems.

BONAVENTURE.

Eh ! que diable, Madame Painfrais ; n'êtes-vous pas en âge de raiſon ; vous voulez qu'un Procureur Fiſcal chargé d'affaires, qui a femme & enfans, s'amuſe encore à vous conter fleurette.

Madame PAINFRAIS.

Pourquoi pas ?

BONAVENTURE.

Air : *Vous n'êtes pas égaux en égaux.*

Songez qu'il a tout le village,
Et ſa maiſon à gouverner.

Madame PAINFRAIS.

Il eut toujours autant d'ouvrage,
Que venez-vous me lanterner ?
N'avoit-il pas, ſans ſe gêner,
Dans ſon âge,
Du temps de reſte à me donner,
A me donner,
A me donner ?

BONAVENTURE.

Air : *Rli, rlan.*

Il faut qu'il ait de la réſerve,
Il doit penſer en homme mûr ;
Il a ſa femme qui l'obſerve,
De la tromper il n'eſt pas ſûr.

Madame PAINFRAIS.

N'eſt-il pas maître de ſa femme ?
Le conduit-on comme un enfant ?
Rli, rlan, rli, rlan,
Je menerois la bonne Dame
Rlan tanplan, tambour battant.

BONAVENTURE.

Peſte ! comme vous allez ! mais encore une fois laiſſez-là cet amour antique dont vous m'entretenez mal à propos. Allons, au fait ; executez ce que M. Crinifer, le Procureur Fiſcal, vous commande.

Madame PAINFRAIS.

Eh ! bien ! dites-lui que je pars dans la minute, & qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour lui plaire.

BONAVENTURE *en ſortant.*

Soit. Bon voyage. La folle !

Madame PAINFRAIS.

L'impertinent !

SCENE II.

Mme PAINFRAIS, Mlle L'ECLUSE.

Madame PAINFRAIS.

AH ! voici Mademoiſelle l'Ecluſe : venez ça, gentille bateliere, je ſuis obligée d'aller à la ville ; je laiſſe ici

ma chere fille Petrine, vous aurez l'œil fur elle.

Mlle. L'ECLUSE.

Et qui eft-ce qui aura l'œil fur moi? Tenez, ma commere, emmenez-moi avec vous; je cours ici trop de rifque.

Madame PAINFRAIS.

Comment?

Mlle. L'ECLUSE.

Vous connoiffez bien M. Canichon, le Maître Pêcheux.

Madame PAINFRAIS.

Eh! bien?

Mlle. L'ECLUSE.

Il eft venu me trouver dans ce village; il m'aime, & je veux le fuir.

Madame PAINFRAIS.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime?*

Fuir à votre âge un amoureux!
Bon! bon! vous voulez rire.

Mlle. L'ECLUSE.

Commere, il eft trop ennuyeux.

Madame PAINFRAIS.

Oh! je n'ai plus rien à dire.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Partez d'abord.*

Mon cœur infenfible,

Pour fuir cet amant,
A fait l'impoſſible ;
Mais c'eſt vainement.
Dès que l'on ſort,
Il part d'abord
Avec audace ;
Plus on le fuit,
Plus il pourſuit,
Sans s'arrêter ;
Et je ſuis bien laſſe....

Madame PAINFRAIS.

De lui réſiſter.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

De Boulogne à la Grenouillere,
De la Grenouillere à Saint Cloud,
Sur la terre & ſur la riviere,
Enfin je l'ai trouvé partout.

Madame PAINFRAIS.

Eh! mais, mais, c'eſt pis qu'une rage.

Mlle. L'ECLUSE.

Pour fuir ſes ennuyeux propos,
Je me ſuis jettée à la nage,
Il m'a ſuivie entre deux eaux.

Enfin j'ai été chercher un aſyle juſques dans la ſombre demeure de M. Flam-

ron, l'Entrepreneur des Forges. Eh ! bien ! eſt-ce que le galant Canichon n'eſt pas encore venu m'y trouver !

Madame PAINFRAIS.

Air : *La nuit quand j'penſe à Jeannette.*

Mais c'eſt être bien cruelle,
Quoi ! toujours fuir un amant !
Vous voulez être un modele.

Mlle. L'ECLUSE.

Je crains un engagement.

Madame PAINFRAIS.

La, parlez-nous ſans fineſſe :
Lorſque de la ſorte on fuit,
On annonce ſa foibleſſe
A l'Amant qui nous pourſuit.

Mlle. L'ECLUSE.

Ah ! il eſt vrai, ma commere, que je ſuis foible, & Monſieur Canichon plus dangereux qu'on ne penſe. Sitôt qu'il me parle, il m'endort ; & vous ſçavez qu'une fille ne peut plus répondre de ſa vertu lorſqu'elle eſt endormie.

Madame PAINFRAIS.

En ce cas je vous conſeille de ne le
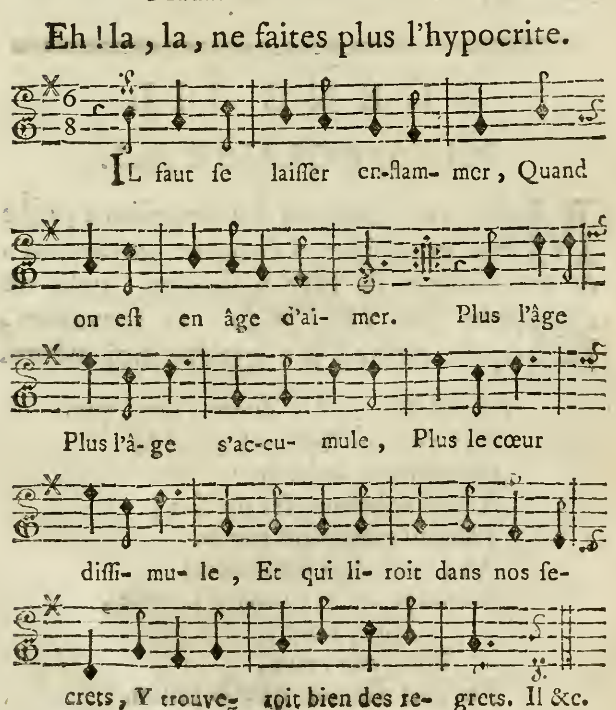
voir qu'en particulier, il n'eſt pas néceſſaire qu'il endorme auſſi le Public. Vous pourrez le recevoir chez moi, diſpoſez de ma maiſon.

Mlle. L'ECLUSE.

Que dites-vous donc, ma commere!

Madame PAINFRAIS.

Eh! la, la, ne faites plus l'hypocrite.



Même air que le Couplet de la page précédente.

Ayez soin de ma fille,
Elle est simple & gentille,
Accompagnez par tout ses pas;
Mais chut, ne lui redites pas
Qu'il faut se laisser enflammer,
Quand on est en âge d'aimer.

Adieu, je vais annoncer mon départ à Petrine.

SCENE III.

Mlle. L'ECLUSE *seule.*
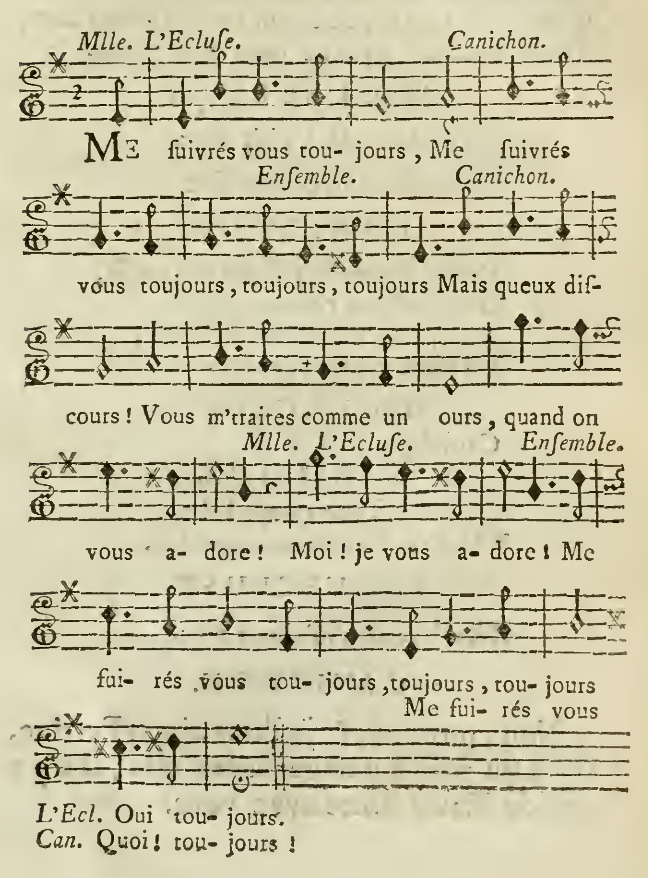
MAdame Painfrais est singuliere, elle me conseille d'écouter un amant, & me donne sa fille à garder, cela ne s'accorde pas. Oh! je suis sa servante, j'ai trop de peine à me garder moi-même.

Air: *Ziste, zeste, & zon, zon, zon.*

Que c'est un suplice bien rude
De resister à ses desirs!
Aimer & blâmer ses plaisirs,
C'est un métier de prude.
Ah! voilà déjà Canichon!
Fuirai-je encor; mais si je reste,
Ziste, zeste,
Zon, zon, zon,
J'ai plus d'amour que de raison.

SCENE IV.

CANICHON, Mlle. L'ECLUSE.



CANICHON.

Air : *Va, va, Fanchon.*

Si c'eſt com' ça, Mam'ſelle, je me r'tire;
J'n'aurons pu rien enſemble à démêler.
Ç'que j'vous dis-là, c'eſt pour ne plus vous l'dire;
J'vous parle ici, pour ne vous plus parler.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Mon p'tit cœur.*

Ce diſcours m'étonne fort.

CANICHON.

J'vous aimois & v'là qu'ça s'paſſe;
Oui, j'allons r'virer de bord,
Mon cœur étoit dans la naſſe,
Les filets en ſont rompus.

Mlle. L'ECLUSE.

Canichon.

CANICHON.

Tout ça me laſſe,
V'là trop de moments perdus.

Mlle. L'ECLUSE.

Hélas! vous n'm'aimez plus.

CANICHON.

Non, morgué, & j'allons aimer Petrine; il y a du pain à manger avec elle; il n'y a que de l'iau à boire avec vous.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Ma Fanchon, ne pleurez pas.*

Mais, tu n'y gagneras rien.

CANICHON.

Eh ! bien, rendez-nous ſervice,
Vous parlerez pour moi.

Mlle. L'ECLUSE.

Fort bien ;
Moi, me charger d'un tel office !

CANICHON.

Vous vous déf'rez d'un ennuyeux.

Mlle. L'ECLUSE.

Je ſçais un moyen qui vaut mieux. (*bis.*)

Air : *Marions, marions-nous.*

Tu me ſuivois malgré moi
Aux bois, aux champs, à la ville ;
Pour me défaire de toi,
Il eſt un ſecret facile :
Marions, marions, marions-nous ;
Tu me laiſſeras tranquille :
Marions, marions, marions-nous,
On ſe quitte étant époux.

CANICHON.

Eh ! ſarpejeu ; v'là qui s'appelle parler en brave fille.

Air : *Ah ! ſi t'en tat', ſi t'en gout', ſi t'en as.*

Mlle. L'ECLUSE & CANICHON.

DUO.

Ne cherchons plus d'inutiles détours,
Nous faiſons bien d'abréger nos amours :
Nous ennuirions par de plus longs diſcours :
Pour être heureux, les amants de nos jours
Prennent toujours
Les chemins les plus courts.

SCENE V.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

PETRINE.

Air : *Hélas ! tu t'en vas !*

MAMAN s'en va donc ?
Et ſans qu'elle m'emmene,
Ça m'fait de la peine.
Maman s'en va donc ?
Et m'laiſſe à la maiſon.

Mais c'eſt.... c'eſt, dit-on,
Que l'air de la ville
N'eſt pas.... n'eſt pas bon
Pour fille nubile.

Maman s'en va donc &c.

Que

Que ferai-je ſans elle ?
Quelle abſence cruelle !

Mlle. L'ECLUSE.

Nous vous conſolerons.

PETRINE.

Que ferai-je ſans elle ?

Mlle. L'ECLUSE.

Comptez ſur notre zele.

CANICHON.

Nous vous amuſerons.

PETRINE.

Maman s'en va donc &c.

Mlle. L'ECLUSE.

Allez, allez, ne craignez rien, j'aurai ſoin de vous, moi; que vous êtes ſimple ! Il y a tant de filles qui ſe réjouiſſent de l'abſence de leurs meres ; mais voici la vôtre : chantons, pour lui marquer combien ſon départ nous afflige.

L'ECLUSE, CANICHON, PETRINE.

Air : *Le cul dans une hotte.*
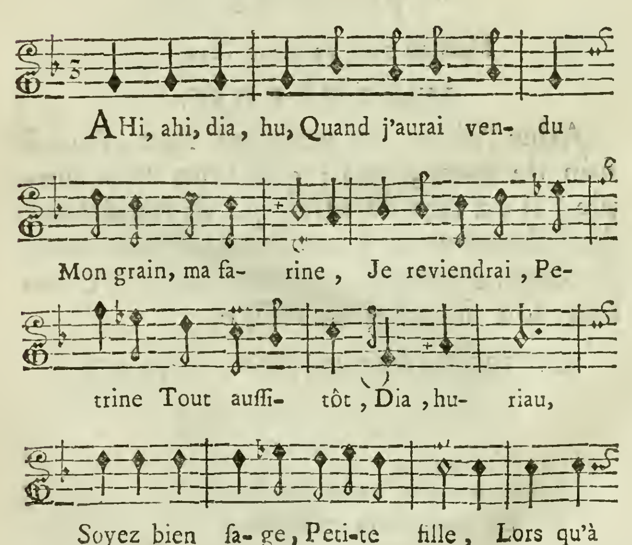
{ Ma mere,
{ Commere, entendez les cris
De nos cœurs attendris ;

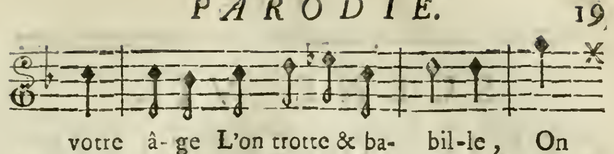
Vous vous en allez à Paris
Aſſiſe dans une hotte ;
Adieu, Jeux, & Ris,
L'ennui ſera notre hôte.

SCENE VI.

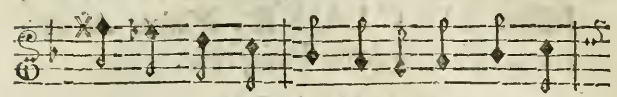
PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON, Mme. PAINFRAIS *dans ſa charette ſuivie des Valets & Servantes.*

Madame PAINFRAIS.

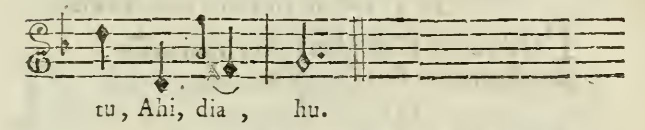




votre â- ge L'on trotte & ba- bil-le, On



pleure un tems per- du, Et ſouvent la ver-



tu, Ahi, dia, hu.

Air : *Adieu donc, Dame Françoiſe.*

CHŒUR.

Adieu donc, notre bourgeoiſe,
Allez vendre votre grain.

Mlle. L'ECLUSE.

Quand on s'attarde en chemin,
Souvent quelqu'un cherche noiſe,
Revenez plutôt demain,
Revenez plutôt demain.

CHŒUR.

Adieu donc, notre bourgeoiſe,
Allez vendre votre grain.

Madame Painfrais ſort.

SCENE VII.

CANICHON, PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, *Valets & Servantes de Madame Painfrais.*

CANICHON.

Air : *Par ma foi, l'eau m'en vient à la bouche.*

PUisqu'ici n'eſt plus notre maitreſſe,
Danſons tous & réjouiſſons nous.

CHŒUR.

Puiſqu'ici n'eſt plus notre maitreſſe,
Danſons tous & réjouiſſons nous.

Mlle. L'ECLUSE.

Profitez du temps qu'elle vous laiſſe ;
Aujourd'hui c'eſt campo pour vous.

CANICHON.

Allons, gai, faiſons carillon
A faire trembler la maiſon.

CHŒUR.

Puiſqu'ici &c.

Les Valets & Servantes de la Ferme dreſſent une table, apportent des brocs de vin & de quoi manger. On danſe, la maiſon tremble, la table tombe.

PETRINE.

Air : *Quand je bois du vin clairet.*

Arrêtez, arrêtez-vous,
Tout tremble ;
La maiſon tombe ſur nous,
Sauvons-nous, ſauvons-nous tous.

Le Théâtre repréſente le Jardin de Madame Painfrais.

SCENE VIII.

Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

Mlle. L'ECLUSE.

IL faut avouer qu'on a fait faire à Madame Painfrais un voyage bien profitable.

CANICHON.

Sarpejeu, elle trouvera de la beſogne bien faite à ſon retour ; mais que vois-je ? c'eſt M. Flamron, l'Entrepreneur des forges.

SCENE IX.

Mlle. L'ECLUSE, CANICHON, FLAMRON.

FLAMRON.

Air : *Belle Brune, que j'adore.*

MOI qui fus toujours ſi ſage,
J'ai trouvé, pour mon malheur,
Une fille de village

Qui m'a dérobé mon cœur. (*bis.*)

Tout d'abord qu'on l'envisage,
On se sent comme un tison ;
Si mon cœur est son partage,
Le sien m'en sera raison. (*bis.*)

Air : *Bon jour, Mamsel' Javotte.*

Bonjour, Mamsel' l'Ecluse.

Mlle. L'ECLUSE.

Bonjour, Monsieur Flamron.

FLAMRON.

Permettez que j'en use
Avec vous sans façon :
Ah ! s'il vous plaît,
Faites-moi voir Petrine,
Chacun me dit que c'est
Une Beauté divine.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *La rareté.*

De la jeune Petrine il est vrai que l'on vante
La beauté,
A peine elle a quinze ans ; mais c'est une innocente.

FLAMRON.

La rareté !
Innocente à quinze ans ! Ah ! ton récit augmente
Ma curiosité.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Ne comptez plus ſur mon appui,
Je ſuis ſa gouvernante.

CANICHON.

Plus d'une Bonne eſt aujourd'hui
D'humeur plus complaiſante.

Mlle. L'ECLUSE.

Petrine évite avec ſoin les Meſſieurs les mieux friſés, les mieux poudrés ; jugez combien un Forgeron lui paroitroit étrange.

FLAMRON.

Air : *Un mouvement de curioſité.*

Fais-la moi voir, hélas ! je t'en conjure.

Mlle. L'ECLUSE.

Non, je ferois une infidelité.

FLAMRON.

Obéis moi.

Mlle. L'ECLUSE.

Ce ton poli me raſſure,
Et mon devoir cede à votre volonté.
Promettez-vous....

FLAMRON.

Ce n'eſt, je te le jure,
Qu'un mouvement de curioſité.

Air : *Pan , pan , pan.*

Amene moi promptement
Cette fille
Si gentille.

Mlle. L'ECLUSE.

Il faut agir prudemment.

FLAMRON.

Amene-la promptement.

Mlle. L'ECLUSE.

Cachez-vous tout doucement
Sous cette épaiſſe charmille.

FLAMRON.

Que je la voye un moment ,
Il ne m'importe comment.

SCENE X.

FLAMRON, CANICHON.

FLAMRON.

ET toi , reſte en attendant.
Pour Petrine mon cœur grille ,
Et toi , reſte en attendant ,
Je te prends pour confident.

CANICHON.

Eh ! bien , voyons , je gage que vous êtes amoureux de Petrine.

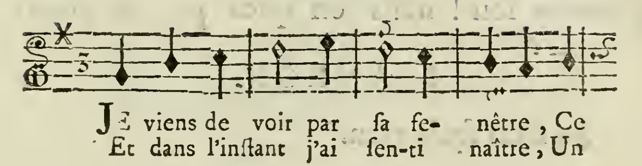
FLAMRON.

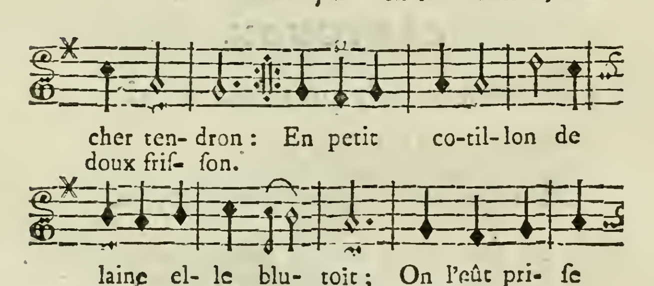
Tu l'as deviné.

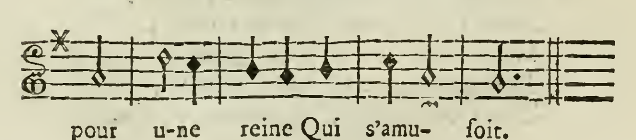
CANICHON.

Contez nous donc ça,

FLAMRON.







Le tendre incarnat d'une roſe
La coloroit,
J'ai vû ſa bouche demi-cloſe
Qui ſoupiroit ;

L'amour faiſoit briller ſa flamme
Dans ſes beaux yeux ;
Mais je la ſentois dans mon ame
Encor bien mieux.

CANICHON.

Tatigué, not' bourgeois, comme vous prenez feu ! mais en quoi puis-je vous ſervir ?

FLAMRON.

Je n'en ſçais rien.

CANICHON.

Comment vous y prendrez vous?

FLAMRON.

Air : *Pour voir un peu comment ça ſ'ra.*

Je ſuis novice en fait d'amour,
C'eſt la premiere fois que j'aime ;
Je ne ſçais point faire ma cour,
Mais j'imagine un ſtratagême ;
Petrine vient, cachons-nous là,
Pour voir un peu comment ça ſ'ra.



SCENE XI.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, ROBINETTE & *suite.*

PETRINE.

Air : *Allons danſer ſous ces ormeaux.*

AMuſons-nous par des chanſons,
Et ſur l'herbette
Joliette
Rions, courons, ſautons, danſons ;
Mais entre nous point de garçons.

(*On danſe.*)

PETRINE.

C'eſt aſſez danſé, mes bonnes amies.

Mlle. L'ECLUSE.

Oui, jouons à de petits jeux.

ROBINETTE.

A la Climuſette.

Mlle. L'ECLUSE.

Non, non, à Colin-Maillard.
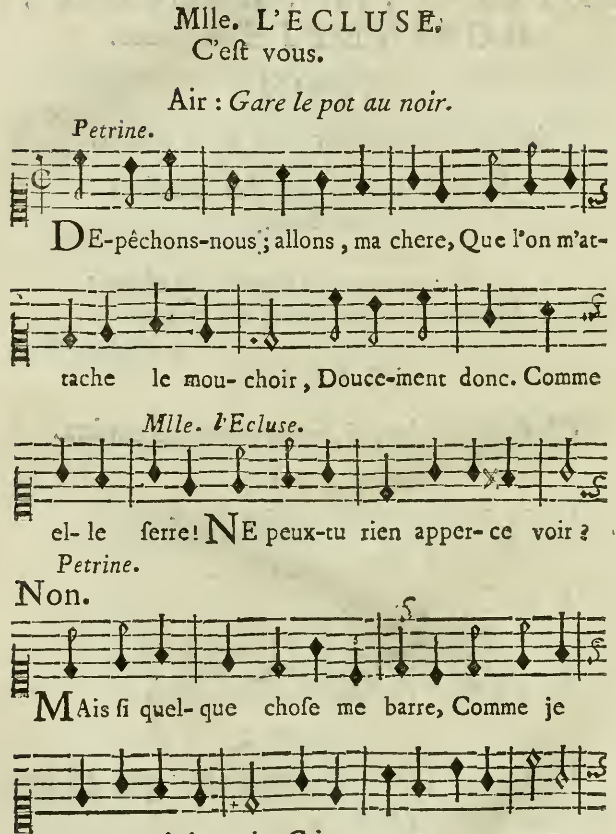
PETRINE.
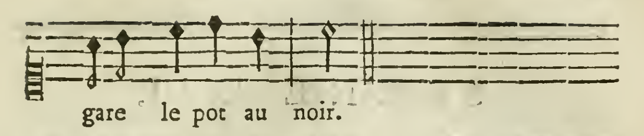
Oui, oui, jouons, jouons : qui eſt-ce qui le ſera ? Voyons.

Un I, un L, ma tante Michell',
Des raves, des choux,
Des figues nouvell',
Des raisins doux.

Mlle. L'ECLUSE.
C'est vous.

Air : *Gare le pot au noir.*





Mlle. L'ECLUSE.

Oui, oui, que rien ne t'inquiette.

(Petrine joue à Colin-Maillard avec sa suite.

PETRINE.

Air : *Gare le pot au noir.*

Qu'on ne me fasse aucune niche ;
Tenez, çela n'est pas du jeu,
Je n'en suis plus, si l'on me triche.

FLAMRON *à part dans le fond du Théâtre.*

C'est trop longtemps cacher mon feu.
(Bas aux filles de la suite de Petrine.)
Que l'on me donne de l'escare,
à part. Tout favorise mon espoir.

CHŒUR DE FILLES.

Gare, gare, gare, gare
Gare le pot au noir.

(Toutes les filles prennent la fuite.)

SCENE XII.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, ROBINETTE, FLAMRON & *suite de Flamron.*

FLAMRON *bas à sa suite.*

Air : *Toujours seule, disoit Nina.*

SECONDEZ mes vœux les plus doux,
Mes amis, montrez-vous
Tous.

PETRINE.

Paix.... J'entends....

FLAMRON *bas.*

Elle ne voit rien.

PETRINE *saisissant Flamron.*

Pour le coup je le tien
Bien.

FLAMRON *contrefaisant sa voix.*

Je n'ai garde de m'échapper.

PETRINE.

Qu'est-ce que je viens d'attraper ?
C'est Jeanneton,

(*Flamron l'embrasse.*)

Oh ! finis donc ,

Oui , te voilà , te voilà ,

(*Petrine ôte son bandeau & fait un cri d'effroi.*)

Ah !

Air : *Examinez sa grace.*

Arrête temeraire ;
Ma mere , ma mere ,
Hélas ! quel embarras !

FLAMRON.

Ta mere n'entend pas , (*bis.*)
Ta mine a sçu me plaire.

PETRINE.

Ma mere , ma mere ,

Ensemble. { Ah ! ne m'approchez pas. (*bis.*)

FLAMRON.

Il faut suivre mes pas. (*bis.*) }

PETRINE.

Oh ! laissez-moi , laissez-moi ,
Dame ,
L'effroi glace mon ame.

FLAMRON.

Pour toi l'amour m'enflamme.

PETRINE.

Ensemble. Ah ! ne m'approchez pas. (*bis.*)

FLAMRON.

Il faut ſuivre mes pas. (*bis.*)

Ensemble. Petite Petrinette, Petrinette,
Je meurs d'amour pour toi.

PETRINE.

Ma chere Robinette, Robinette,
Hélas, ſecourez moi.

FLAMRON.

Ensemble. Petite Petrinette, Petrinette,
Je meurs d amour pour toi.

PETRINE.

Ma chere Robinette, Robinette,
Hélas, c'eſt fait de moi.

SCENE

SCENE XIII.

FLAMRON, PETRINE, ROBINETTE.

ROBINETTE.

Air : *Il est pris, il est pris.*

QUELLE insolente audace.

FLAMRON.

Marchez.

PETRINE.

Laissez, laissez-moi de grace.

ROBINETTE & PETRINE.

Quelle insolente audace.

FLAMRON.

Suivez-nous en douceur,
Mon p'tit cœur, &c.

Ensemble. PETRINE & ROBINETTE.

Au voleur, au voleur, au voleur.

FLAMRON.

Toi, si tu ne te tais,
Apprend qu'j'ai des secrets
Pour te rendre discrette.
Morbleu
Pour peu

Qu'ta langue caquette,
Je te rendrai muette.
Suivez-nous en douceur,
Mon p'tit cœur, mon p'tit cœur.
Ensemble. PETRINE & ROBINETTE.
Au voleur, au voleur, au voleur.

SCENE XIV.

Le Théâtre représente la ferme de Madame Painfrais.

Madame PAINFRAIS.

Air : *Je vais revoir ma petite Petrine.*

JE vais revoir ma petite Petrine,
Elle est gentille, elle est peu fine,
Et l'Amour est bien séducteur ;
Je sçais trop par mon propre cœur
Tout ce qu'on risque sans sa mere :
Ah ! si ma fille est plus sévere,
Nous aurons bien du bonheur. } (*bis.*)

Air : *Ah ! ah ! ah ! venez-y toutes.*
Petrine, hola ! Petrine.
Me reçoit-on ainsi ?
Viens ici.
Petrine.... La coquine
A quitté la maison.

Aux Valets & Servantes de la Ferme.
Venez tous, accourez vîte,
Qu'avez-vous fait de ma petite ?
Répondez moi donc,
Mais, mais, répondez moi donc.

SCENE XIV.

Madame PAINFRAIS, ROBINETTE, *Garçons & Filles de la ferme.*

CHŒUR DE GARÇONS & FILLES.

Air : *Gros nez.* Canon.

HÉLAS ! hélas !
O trop malheureuse mere !
Vous ne la reverrez pas.

ROBINETTE.

Air : *Ma mie Margot.*

Avec noirceur,
Un ravisseur
D'une effroyable mine ;
Hélas !
D'entre nos bras,
Vient d'enlever Petrine :
Hélas !

ENSEMBLE.

Vient d'enlever Petrine.

Madame PAINFRAIS.

Air : *Je viens devant vous.*

Quoi ? ma fille !... ô Dieux ! quelle disgrace !
Tout mon sang se glace.

ROBINETTE.

Je sens vos regrets,
Et je voudrois être à sa place,

Tant mon triste cœur
Est sensible à votre douleur.

Madame PAINFRAIS.

Et quel est... quel est ce téméraire ?
Répondez, ma chere.

ROBINETTE.

Air : *Des Trembleurs.*

Non, Madame, je n'ai garde,
Un peu trop je me hazarde ;
Car si je suis babillarde
Je ne pourai plus parler.
Ce méchant croqueux d'poulettes
Sçait par dès ruses secrettes
Rendre les filles muettes :
Ce malheur me fait trembler.

Adieu, adieu. (*En sortant.*)

Madame PAINFRAIS.

Air : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.*

Jusqu'à quel point le sort m'afflige !
Hélas, hélas ! ma fille, que ne puis-je
Partager au moins ton malheur !
Au lieu de m'ôter ce que j'aime,
Ah ! scélérat de ravisseur !
Que ne m'enlevois-tu moi-même !

Allons, allons, *que tout se ressente de la fureur que je ressens.*

Air : *Jupin de grand matin.*

Ah ! l'on va me reconnoître ;
Dans mon dépit
Je n'ai point de répit.
Par la f'nêtre

Morbleu je vais
Jetter mes effets
Et moi-même après.
Un traitre, un ſuborneur
M'ôte l'honneur !
Puniſſons l'attentat
Du ſcelerat.
Faiſons avec éclat
Un grand ſabat,
Que tout ſans deſſus deſſous,
Soit chez nous :
Embraſons ma maiſon
Comme un tiſon ;
Il faut tout ravager,
Tout ſaccager.
On oſe m'outrager,
Je me ruine pour m'en venger.

Air : *Dans nos ormeaux.*

Mettons en feu
Mon moulin & ma grange.

Elle va allumer à ſon four deux torches de paille, & met le feu à la maiſon.

MATHURIN.

Ah ! ſon cerveau ſe dérange,
Attendez un peu.

Madame PAINFRAIS.

Non, non, morbleu.

MATHURIN.

Rien n'eſt plus ridicule,
Ça paſſe le jeu.
Au feu, au feu,

V'là sa maison qui brule ,
Au feu , au feu , au feu.

CHŒUR.

Au feu , au feu , au feu.

SCENE XV.
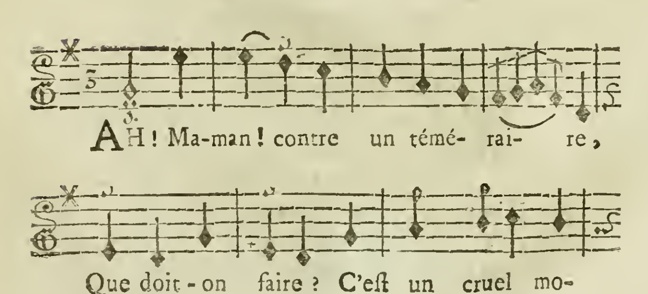
Le Théâtre représente une Forêt obscure, & dans le fond une forge dont on voit sortir la flâme.
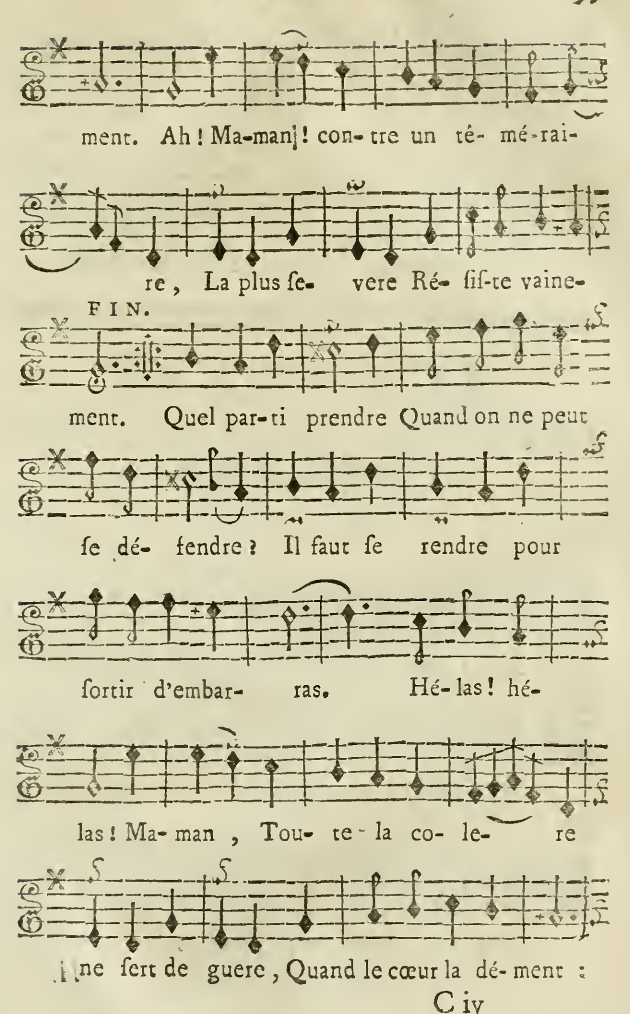
PETRINE.

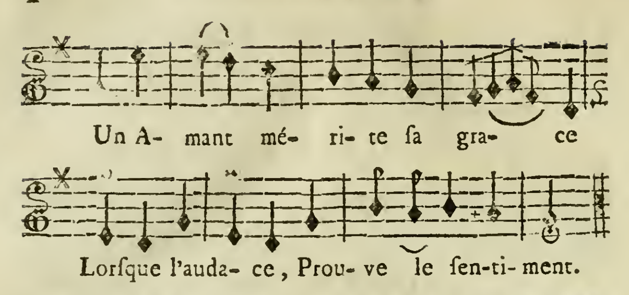
Air : *Un jour Nicodême.*

AH ! grand Dieux ! je tremble , *4 fois.*
Dans ces lieux déserts.
Hélas ! il me semble (*bis.*)
Me voir aux Enfers.

Air : *Menuet nouveau.*




ment. Ah! Ma-man! con- tre un té- mé-rai-
re, La plus se- vere Ré- sis-te vaine-
FIN.
ment. Quel par-ti prendre Quand on ne peut
se dé- fendre? Il faut se rendre pour
sortir d'embar- ras. Hé- las! hé-
las! Ma- man, Tou- te la co- le- re
ne sert de guere, Quand le cœur la dé- ment:



SCENE XVI.

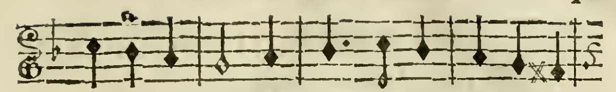
PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

PETRINE.

EH ! quoi, c'eſt toi chere l'E- cluſe, Hé-

las ! qu'eſt-ce que dit Ma- man ? Sçait- elle

mon en- le- vement ? Oh ciel ! lorſque





Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Trinque, trin &c.*

Non, je viens ici, chere petite,
Pour vous conſeiller fort ſagement.

CANICHON.

Pour venir ici plus vîte
J'ons abregé not' roman,
Eh! trinque, trinque, trin, permettez que tout de ſuite
Nous vous faſſions not' compliment.

CANICHON, Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Allons donc, Mademoiſelle.*

Aimez donc, belle Petrine,
Aimez donc
Monſieur Flamron.

CANICHON *ſeul.*

Ne r'gardez pas à la mine,
Songez qu'c'eſt un bon luron.

ENSEMBLE.

Aimez donc &c.

CANICHON *seul.*

Sa face n'est point poupine,
Il n'a point d'joli jargon.

ENSEMBLE.

Aimez donc &c.

CANICHON *seul.*

Mais l'amour qui le domine
En lui parle tout de bon.

ENSEMBLE.

Aimez donc &c.

PETRINE

En vérité, Mademoiselle, je suis étonnée que vous me donniez de semblables conseils; mais puisque M. Flamron sçait si bien aimer, pourquoi n'ose-t-il parler lui-même? Est-ce qu'il ne m'a enlevée que par timidité, & me laisse-t-il là par attention.

Mlle. L'ECLUSE.

Non, c'est pour nous donner le temps de chanter quelque chose; mais le voici, nous vous quittons.

PETRINE.

Je vous suis, j'ai trop peur.

SCENE XVII.

PETRINE, FLAMRON.

FLAMRON.

Air : *Menuet Anglois.*

ECoutez-moi donc.

PETRINE.

Non.

FLAMRON.

Entendez raiſon.

PETRINE.

Non.

FLAMRON.

Parlez-nous, j'vous prie,
Sur un autre ton.

PETRINE.

Non.

FLAMRON.

Vous avez de l'ennui.

PETRINE.

Oui.

FLAMRON.

Je s'rai vot' mari.

PETRINE.

Fi.

FLAMRON.

Recevez, ma mie,
Mon cœur & mon bien.

PETRINE.

Rien.

FLAMRON.

Mettez vot' main là.

PETRINE.

Da!

FLAMRON.

Qui cauſe ç'dégoût?

PETRINE.

Tout.

FLAMRON.

Je perdrai la vie
Loin de vos beaux yeux.

PETRINE.

Tant mieux.

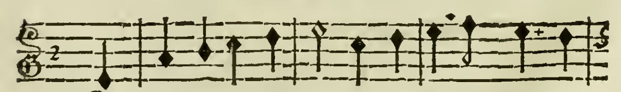
FLAMRON.

Je ſuis ſurpris que vous ne vous plaiſiez point chez moi.
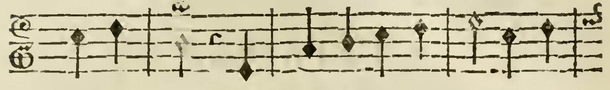
PETRINE.

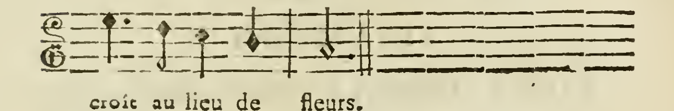
Oui, ce qu'on y voit eſt fort amuſant.

FLAMRON.









Deuxiéme Couplet.

Ce bois qu'on voit s'étendre
Nous sert de parassol,
On va la nuit entendre
Le chant du Rossignol ;
On cueille des noisettes
Au fond d'un bocage épais ;
Pour prendre des fauvettes,
On cherche des bosquets.

PETRINE.

Air : *Je suis pour les Dames , moi.*

Non , non , tout ça ne peut me satisfaire ;
Qu'on me rende à Maman ,
Elle m'attend.

FLAMRON.

Il ne m'importe guere.
Vous êtes bien enfant!
Tout mon emploi
Sera de vous complaire.

PETRINE.

Je veux voir ma mere, moi;
Je veux voir ma mere.

FLAMRON.

ARIETTE de Ninette à la Cour; *Maudite race.*

De ma poitrine,
Belle Petrine,
De ma poitrine,
L'Amour
A fait un four;
Le feu s'allume
Avec tant de chaleur,
Qu'il me consume.
Le Diable a pris mon cœur
Pour un enclume,
Qu'il frappe à chaque instant:
Et pata, pata, pata, pata pan,
Donnez soulagement
A mon tourment,
A mon tourment.

De ma poitrine,
Belle Petrine,

De ma poitrine
L'Amour
A fait un four ;
Le feu s'allume.

PETRINE.

Allez l'éteindre ailleurs.

FLAMRON.

Il me consume.

PETRINE.

Je ris de vos ardeurs.

FLAMRON.

Donnez soulagement
A mon tourment.

PETRINE.

Ah ! quel supplice !

FLAMRON.

Ah ! quel délice !
Quand on se rend.

ENSEMBLE.

PETRINE.

Tout beau, tout beau, finissez [donc,
Je n'entends point raison.
Je ferai le dragon,
Je ferai le démon ;
Mon cœur commence à se trou- [bler.
J'veux m'en aller,
J'veux m'en aller.

FLAMRON.

Ah ! quel tein frais !
Quel œil fripon !
Quel petit air mignon !
Ah ! le joli tendron ? (*bis.*)
Peut-on la voir sans se troubler ?
Je m'sens brûler,
Je m'sens brûler.

FLAMRON.

Air : *Tarare ponpon.*

Fussiez-vous, mon trognon,
Mille fois plus févere,
Vous changerez de ton.

A la cantonade.

Amis, accourez donc,
Et quittez toute affaire.

PETRINE.

Craignez de m'offenser,
Que prétendez-vous ?

FLAMRON.

Faire
Danser.

Air : *Lan farira don daine, bon.*
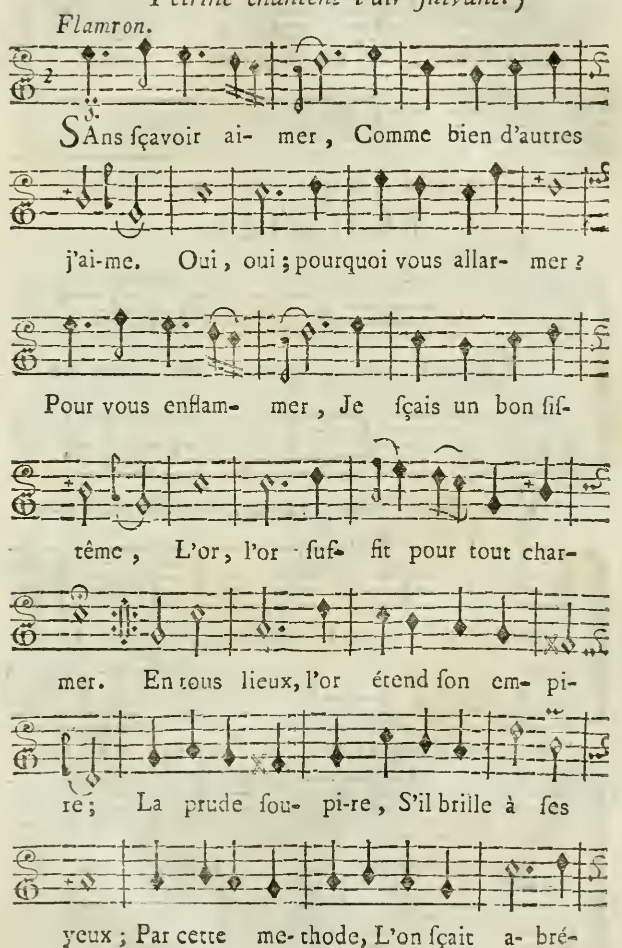
V'nez la divertir,
Gentils camarades,
Et pour l'attendrir
Faites des gambades,
Gué,
Farlarira don daine, bon :
Farlarira don don.
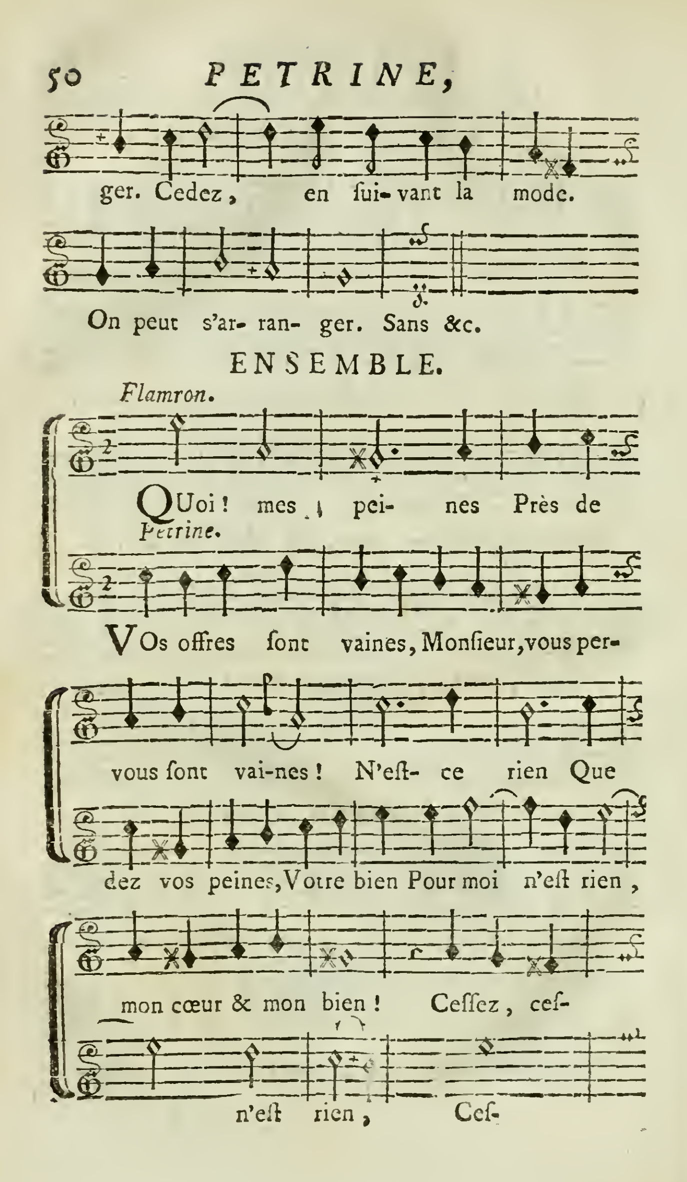
(*Danse des Forgerons, des Bucherons & Bucheronnes.*)

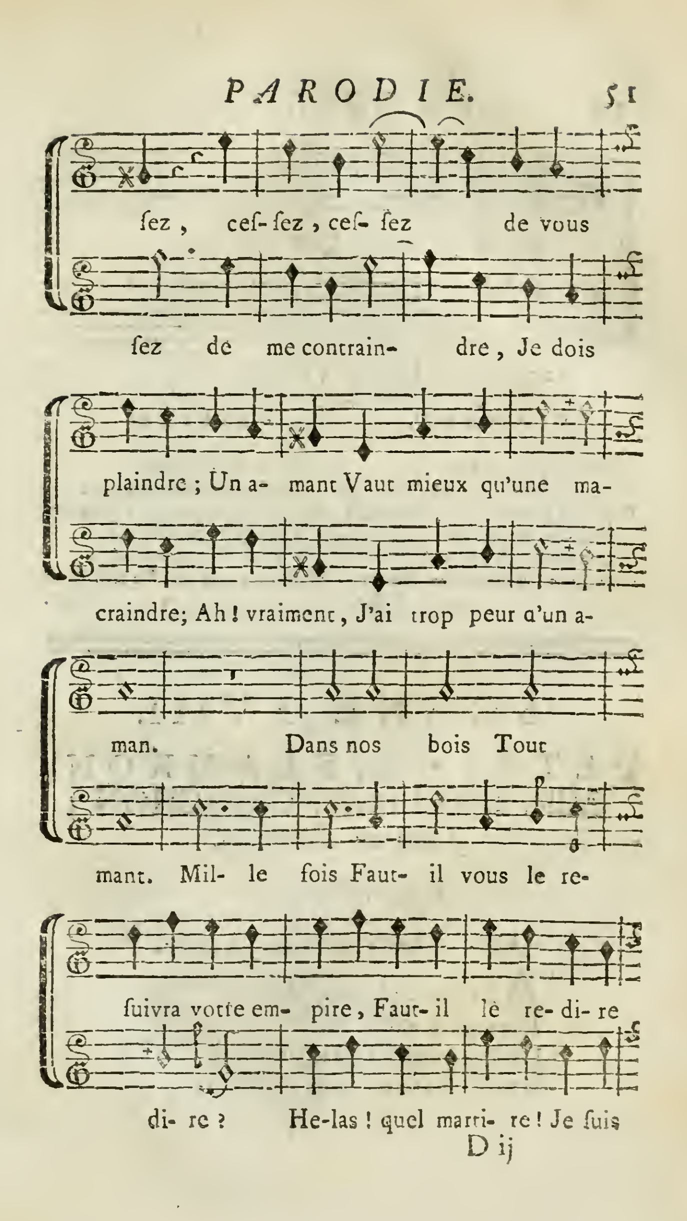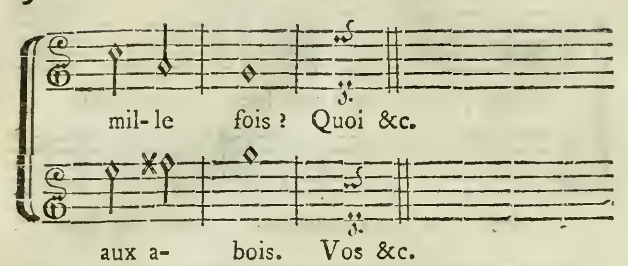


(On danſe en même tems que Flamron & Petrine chantent l'air ſuivant.)

Flamron.




ger. Cedez, en ſui- vant la mode.
On peut s'ar- ran- ger. Sans &c.
ENSEMBLE.
Flamron.
QUoi! mes peines Près de
Petrine.
VOs offres ſont vaines, Monſieur, vous per-
vous ſont vai-nes! N'eſt- ce rien Que
dez vos peines, Votre bien Pour moi n'eſt rien,
mon cœur & mon bien! Ceſſez, ceſ-
n'eſt rien, Ceſ-


ſez , ceſ- ſez , ceſ- ſez de vous
ſez de me contrain- dre , Je dois
plaindre ; Un a- mant Vaut mieux qu'une ma-
craindre; Ah ! vraiment , J'ai trop peur d'un a-
man. Dans nos bois Tout
mant. Mil- le fois Faut- il vous le re-
ſuivra votre em- pire , Faut- il le re- di- re
di- re ? He-las ! quel marti- re ! Je ſuis



FLAMRON.

Pourquoi retarder
Le bonheur de la vie ?
Oui, oui, votre cœur doit céder:
Doit-on le garder
Quand on eſt ſi jolie ?
Non, non, il faut bien l'accor-
[der.

PETRINE.

Je voulois garder
Mon cœur toute ma vie :
Ah! ah! Maman va bien gronder.
Dois-je l'accorder ?
C'eſt contre mon envie ;
Mais, mais je ſens qu'il faut cé-
[der.

SCENE XVIII.

PETRINE, FLAMRON, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON, *ſuite de Flamron.*

CANICHON.

Air : *A boire, à boire, à boire.*

ALERTE, alerte, alerte,
Prévenez votre perte,
Le Procureux Fiſcal pretend
Ravoir Petrine dans l'inſtant.

FLAMRON.

Oh! oh ! mes amis, ceci devient ſe-rieux : il faut paſſer de la danſe au Conſeil.

Air : *J'aurai une robe.* Canon.

Çà, que l'on opine :
Rendrons-nous Petrine ?

CHŒUR.

Eh ! bon, bon, bon !
Eh ! non, non, non.
Jarnidienne,
Qu'on y vienne,
Et flon, flon, flon,
Nous ferons carillon.

FLAMRON.

Air : *Lucas, pour ſe gauſſer de nous.*

Le Procureux Fiſcal ſçait bien
Qu'ici l'on ne rend rien,
Et je garde Petrine.

CANICHON.

Il envoye avec des ſergens
Ses gens, ſes gens ;
Ils ont tous la mine
Mutine,
Mutine.

FLAMRON & Mlle. L'ECLUSE.

Oh ! { je me ris / l'on ſe rit } de ſon pouvoir.
Pour la ravoir,
Il faut que l'on bataille.
{ Hâtons-nous / Hâtez-vous } de faire du train,
Allons, allons,

Amis, frappons, tapons, } cette canaille ;
Frappons, tapons, frappons }

AVEC LE CHŒUR.

Chaſſons, roſſons,
Tapons, frappons,
Chaſſons, roſſons à grands coups de gourdin.
Chaſſons, roſſons,
Tapons, frappons,
A grands coups de gourdin.

Le Théâtre repréſente un Village.

SCENE XIX.

Madame PAINFRAIS, *ſuivie d'un* TAMBOUR *& d'un Afficheur qui porte une échelle & un paquet d'affiches ſur leſquelles on lit en gros caracteres :* BIJOU PERDU.

Madame PAINFRAIS.

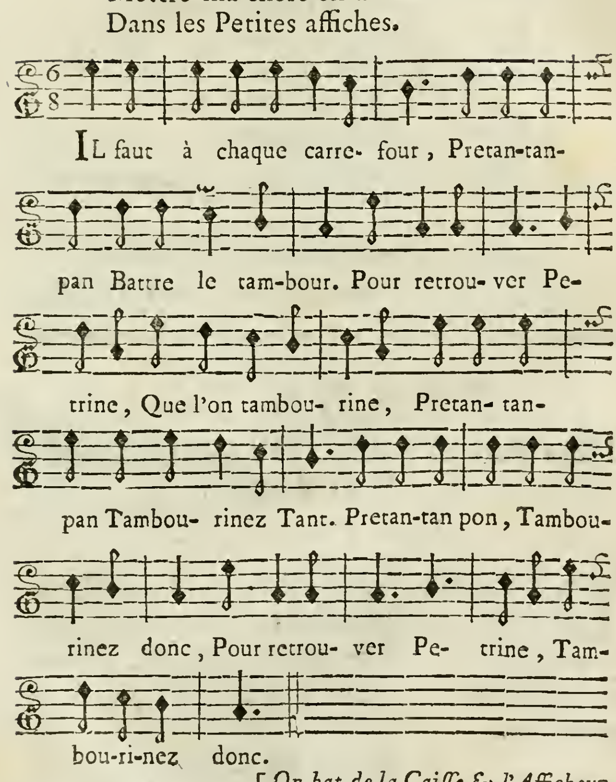
Air de l'Opera : *Deſerts écartés, ſombres lieux.*

MA fille n'eſt plus ſous mes yeux,
Hélas ! tout redouble mes craintes :
Tandis qu'ici je fais des plaintes,
Un raviſſeur peut-être ... ah ! Dieux !
Ma fille n'eſt plus ſous mes yeux,
Hélas ! tout redouble mes craintes.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

J'en veux avoir raiſon,
Oſe-t-on
Me faire de ces niches ?

Que l'on imprime exprès
Des billets,
Nous ne ferons point chiches
Pour les frais.
Qu'on aille à l'inſtant
Mettre ma chere enfant
Dans les Petites affiches.



[*On bat de la Caiſſe & l'Afficheur va poſer ſes affiches.*]

LE TAMBOUR.

Air : *N'avez-vous pas vû l'horloge ?*

N'avez-vous pas vû la fille
De la Commere Painfrais.

Madame PAINFRAIS.

C'est l'espoir de ma famille,
Allez tous courir après.

LE TAMBOUR.

On aura pour récompense
Dix écus & les dépens.

Madame PAINFRAIS.

Courez donc en diligence,
Ah ! peut-être il n'est déja plus tems.

(*Le Tambour sort en battant la Caisse.*)

SCENE XX.

Mme PAINFRAIS, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

Mlle. L'ECLUSE.

DE la joie, de la joie, Madame Painfrais, nous venons vous dire des nouvelles de votre fille ; c'est M. Flamron, l'Entrepreneur des Forges, qui l'a enlevée.

CANICHON.

Oui, consolez-vous, vous ne la reverrez plus.

Madame PAINFRAIS.

AIR : *Tout est dit.*

Le Procureux Fiscal endure
Tranquillement cet attentat !
Il permet qu'on nous fasse injure !
Il est donc bien peu délicat.
Lui qui devroit protéger ma famille,
Peut-il souffrir qu'un traitre, un scélerat
M'ôte ma fille !
Ah ! l'ingrat !

SCENE XXI. *& derniere.*

Les Acteurs précédens, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

HOé, hoé, hoé, rassurez-vous ; je viens vous annoncer le retour de Petrine ; M. le Procureur Fiscal la marie à M. Flamron.

Madame PAINFRAIS.

Sans mon consentement !

BONAVENTURE.

Air : *Chacun à son tour.*

Cette fille qui vous est chere
Sera six mois chez son époux,

Les autres six mois chez sa mere ;
Ainsi l'on vous accorde tous.
Ma commere, ainsi la paix est faite
Entre la Nature & l'Amour
Chacun à son tour
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

Madame PAINFRAIS.

On prétend que je donnerai ma fille à un Forgeron ? C'est unir le blanc au noir.

CANICHON.

Bon ! bon ! ma commere, vous aurez des petits enfans panachés.

BONAVENTURE.

Air : *Ah ! Maman, que je l'échappé belle.*

Elle vient.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! ma fille.

PETRINE.

Ah ! ma mere.

Mlle. L'ECLUSE.

Soyez tous d'accord.

Madame PAINFRAIS.

Quel heureux sort !

FLAMRON.

Plus de colere.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! mon gendre, ah ! ma fille.

FLAMRON & PETRINE.

Ah ! ma mere.

CANICHON.

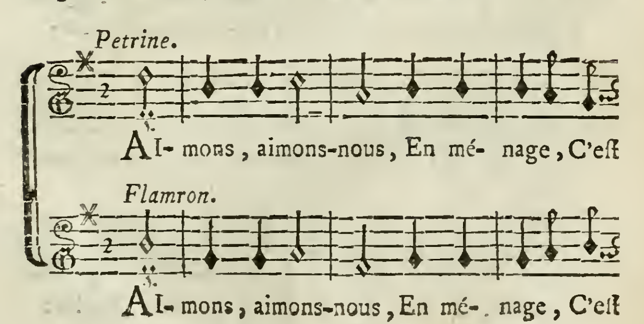
Chacun eſt d'accord.
Voilà les amours à bon port.

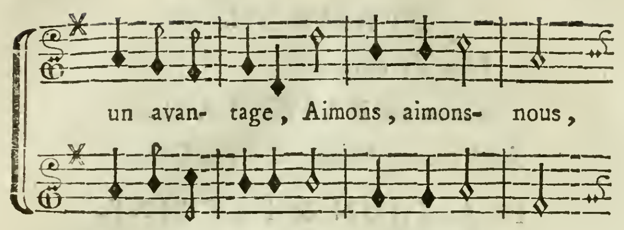
Madame PAINFRAIS.

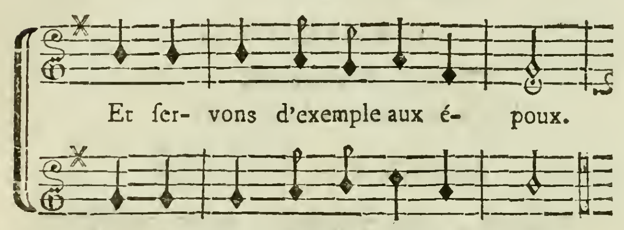
Allons, mes voiſins, mes voiſines, venez danſer à la nôce de ma fille.

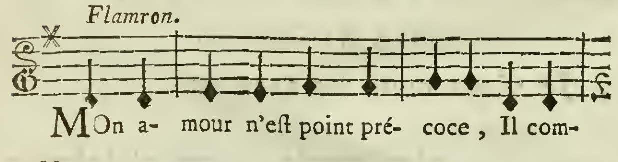
CANICHON.

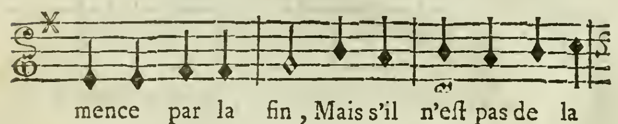
Je viens vous les amener.
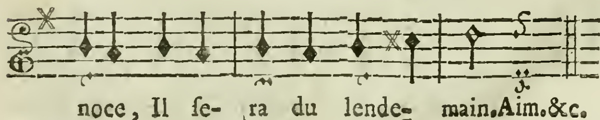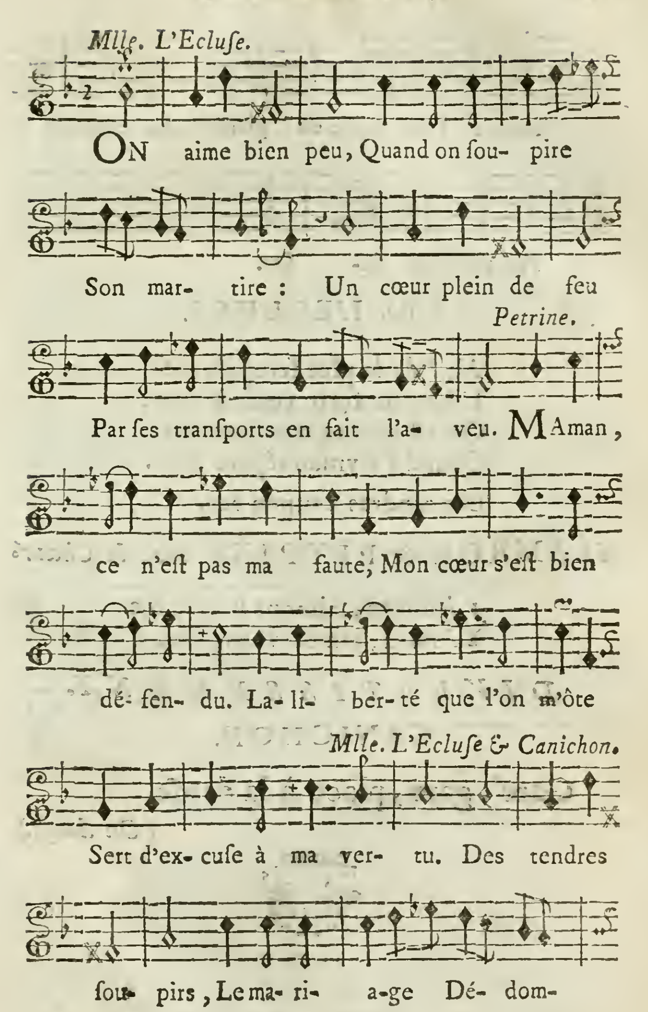



un avan- tage, Aimons, aimons- nous,
un avan- tage, Ai- mons, aimons- nous,

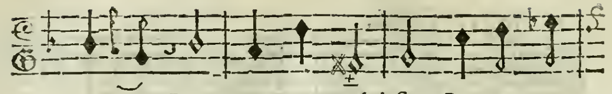

Et ſer- vons d'exemple aux é- poux.
Et ſer- vons d'exemple aux é- poux.


Flamron.
MOn a- mour n'eſt point pré- coce, Il com-


mence par la fin, Mais s'il n'eſt pas de la


noce, Il ſe- ra du lende- main. Aim. &c.


Mlle. L'Ecluse.
ON aime bien peu, Quand on ſou- pire
Son mar- tire : Un cœur plein de feu
Petrine.
Par ſes tranſports en fait l'a- veu. MAman,
ce n'eſt pas ma faute, Mon cœur s'eſt bien
dé- fen- du. La li- ber- té que l'on m'ôte
Mlle. L'Ecluſe & Canichon.
Sert d'ex- cuſe à ma ver- tu. Des tendres
ſou- pirs, Le ma- ri- a-ge Dé- dom-



mage : L'on gagne en plai-ſirs Le tems que



l'on perd en de- ſirs.

Mlle. L'ECLUSE.

Ah ! de la plus ſcrupuleuſe
L'Amour ſçait venir à bout.
On eſt encore trop heureuſe
Quand l'Hymen répare tout.

Des tendres ſoupirs &c.

FLAMRON & PETRINE *avec le Chœur.*

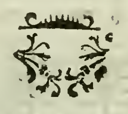
{ Aimons, aimons-nous, &c.
{ Aimez, aimez-vous, &c.

DIVERTISSEMENT.

CANICHON.

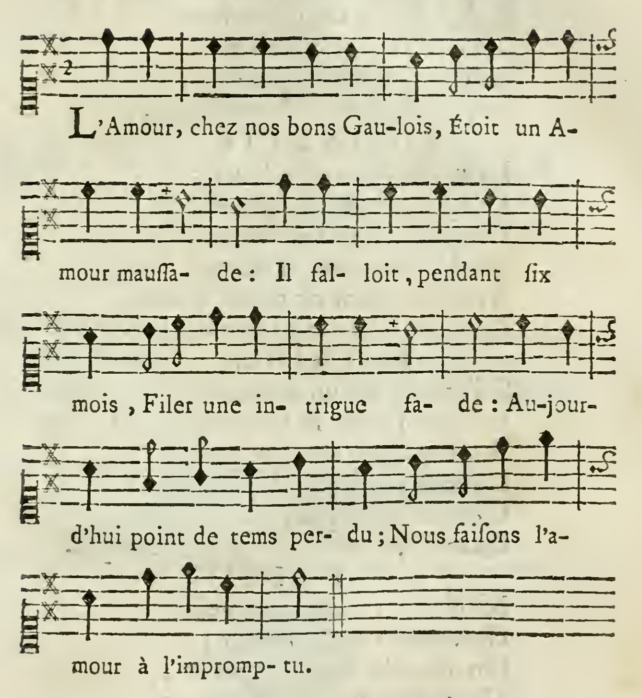
Gare, gare, place à la danſé.

(On danſe.)



VAUDEVILLE.

FLAMRON.



Madame PAINFRAIS.

L'amour tendre & circonſpect
Laiſſe échapper la victoire ;
Plus d'amour, moins de reſpect,
Du triomphe on a la gloire :
Un cœur foible eſt bientôt rendu,
Quand on le ſurprend à l'impromptu.

Mlle. L'ECLUSE.

D'un amant rempli d'ardeur,
J'ai longtemps craint la pourſuite ;
J'avois tort ; car le bonheur
Jamais n'arrive aſſez vîte :
Je regrette le temps perdu,
Et je le répare à l'impromptu.

ROBINETTE.

Le matin ſans amoureux,
Le ſoir vous voilà Madame ;
Flamron, d'un ton langoureux,
Ne déclare point ſa flâme :
Avec lui point de temps perdu,
Il devient Epoux à l'impromptu.

PETRINE.

Si l'hymen eſt un bonheur,
Pourquoi nous le faire attendre ?
Nous naiſſons avec un cœur,
L'avons-nous pour le défendre ?
C'eſt un bien pour nôtre vertu,
Quand l'hymen arrive à l'impromptu.

AU PUBLIC.

Meſſieurs, n'allez pas peſer
Gravement un badinage ;
On cherche à vous amuſer,
On n'en veut pas davantage :
Si notre zele vous a plû,
Applaudiſſez-nous à l'impromptu.

FIN.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Petrine, Parodie de Proſerpine*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. Ce 6 Janvier 1759. CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Théâtre de l'Auteur.

SOLIMAN SECOND,

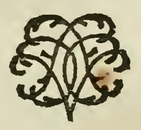
COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS;

Par M. FAVART:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 9 Avril 1761. Et remise au Théâtre le 19 Décembre de la même année.

Le prix est de 30 sols avec les petits Airs.
La Musique se vend séparément 24 sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXII.



A

MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL DUC

DE RICHELIEU.

ONSEIGNEUR,

J'Ai mis ſur la Scene Soliman ſecond ; un des plus illuſtres Conquérants de ſon ſiecle. Favori de la Gloire & de

l'Amour ; il avoit l'ame grande & le cœur ſenſible ; il aimoit les Sciences & les Arts, les cultivoit lui-même, & les fit fleurir.

En dédiant ma Comédie à un Héros qui raſſemble toutes ces qualités, je rends hommage au Grand homme, au Libérateur de Génes, au Conquérant de Minorque, au Vainqueur toujours heureux des ennemis de la France. Je paye encore un tribut à l'Homme aimable & au Protecteur des Lettres qui fait un des principaux ornemens de l'Académie.

Mes foibles talens, MONSEIGNEUR, ne vous préſentent rien qui ſoit digne de vous ; je n'ai écouté que mon zele : mais vous donnerez du luſtre à cet ouvrage, ſi vous daignez le recevoir favorablement.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
FAVART.

SOLIMAN SECOND,

COMÉDIE.



ACTEURS.

SOLIMAN SECOND, *surnommé le* MAGNIFIQUE, *Empereur des Turcs.*

OSMIN, *Kislar Aga, ou Chef des Eunuques.*

ELMIRE, *Espagnole.*

DÉLIA, *Circassienne.*

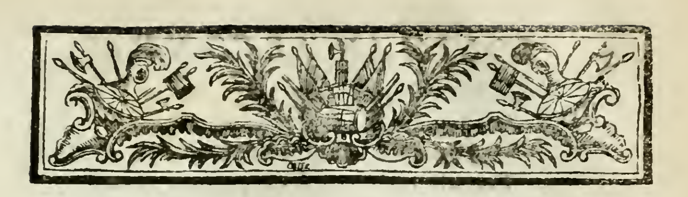
ROXELANE, *Françoise.*

EUNUQUES NOIRS.

BOSTANGIS.

MUETS, *& autres Esclaves du Serrail.*

La Scene est à Constantinople, dans le Serrail du Grand Seigneur.



SOLIMAN SECOND,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Salle des appartemens intérieurs du Serrail, ornée de tapis, de cassolettes, de sophas & autres meubles, selon le costume des Turcs. Il y a un sopha garni de carreaux, placé sur l'avant-Scene, à droite des Acteurs.

SCENE PREMIERE.

SOLIMAN, OSMIN.

Soliman entre d'un air triste, & se promene à grands pas sur le Théâtre. Osmin le suit à quelque distance.

OSMIN.

TRÈS-gracieux Sultan, votre esclave fidele,
Attend vos ordres... Mot... Seigneur... je parle en vain.
Seigneur ?

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Ofmin :
Depuis qu'à tes foins, à ton zele
J'ai confié la garde du Serrail,
Et le gouvernement des femmes....

OSMIN.

Parbleu, c'eft un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille Beautés, ces délices des ames,
En as-tu vûe, Ofmin, dont les attraits
Égalent ceux d'Elmire?

OSMIN.

Oh! non, Seigneur; jamais:
Et puifque vous l'aimez....

SOLIMAN.

Ah! dis que je l'adore.
Que je fuis malheureux!

OSMIN.

Fort bien.
Allez, allez, Seigneur; il eft encore
Un état pire : c'eft le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à la fois fi fiere & fi touchante;
Elmire, mon tourment & mon fouverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L'inftant qui l'offrit à mes yeux;
Glacée entre vos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit; ô Dieux, qu'elle étoit belle!

En reprenant la vie, elle leva ſur nous
De grands yeux bleus, intéreſſans, ſi doux,
Embellis encor par ſes larmes !
Déjà tout occupé du plaiſir enchanteur
De faire ſuccéder l'amour à ſes allarmes,
Je me flattois d'être aiſément vainqueur
D'une ame ſenſible au malheur.
Je m'abuſois, Oſmin ; enivré de ſes charmes,
Je ne fus plus ſon maître. Hélas ! dès ce moment
J'oubliai mon pouvoir, je devins ſon amant,
Son eſclave. Ceſſez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne ſuis pas un tyran odieux ;
A vivre ſous mes loix je n'oſe vous contraindre ;
Mais, un mois ſeulement, demeurez en ces lieux ;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous ſerez rendue enſuite à vos parens,
Si mes ſoupirs vous ſont indifferens.
Je l'ai juré, le terme expire ;
Que vais-je devenir ?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, ſi je lis dans ſon ame,
Autant que vous, elle craint ſon départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu ?

OSMIN.

Mais ſur ce qu'elle eſt femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aiſément
Un Empereur Turc pour amant.
Elmire eſt Eſpagnole, elle eſt fiere, mais tendre ;
Et ſon cœur, en ſecret ne cherche qu'à ſe rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort.

OSMIN.

Eh ! non, non, ſurement.
Chaque matin, à ſa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui, mais ſi froidement !

OSMIN.

Pour mieux vous attirer ; manége de coquette,
Et je fonde mon ſentiment
Sur des diſtractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hazard préparé, qu'on place heureuſement,
Et de petites maladreſſes
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ſes cheveux on raſſemble les treſſes,
Pour couronner ſon front d'un nouvel ornement ;
On veut les arranger ſoi-même.
Moi déſintereſſé, je ſens le ſtratagême ;
Un fidele miroir réfléchit à vos yeux,
De déux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'eſt un ruban qui coule ;
Elmire veut le r'attacher,
Et d'un ſoulier mignon fait voir le joli moule :
Alors, comme il faut ſe pancher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre ;
Elle s'en apperçoit, & ſa vivacité
Le tire bruſquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.

Dans ce désordre, Elmire en rougissant,
Leve des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse ;
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois sa maladroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piqûre : on jette
Au loin l'épingle : aye, aye ; on fait un petit cri,
Dont le Sultan est attendri ;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le tems de fixer un regard,
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante & légère,
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin, apprends à mieux connoître,
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh! bien, j'ai tort, je connois mon erreur :
Vous n'êtes point aimé, Seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi, je ne le veux point!

OSMIN.

Mais non; c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute :
Vous n'estimez un bien que parce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté céde enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez ; qu'elle vous soit sévère,

Vous gemissez, cela vous désespère ;
On ne sait trop comment vous rendre heureux!

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère :
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois ;
Mais hâtez vous, Seigneur, de faire un choix,
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales;
Car toutes briguent à la fois
L'emploi de favorite, & ce sont des cabales,
Des trames, des caquets; enfin c'est un sabat...!

SOLIMAN.

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh! bien, soyez moins délicat:
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chère,
Et renvoyez plutôt, Seigneur,
Ce nombre superflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différens des vôtres,
Dans ce cahos de volontés,
Ce conflict dinutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste ; effet très naturel.
C'est le besoin commun & mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire ; & je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerois mieux quitter le gouvernail :

On ne tient plus dans le Serrail.
Entr'autres, nous avons une jeune Françoise,
Vive, étourdie, altière, & qui se rit de tout;
Elle vit sans contrainte, & n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine:
N'est-ce point Roxelane?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour,
Je l'étudie & l'examine,
C'est bien la plus drôle de mine!

OSMIN.

Son nez en l'air semble narguer l'Amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh! je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danse;
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là, qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrois bientôt changer de caractère,
Si je la flattois d'un regard.
Laissons cela; les présens pour Elmire
Sont-ils prêts?

OSMIN.

Oui, Seigneur: puis-je ici l'introduire?

SOLIMAN.

Oui,

SCENE II.

SOLIMAN.

QUEL moment ! quel funeſte départ !
Je n'avois point encor éprouvé ce martyre.
Hélas ! faut-il que je ſoupire
Pour un objet que je perds ſans retour !
Elle vient....

SCENE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN, & *pluſieurs Eſclaves chargés de préſens, qui ſe tiennent dans le fond du Théâtre.*

SOLIMAN, *à Elmire.*

AH ! je ſais ce que vous m'allez dire :
Parlez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois en ce ſéjour,
Pour vous accoutumer à commander vous même;
Vous aviez comme moi l'autorité ſuprême.
Loin d'impoſer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique.
Si les mortels ont droit au pouvoir déſpotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre ame généreuſe
Me procure un plaiſir bien doux;
C'eſt de vous eſtimer, c'eſt d'admirer en vous
La bonté, la douceur; & j'étois trop heureuſe.
Les vertus d'un Sultan qui ſe fait adorer
L'emportent ſur les droits qu'il tient de la Couronne;
Les ſentimens que l'on fait inſpirer
Rendent plus abſolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne!
Et ce jour va nous ſéparer!

ELMIRE.

Comment! déjà le mois expire?

SOLIMAN.

Que dites vous? Se pourroit-il, Elmire?...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cauſe, Seigneur, une douleur ſi vive;
Et par égard je dois....

SOLIMAN.

Si ce n'eſt que l'égard,
Partez: de mon bonheur il faut que je me prive:
Le vôtre m'eſt plus cher, je dois le préférer.
Si c'étoit par amour... Je ceſſe d'eſperer....
Allez revoir votre patrie:
Allez embraſſer vos parens;
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent, ſur notre ſort, ils ſont indifférens.

Leur amitié s'affoiblit avec l'âge ;
Vous avez eu pour moi des ſoins plus généreux.
Et l'on appartient d'avantage
A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit-être une regle pour eux ;
Vous leur direz combien vous m'étiez chére ;
Ils verront ces préſens, tribut d'un cœur ſincére.

(*Montrant les préſens que portent les Eſclaves.*)

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuſer.

SOLIMAN.

Quoi ! vous me feriez cet outrage !
Quoi ! vous m'humiliez juſqu'à les mépriſer !

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image ;
Vos traits, ſi ce n'eſt pas l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnoiſſance,
Je crois, en quittant ce ſéjour,
Abandonner les lieux de ma naiſſance.
(*Avec un ſentiment joué.*)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez !
Elmire....

ELMIRE, *à part.*

Il s'attendrit ; courage.

SOLIMAN.

Et ces préſens ne ſont point acceptés !

Recevez les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, & du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterois des dons si précieux,
Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh ! bien ... vainement je désire,
Vous être insensible aux peines que je sens.

ELMIRE, *avec un trouble affecté.*

Mais ....

SOLIMAN.

Achevez... Eh ! bien... Partirez vous, Elmire ?

ELMIRE.

Seigneur .... j'accepte vos présens.

SOLIMAN.

Quoi ! mon bonheur....

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre.
Qui peut dissimuler, n'aime que foiblement.
Tout le temps que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son Amant.
Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.
Si l'on m'a vû verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitoit seule mes allarmes.

SOLIMAN, *d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire ceder sitôt.*

Ah ! je n'esperois pas être sitôt heureux.

(*A part.*)
Oſmin me l'a bien dit.

ELMIRE, *vivement.*

Vous m'aimez, je vous aime:
Mon cœur ſe livre au plus ardent tranſport;
Je vais contremander moi-même,
Les apprêts d'un départ qui m'eût cauſé la mort,
(*A part.*)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCENE IV.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

SEIGNEUR, je vous fais compliment:
Vous êtes, je le vois, dans un raviſſement....

SOLIMAN.

Non, je n'aurois jamais pû croire
Qu'elle eût cédé ſi promptement.

OSMIN.

Comment! depuis un mois qu'elle eſt à ſe défendre!
Elle eſt ma foi l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur eût tardé ſi longtems à ſe rendre.

SOLIMAN.

Oſmin, ne feroit-elle pas
Plus ambitieuſe, que tendre?
Je ne ſais; mais je n'ai point reconnu

Ce trouble intéreſſant, ce déſordre ingenu,
Garant d'une flamme ſincère.

OSMIN.

C'eſt ſe forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurois voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degré j'aurois ſait naître ;
Préparer mon bonheur, l'attendre, le connoître,
Combattre des refus & vaincre pas à pas.
Je ſuis aimé d'Elmire, & tout obſtacle ceſſe ;
Ah ! que ſon cœur encor ne s'eſt-il déguiſé ?
Ou véritable, ou feinte, à préſent ſa tendreſſe
Ne m'offre qu'un triomphe aiſé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicateſſe.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous réſiſter longtems?
Pour un Monarque eſt-il des cœurs rebelles ?
Dans ce Pays ſur-tout, il n'eſt point de cruelles:
On connoit le prix des inſtans.
Je vous l'ai déja dit, toutes femmes ſont femmes:
Croyons en Mahomet, notre Légiſlateur ;
La Nature prudente imprime dans leurs ames
La complaiſance, la douceur.
Eh! pourquoi voulons nous, injuſtes que nous ſommes,
Exiger des efforts qui paſſent leur pouvoir ?
Tous ces êtres crées pour le bonheur des hommes,
Sont tendres par état, & foibles par devoir ;
Une réſiſtance infinie
Violeroit les loix de l'harmonie,
Détruiroit les accords de la ſociété :

Pour l'intérêt commun, tout eſt bien ajuſté.
Autant vaut Elmire qu'une autre :
Ceder eſt ſon deſtin, triompher eſt le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur ſe rend à ſes attraits ;
Mais quoi ! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaiſantes,
De ces machines carreſſantes ?
Je dois me préparer encor à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'ame ſuccombe !
Ah ! ſi tu vois que je retombe
De cet état cruel où l'amour s'aſſoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il ſuffit.
Mon art vous ſera favorable ;
Des danſes, des chanſons, les plaiſirs de la table
Pourront, dans ces momens, égayer votre eſprit.

SCENE V.

ELMIRE, SOLIMAN, OSMIN.

ELMIRE, *avec un habit plus riche.*

SEIGNEUR, j'ai choiſi cet habit ;
Si la couleur vous en ſemble agréable,
C'eſt celle qui m'ira le mieux.

Comment

Comment me trouvez vous ?

SOLIMAN.

Ah ! toujours adorable.

ELMIRE.

Je n'ai deſſein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits, vous êtes toujours ſure
De l'effet de votre parure ;
Mais cependant, l'habit que vous avez quitté...
Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel... plus ſimple... oſerai-je le dire ?
Imitoit mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préferé la couleur la plus tendre :
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, *à part.*

Oui, oui ; c'eſt le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit, avec ardeur,
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime ;
Tous mes ſens occupés de ce bonheur ſuprême...

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Elmire....

ELMIRE.

Ah ! laiſſez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'eſt la vérité qui me prête ſa voix.
Eh ! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même ?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

OSMIN, *à part.*

Continue.

SOLIMAN, *avec un peu d'impatience.*

Elmire, de grace,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarraſſe :
La craindre, c'eſt la mériter ;
Vous m'en êtes plus plus cher.

SOLIMAN.

Quoi ! toujours inſiſter !

OSMIN, *s'appercevant que l'ennui commence à gagner le Sultan.*

Seigneur, voulez-vous une fête ?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma Sultane à l'inſtant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce ſoin :
Une fête ! En eſt-il beſoin ?
L'Amour ſe ſuffit à lui-même,
Lui ſeul doit remplir nos momens.
Solitaire au milieu des vains amuſemens,
On ne voit que l'objet qu'on aime ;
Tous nos ſens, tous nos goûts à lui ſont enchaînés :
A tout autre plaiſir l'ame eſt inacceſſible.
Les ſpectacles, les jeux ne ſont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas ſenſible.

SOLIMAN.

Les plaiſirs ſont plus vifs pour les amans heureux :

Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne ſont que pour eux ;
Il n'en eſt point pour l'ame indifferente.

OSMIN.

C'eſt fort bien dit : Seigneur, ſi vous le trouvez bon,
Je vais faire danſer vos Eſclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'eſt moi qui les enſeigne.

SOLIMAN.

Oſmin, qu'on avertiſſe
Cette nouvelle Cantatrice
Que j'ai dans mon Sérail ; on vante ſon talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'inſtant.

SCENE VI.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

ELMIRE, aimez-vous la Muſique ?

ELMIRE.

Mais ... comme il vous plaira ; ne cherchez point mon goût ;
Vous aimer, vous chérir eſt mon plaiſir unique,

Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même....

SOLIMAN.

Ah ! c'eſt me faire injure...

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, Seigneur, d'autre deſir.

SOLIMAN.

Elle vient : ſi j'en crois ce que l'on m'en aſſure,
Oui, ſa voix nous ſera plaiſir.
(Il fait aſſeoir Elmire à côté de lui ſur le ſofa de l'avant-ſcene, & dit, en voyant Délia :)
Placez vous. Comment donc ! elle a de la figure !

ELMIRE.

Mais ... oui ... ſes ſourcils peints ſont reſſortir ſes traits ;
Cependant elle perd, quand on la voit de près.

SCENE VII.

DÉLIA, SOLIMAN, ELMIRE,

(SOLIMAN & ELMIRE ſont aſſis à la Turque ſur le ſofa ; DÉLIA avance timidement, s'arrête au milieu du Théâtre, & met un genou à terre devant le Sultan.)

DÉLIA, *au Sultan.*

A Tes ordres, Seigneur, Délia vient ſe rendre.
Oſmin m'a dit que tu voulois m'entendre ;

Je ne m'attendois pas à l'honneur ſans pareil...

SOLIMAN, *à Délia froidement.*

Levez-vous & chantez.

DÉLIA, *ſe levant.*

Pardon, je ſuis tremblante.
L'Aigle ſeul a le droit de fixer le Soleil,
Que ton ame ſoit indulgente.
(*Elle chante.*) Air noté : nº. 1.

Dans la Paix & dans la Guerre,
Tu triomphes tour à tour.
Tu lances les traits de l'Amour;
Tu lances les feux du Tonnerre.
Mars & Venus te comblent de faveurs,
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire
Auſſi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur ſe ſent-il excité?
Sa voix me tranſporte & m'enchante.

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'eſt que ce qu'elle chante
Eſt conforme à la vérité.
(*A part, regardant Délia.*)
Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne ſais quoi qui prévient & qui touche.
(*A Elmire, en lui prenant la main.*)
Je veux qu'elle s'attache à vous faire ſa cour.

(*En regardant Délia.*)
Ah ! que les ſons flatteurs d'une ſi belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour !

DÉLIA.

Je vais, ſi vous voulez, célébrer l'Inconſtance.

ELMIRE.

C'en eſt aſſez.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ayez la complaiſance....
C'eſt un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, *ſe contraignant.*

Je me ſoumets.

SOLIMAN, *à Delia.*

Chantez ; ce ſera m'obliger.

ELMIRE, *à part.*

C'en eſt trop ; je perds patience.

DÉLIA, *chante.* *

Air noté : n°. 2.

Jeunes Amans, imitez le Zéphir.
Il carreſſe l'œillet, l'anémone & la roſe,
Jamais ſon vol ne repoſe ;
Nouvel objet, nouveau deſir.
De Beautés en Beautés, ſans vous fixer pour une,
Comme lui, voltigez toujours ;
Voltigez, & paſſez de la Blonde à la Brune ;
Les Belles ſont les fleurs du Jardin des Amours.

---

* Pendant que Délia chante, Soliman bat la meſure dans la main d'Elmire. Elmire qui s'apperçoit de l'attention du Sultan pour Délia, retire ſa main par un mouvement de jalouſie.

SOLIMAN, *se levant.*

Rien n'est plus parfait à mon gré ;
Elle charme à la fois & le cœur & l'oreille ;
(A Elmire.)
Qu'en pensez-vous ?

ELMIRE, *avec humeur.*

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN.

Ah ! vous avez raison : elle chante à merveille.

ELMIRE.

La réponse est très-juste ; eh ! bien, écoutez-la.
De votre attention je crains de vous distraire.
(A part.)
Cachons leur mon dépit.

(Elle sort.)

SCENE VIII.

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, *qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'apperçoit point qu'Elmire se retire.*

O Belle Délia,
Un cœur, comme il te plaît, change de caractere.
Sur tout ce que tu dis un charme se répand ;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.

Mais je ne ſonge pas qu'Elmire . . .

DÉLIA, *avec un petit air de ſatisfaction.*

Elle eſt ſortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment ! je n'ai point remarqué....
C'eſt l'effet du plaiſir que votre voix inſpire.

SCENE IX.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

SEIGNEUR, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite Eſclave.
Permettez-moi de la punir.
Elle m'inſulte, elle me brave,
Elle me fait des tours ; oh ! c'eſt en vérité,
Un prodige d'eſpiégleries.
Je ſuis toujours l'objet de ſes plaiſanteries ;
Elle pince en riant, méchante avec gaité,
Elle badine avec la haine ;
Et ne connoît nul égard, nulle gêne.
Je ſuis de ce Sérail le premier Officier,
Je repréſente ici la Majeſté Suprême,
Et me déſobéïr, c'eſt manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère eſt ſingulier !

OSMIN.

Elle eſt d'une inſolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étois dans ſon appartement ;
Je lui défends expreſſément
D'en ſortir, ſous peine exemplaire :
Elle me prend par le bras poliment,
Me chaſſe, rit de ma colere,
Et me ſuit pour goûter deux plaiſirs à la fois ;
Pour ſe plaindre de moi devant vous, & pour faire
Ce que je lui défends ; mais, Seigneur, je la vois.

SCENE X.

ROXELANE, SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

ROXELANE.

AH ! voici, grace au Ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce ſublime Sultan
De qui je ſuis Eſclave ? Eh ! bien, prenez la peine,
Mon cher Seigneur, de chaſſer à l'inſtant
(*Montrant Oſmin.*)
Cet oiſeau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem ! le début eſt leſte.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t'en :

Délivre-nous de ta trifte figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, refpectez
Le miniftre des volontés
D'un Maître à qui tout doit obéir en filence.

ROXELANE.

Ah ! ah !

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France,
Ayez l'efprit plus liant, & plus doux,
Et croyez-moi, foumettez-vous;
On punit au Sérail le caprice & l'audace.

ROXELANE.

Ce difcours a fort bonne grace !
Qu'un Empereur Turc eft galant !
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes?
Vous devez enchanter leurs ames,
En vérité c'eft avoir du talent;
Mais, mais je vous trouve excellent.
(Montrant Ofmin.)
Et de vos volontés voilà donc le Miniftre ?
Refpectons ce Magot avec fon air finiftre.
Aveuglément nous devons obéïr;
Il a vraiment de brillans avantages.
Hom ! fi vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas fes gages.
Un vrai monftre amphibie, un trifte épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui, qui fans ceffe nous gronde;
Qui, pour nous défoler, nuit & jour fait fa ronde,
Et nous renferme ici, comme dans un bercail !

Ah ! comme il étoit en colere
Pour m'avoir vûe hier ſeule dans vos boſquets !
Eſt-ce encor par votre ordre ? Eh ! quel mal peut-on faire ?
Nous eſt-il défendu d'y reſpirer le frais ?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ?
Et quand cela ſeroit, voyez le grand malheur !
Le Ciel, dans l'état où nous ſommes,
Nous devroit ce miracle.

OSMIN.

Eh ! bien, eh ! bien Seigneur,
Qu'en dites-vous ?

SOLIMAN *à Oſmin, conſiderant Roxelane.*

Quel jeu de phyſionomie !
Qu'elle a de feu dans le regard !

ROXELANE.

Comment ! vous vous parlez à part ?
Je vous avertis en amie
Qu'il n'eſt rien de plus impoli,
Oui, vous feriez mieux de m'entendre ;
Je veux faire de vous un Sultan accompli,
C'eſt un ſoin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous déſabuſer
Que vous ayez dès droits pour nous tyranniſer ;
C'eſt préciſément le contraire.
Les hommes ne ſont faits que pour nous amuſer.
Corrigez-vous, cherchez à plaire ;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour Emiſſaire,
(*Montrant Oſmin.*)
Ce prétendu Monſieur que je ne puis ſouffrir,

Prenez un Officier, jeune, bienfait, aimable;
Qui vienne les matins consulter nos désirs,
Et nous faire un plan agréable,
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir;
Que du Sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos Esclaves en Dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule, & si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me retire:
C'est à vous de vous mieux conduire;
Voilà ma premiere leçon:
Profitez; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN.

(*A Soliman.*) Bon.
Elle vous parle en Souveraine.

SCENE XI.

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN.

DÉLIA, *à Soliman.*

Vous plaît-il, Auguste Sultan,
D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, *d'un ton sec.*

Non, l'heure m'appelle au Divan:

On vous fera sçavoir, si je veux vous entendre.

DÉLIA, *à part, en sortant.*

Il a le ton bien imposant,
Il a besoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une Esclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris insultant?

SOLIMAN, *après un instant de réflexion.*

C'est un enfant, une petite folle,
Il faut l'excuser.

(*Il sort.*)

OSMIN.

Cet enfant
Pourra bien envoyer le Sultan à l'école.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(SOLIMAN entre, ſuivi de pluſieurs Eſclaves, Officiers de ſa Perſonne : l'un porte une petite table d'or carrée, haute de ſix à huit pouces, & large d'un pied & demi environ; l'autre poſe ſur cette table un riche vaſe de porcelaine ; un troiſiéme y place une ſous-coupe d'or garnie de pierreries avec deux taſſes de porcelaine & une cuillier faite avec le bec d'un oiſeau des Indes très-rare, lequel bec eſt plus rouge que le corail, & de très-grand prix ; un quatriéme Eſclave, apres que SOLIMAN s'eſt aſſis à la Turque ſur le ſofa, lui préſente à genoux une grande pipe allumée. SOLIMAN fait un geſte de la main ; les Eſclaves ſe retirent.)

SOLIMAN, *fumant par intervalles.*



E ne ſors point de mon étonnement ;
Une Eſclave parler avec cette arrogance !
(Il fume.)
Elmire, Elmire, ah ! quelle différence !
Que vous méritez bien tout mon attachement !

Ofmin ne revient point; je meurs d'impatience.
(*Il fume.*)
Douceur de caractere, égards, refpect', décence...
Et cette Roxelane...(*Il fume.*) Oui, je fuis curieux
De démêler au fond ce qu'elle penfe.
C'eft la premiere fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice, & l'indépendance.
Nous allons voir ce qu'elle me dira. (*Il fume.*)
Mais il faut s'amufer de fon extravagance.
Ofmin, ne revient point.(*Il fume*) A la fin le voilà.
Eh! bien?

SCENE II.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

SEIGNEUR, j'ai fait votre meffage.

SOLIMAN.

Que t'a-t-on répondu?

OSMIN.

Seigneur, fur un fofa
Roxelane dormoit....

SOLIMAN.

Parle fans verbiage.
Au fait, le fofa n'y fait rien.

OSMIN.

Auſſi-tôt on l'éveille ; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh ! bien ?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux ſinge
Ce marabou coëffé de linge ?
Dit-elle, en ſe frottant les yeux.
A ce compliment gracieux,
Je réponds : tréſor de lumière,
Je viens de la part du Sultan,
De vos pieds baiſer la pouſſière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du ſorbet avec lui,

SOLIMAN, *vivement.*

Viendra-t-elle ?

OSMIN.

Vas dire à ton Sultan, réplique cette Belle,
Que je ne prends point de ſorbet,
Et que mes pieds n'ont point de pouſſière.

SOLIMAN.

En effet....
Tu t'y prends toujours mal ; tu pouvois bien attendre....
Oſmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous !

SOLIMAN.

Oui, malgré ſes écarts,
Il eſt certains devoirs qu'à ſon ſexe il faut rendre.
Elle eſt excuſable.

OSMIN

OSMIN, *avec ménagement.*

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse ....

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse ;
Et cette belle Esclave, au gosier merveilleux,
De la part du Sultan, n'ai-je rien à lui dire ?

SOLIMAN.

A Délia ? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire....

SOLIMAN.

Elmire ! ah je l'aime toujours.
Mais, vas trouver Roxelane, vas, cours, ...
Qui peut lever cette portiére ? *

* Les Appartemens intérieurs du Sérail n'ont point de portes fermantes ; mais de riches portieres de drap d'or ou d'autres étoffes précieuses. Des Eunuques noirs sont de garde nuit & jour à l'entrée en dehors, prets à éxécuter au moindre signal les ordres du Grand Seigneur ou du Kislar Aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant Sa Hautesse sans être annoncées.

SCENE III.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, *lestement.*

C'Est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la premiere ....

(A part.)
Mais elle ne ſait pas les devoirs impoſés;
Paſſons. (*A Roxelane.*) Roxelane, excuſez :
Je ſuis faché qu'on ait eû l'imprudence
D'interrompre votre ſommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs ſont ſi polis !

OSMIN, *à part.*

Voyez l'impertinence.

ROXELANE, *à Soliman, qui continue de fumer.*

Mais voudriez vous bien avoir la complaiſance....

SOLIMAN, *qui s'imagine que Roxelane, lui demande ſa pipe pour fumer, la lui préſente.*

Très-volontiers, tenez.

(Roxelane prend la pipe & la jette au fond du Théâtre.)

OSMIN.

Quel attentat !

SOLIMAN, *ſe levant avec courroux.*

Comment ! après un tel éclat....

OSMIN, *ſaiſi d'indignation, paſſe du côté de Soliman.*

Qu'ordonnez-vous, Seigneur ?

SOLIMAN, *à Oſmin, d'un ton foudroyant.*

Silence.

(Oſmin ſe retire tout étonné.)

Roxelane....

ROXELANE, *tranquillement.*

Fi donc! mais cela n'eſt pas beau.
Comment! comment! Devant des fem-
Vous qui faites la cour aux Dames!
mes...
En vérité....

SOLIMAN.

Tout cela m'eſt nouveau.
Qu'elle eſt folle! (*A Roxel.*) Écoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France, l'on agit ſans doute
Auſſi légerement.

ROXELANE.

A peu près.

SOLIMAN.

Par bonté
Je veux bien excuſer votre vivacité;
A l'avenir ſoyez plus circonſpecte.
J'oublie entiérement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez? Tant pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me reſpecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment?

ROXELANE.

Sans contredit :
Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh ! comment voulez vous, Monſieur, qu'on vous corrige ?

SOLIMAN.

Me corriger ? De quoi donc, s'il vous plaît ?

ROXELANE.

De quoi, de quoi ? Ces Sultans me font rire,
Ils penſent que ſur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelqu'intérêt,
Croyez moi, banniſſons la gêne.
L'amitié me conduit ; quand ce ſeroit la haine,
Vous pourriez y gagner encor ;
La haine eſt franche, elle vaut un tréſor :
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié foiblement nous conſeille,
Notre ennemi connoît tous nos défauts,
D'une gloire uſurpée il diſtingue le faux :
L'amitié dort, la haine veille ;
Conſultez-la, vous qui voulez regner.
L'orgueuil nous trompe;eh ! faut-il l'épargner ?
Non....

SOLIMAN.

(*A part.*)
Cette femme eſt étonnante.
(*A Roxelane, fierement.*)
Briſons-là.

ROXELANE, *reſpectueuſement.*

Soit, ce ſeroit vous fâcher.
Ce n'eſt pas mon deſſein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchiſe, il eſt vrai, doit vous effaroucher :
Vos oreilles n'y ſont pas faites.

SOLIMAN.

Encor ! vous oubliez qui je ſuis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, & qui je ſuis ?
Vous êtes, grand Seigneur, & moi je ſuis jolie :
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah ! que n'y ſuis-je encor ! quels dégouts ! quels ennuis !
Vous faites bien ſentir quelle eſt la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'Eſclaves chez nous, on ne reſpire en France
Que les plaiſirs, la liberté, l'aiſance.
Tout Citoyen eſt Roi, ſous un Roi Citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir, vous ſeriez enchantée,
Si vous pouviez vous ſéparer de moi.

ROXELANE.

Aſſurément, je ſuis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais, si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisoit votre bonheur?

ROXELANE.

En quoi?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur.

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur!...

ROXELANE.

Je le dis, comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant, j'ai quelque espérance...

ROXELANE.

Détrompez vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice;
Quoi! jamais....

ROXELANE, *minaudant.*

Oh!... Jamais...! Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh! bien:

J'attends tout du caprice, & de la fantaisie.
Vous soupez avec moi.

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur;
Vous devriez....

ROXELANE.

Je devrois! Eh! Seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humiliants d'honneur & de devoir
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément,
En ce cas laissez vous conduire;
Vous promettez, & je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement:
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon Amant:
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connoissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très volontiers. Osmin.



SCENE V.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN *entre.*

ROXELANE.

C'Est à moi d'ordonner.

(*A Osmin.*)

Osmin, fais avertir l'Intendant des cuisines *
Que je traite ici le Sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

(*Osmin se retourne avec étonnement du côté de Soliman pour savoir son intention.*)

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

(*Osmin sort.*)

---

* Le Mout-pak Emini, Intendant des cuisines du Grand Seigneur. Il a treize cens personnes sous ses ordres.

SCENE VI.

ROXELANE, SOLIMAN.

ROXELANE.

N'Avez-vous point quelqu'aimable Sultane
Qui puisse exciter l'enjouement ?
Tenez, il faut qu'Elmire vienne,
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui, ... mais ....

ROXELANE.

Et Délia, cette Circassienne,
Dont le gosier vous cause un doux ravissement ?
Il faudroit l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire,
Nous serons seuls.

ROXELANE.

Oui dà !

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCENE VII.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à Roxelane.*

Vos ordres ſont donnés.

SOLIMAN, *tire Oſmin à part & lui dit tout bas.*

Oſmin, va chez Elmire,
Va raſſurer ſon cœur, promets lui que ce ſoir....

ROXELANE.

Que dites-vous ?

SOLIMAN.

(*A Roxel.*) Rien, rien. (*A Oſmin.*) J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels ſecrets avez-vous à dire ?

(*A Oſmin.*) SOLIMAN.

Pars.

ROXELANE.

Laiſſez-le moi, s'il vous plait,
J'en ai beſoin.

SOLIMAN, *à Oſmin.*

Demeure.

ROXELANE, *à Oſmin.*

Et ſuis comme un Arrêt,
Tout ce que je vais te preſcrire.
(*A Soliman.*)
Et vous, allez vaquer aux ſoins de votre Empire.

Vous reviendrez, lorſque tout ſera prêt.

SOLIMAN, *à part.*

Non, je n'ai rien vû de ma vie,
De ſi plaiſant. Contentons ſon envie,
Je veux m'en donner le plaiſir.

(Il ſort en faiſant une inclination à Roxelane qui lui rend ſon ſalut avec une dignité comique.)

SCENE VIII.

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à part, pendant que Roxelane reconduit le Grand Seigneur.*

Soliman veut ſe divertir,
C'eſt un moment de fantaiſie ;
Puiſqu'elle prend faveur, faiſons-lui notre cour ;
Son aſcendant pourroit nous nuire,
Quitte après tout pour la détruire,
Dès que nous y trouverons jour.
(A Roxelane.)
Enfin, vous triomphez.

ROXELANE.

Eh quoi ! cela t'étonne !

OSMIN.

Oh ! point du tout, vous méritez très-fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d'accord,

Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, *riant.*

Tout de bon !

OSMIN.

Croyez-en un Esclave fidéle
Qui vous est attaché, comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connois, Messieurs les Courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens ;
Je vois ton cœur à travers ton visage :
Tu veux sacrifier à l'Idole du jour.
Ces Thermométres de la Cour
Ont cependant quelqu'avantage ;
Ils marquent à coup sûr les changements de tems,
Le froid, le chaud, & le calme, & l'orage,
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidens ;
Ils ne sont bons qu'à cet usage.

* OSMIN, *à part.*

Elle me connoît trop pour ne pas l'écraser.

---

* Huit Esclaves noirs entrent & font pendant le reste de cette Scene tous les aprêts d'un dîner à la Turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nappe de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif, haute d'un pied & demi & de quatre pieds de diamétre avec un rebord de deux doigts. Ils rangent à l'entour quatre grands carreaux orné de reseaux & de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude, & dans le silence profond que l'on observe au Sérail.

(*Haut.*)

Non, je ne ſais point déguiſer,
En vérité, je ſuis plus que perſonne....

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le ſans rien examiner :
Paſſe chez Délia, de-là, va chez Elmire,
Dis-leur que Soliman les attend à dîner ;
Mais ne t'aviſe pas de dire
Que tu viens de ma part ; ta tête m'en répond.
Que le Sultan même l'ignore.

OSMIN, *à part.*

Par la barbe d'Ali ! tout cela me confond.

ROXELANE.

Comment ! Tu ne pars pas encore !
Dépêche, & garde-toi ſur-tout de me trahir.

SCENE IX.

ROXELANE ET LES ESCLAVES.

ROXELANE.

OH ! je ne veux point qu'on s'endorme,
Quand il s'agit de m'obéïr.
Je veux dans ce Sérail établir la Réforme.
(*Appercevant les Eſclaves.*)
Qu'eſt-ce que je vois là ? des carreaux, un tapis !
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(*Elle donne du pied dans les carreaux.*)

Un dîner à la Turque ! oh ! le plaiſant uſage !
Vous autres, vous mangez ſur la terre accroupis,
Comme des Sapajoux. Une table, des chaiſes,
Suivez les coûtumes Françoiſes.
[*Les Eſclaves marquent leur étonnement par leurs geſtes.*]
Eh ! bien ? ils ſont tout étourdis.
Que l'on baiſſe ces jalouſies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies;
Leur éclat nous ſuffit, il repand à l'entour
Ce demi-jour ſi doux qui convient à l'amour.
J'oubliois la meilleure choſe,
Il nous faut du vin, ſongez-y.
(*Les Eſclaves paroiſſent ſcandaliſés. Ils ſont entendre par ſigne qu'il n'y a point de vin dans le Sérail.*)
Comment ! ils ont horreur de ce que je propoſe !
Hem ! quoi ! plaît-il ? on n'en a point ici ?
Que l'on aille chez le * Muphti,
On en trouvera, j'en ſuis ſûre :
C'eſt un eſprit juſte, un cœur droit,
Qui ſaiſit tout le vin : c'eſt par-là qu'il s'aſſure
Qu'aucun vrai Muſulman n'en boit.
Il nous en donnera du Grec & du Champagne,
Tout ce que nous voudrons.

* Le Muphti eſt le ſouverain Pontife de la Loi Mahométane. Il affecte une grande ſimplicité & la régularité la plus exacte. Il condamne l'uſage du vin, & cependant en boit comme d'autres en ſecret.

SCENE X.

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

ETOILE du Sérail,
Vous êtes obéïe, Elmire m'accompagne.

ROXELANE.

(*A part.*)
Fort bien. Je vais ſonger moi-même à ce détail.
(*A Oſmin.*)
Je reviens à l'inſtant.

SCENE XI.

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

OSMIN, quelle eſt ma joye !
Il eſt donc vrai que Soliman t'envoye ?
Ah ! je croyois que Délia ...

OSMIN.

Bon ! bon ! raſſurez-vous ; ces Virtuoſes-là,
Tant pour le chant que pour la danſe,
Quelquefois au Sérail ont une préférence,

Qui ne dure pas plus long-tems
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en eſt pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non; elles ont un empire,
Qui bien ſouvent mene au délire:
Par un aveuglement qu'on ne peut excuſer,
A leur art léger & frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'eſt rien qu'on n'immole.
Le premier des talens eſt celui d'amuſer.
J'avois tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh! non, non; Sa Hauteſſe
Ne s'eſt point priſe à ſes foibles appas.

SCENE XII.

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

(*Roxelane s'apperçoit qu'Elmire & Oſmin ſe parlent en confidence, elle s'approche doucement, ſe met derriere eux ſur le ſofa de l'avant-Scene & les écoute.*)

OSMIN, *continuant ſans voir Roxelane.*

MAis un danger d'une autre eſpéce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

ELMIRE.

Hélas !

Acheve Osmin.

OSMIN, *sans voir Roxelane.*

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite Esclave ? Ah ! je ne le crois pas.
Le beau sujet pour faire une Sultane !

OSMIN.

Elle seroit peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.
Soliman vous rend bien justice;
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir ? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers - moi.

OSMIN, *prenant l'écrin & le mettant dans son sein.*

De grand cœur, sans rien faire paroître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu regnes sur ton maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles;
Tu le guides, tu le conseilles,
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux :
J'aurois trop à rougir de me voir des égales.

Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;
En toute occasion, rabaisse mes rivales :
N'épargne aucun moyen, & dis du bien de moi.

(Haut.) ROXELANE.
Fort bien.

OSMIN, *à part, appercevant Roxelane.*
Je suis perdu. *(Bas à Roxelane.)* Vous me croyez un traître ;
En effet j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE, *se leve & présente une bague à Osmin qui la reçoit, & elle dit en parodiant Elmire.*
Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.
O toi, qui regnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurois trop à rougir si j'avois des rivales ;
En toute occasion, vante lui mes égales.
Ne me ménage pas, & dis du mal de moi.

ELMIRE.
Cette froide plaisanterie,
Vous sied très-mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie.
Je veux avoir son cœur; il n'importe à quel prix.

OSMIN.
L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(A Elmire bas.) *(A Roxelane.)*
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, *avec un souris moqueur.*

Va je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire;
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décéle un orgueil qu'on pouroit réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous allarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage, allons; j'aime assez les querelles:
C'est un revenant bon pour moi.
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les Belles.

(*Il sort.*)

(*Pendant cet* à parte *d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane d'un air fier & dédaigneux.*)

SCENE XIII.

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

EH! bien, comment suis-je à vos yeux?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux;
Je ne le cache point.

ROXELANE, *d'un air ouvert.*

Venez, ma chere amie:

Embraſſez-moi ; gardez votre Sultan.
Vous croyez que je m'en ſoucie ?
Mais point du tout : allons, débarraſſez nous-en,
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler ?

ELMIRE.

Roxelane, nous ſommes femmes.
Ce n'eſt pas entre-nous qu'il faut diſſimuler,
Et nous nous connoiſſons ; je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh ! bien, vous me jugez très mal.
Je reſterai toujours eſclave, s'il faut l'être :
Mais mon amant ne ſera point mon maître;
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicateſſe,
Je vous cede mes droits ; uſez de votre adreſſe
Pour réuſſir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploirois que ma tendreſſe.

ROXELANE.

Et des écrins. Abrégeons ces diſcours.
Pour vous prouver comme je penſe,
Apprenez que c'eſt moi qui vous prie à dîner,
Avec votre Sultan ; voyez ma complaiſance.
Profitez des moyens que je veux vous donner ;
Tâchez que pour vous ſeule il ſoit tendre & fidele.
(*A la Cantonade, en élevant la voix.*)
Holà ! faites venir ici le grand Seigneur.

(*A part.*) ELMIRE.

Veut elle me tromper ? J'aurai les yeux ſur elle.

(*A Roxelane.*)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez ſur l'amitié, ſur la reconnoiſſance....

ROXELANE.

Taiſons-nous, voici Délia;
Je l'ai fait inviter auſſi.

ELMIRE.

Quelle imprudence!

ROXELANE.

Bon! bon! la craignez vous! on s'en amuſera.

SCENE XIV.

ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA.

ROXELANE, *à Délia.*

VENEZ ſur l'horiſon, aſtre de Circaſſie:
Aux yeux de Soliman, ce ſoleil de l'Aſie,
Etalez vos brillans appas;
Il va paroître. (*A Elmire.*) Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas:
Point de flegme Eſpagnol; vive l'étourderie.
Le ſentiment eſt beau; mais il n'amuſe pas.
Qu'en penſe Délia?

DÉLIA.

Qu'on doit devant ſon maître
Reſter toujours dans la ſoumiſſion,
Le ſilence, l'attention.

La Nature a borné notre être;
Pour un Amant le ciel nous a fait naître:
Qu'il ſoit ſujet ou ſouverain,
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être
Par l'arrêt de notre deſtin,
Eſclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtreſſes.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels ſont nos titres?

ROXELANE.

Leurs foibleſſes.

DÉLIA.

Encor plus foibles qu'eux, nous devons leur ceder.

ELMIRE.

Ne leur diſputons rien: n'ont-ils pas en partage
La valeur, le courage,
Les Sciences, les Arts?

ROXELANE.

Pourquoi s'en allarmer?
Nous en ſavons plus qu'eux, mille fois d'avantage.

DÉLIA.

Et que ſavons nous?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaisie,
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie,
Quelques jours seulement. Je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un Français,
Et l'amene à vos pieds, à vos pieds, j'en suis sûre;
Ce sera sans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, *à part.*

Son insolence me rassure;
Elle en sera punie, & je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa Hautesse paroît : cessons notre entretien.
(*A la Cantonade.*)
Esclaves, servez-nous. *

* Douze Eunuques de *l'Has-Oda* (chambre suprême) apportent trois chaises, un fauteuil & une table toute servie à la Française & garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de *Mertabani*, espece de porcelaine de la Chine, plus précieuse que l'or, par l'opinion où sont les Orientaux, qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autres vaisselles sur la table du Grand Seigneur. Le Kilargi Bachi (Intendant de l'Echansonnerie & des Offices) fait poser à terre une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de crystal rempli de vin. Les verres sont sur la table. On descend en même-tems du ceintre un grand lustre orné de crystaux de differentes couleurs, & d'œufs d'Autruches à peu-près de la forme représentée dans l'Estampe.

SCENE XV.

SOLIMAN, ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA, OSMIN.

SOLIMAN, *à part.*

O Ciel ! je vois Elmire.

(*Bas à Roxelane.*)

J'ai cru vous trouver ſeule ; encore Délia !

ROXELANE.

Oui, ce ſont les objets que votre cœur déſire :
Saluez donc. (*Soliman ſalue.*) Plus bas. (*Il ſalue plus bas.*) Fort bien. Vous y voilà.

(*A Elmire, & à Délia.*)

Meſdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor ; mais il ſe formera.

ELMIRE, *à Roxelane.*

Cette ſaillie eſt un peu vive,
Roxelane, ſongez....

SOLIMAN, *bas à Elmire.*

Laiſſez, laiſſez cela.
Elle m'amuſe.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là ;

(*A Elmire & à Délia.*)

Et vous à ſes côtés. Je prendrai cette chaiſe ;
Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, *étonné de voir une table servie à la Françaife.*

Quel eft cet appareil ?
Mais je n'ai rien vû de pareil.

ROXELANE.

C'eft un dîner à la Françaife.

(Soliman s'affied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, & Roxelane à côté de Délia un peu fur le devant. Tous les Officiers font rangés autour de la table.)

(L'Ecuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui reffemble à un fabre.)

Que veut cet eftafier ?

SOLIMAN.

C'eft l'Écuyer tranchant.*

ROXELANE.

Les Dames ferviront ; c'eft l'ufage à préfent :
La peine eft un peu fatigante ;
Mais tout le monde y gagne : une main élégante,
De fes doigts délicats agitant les refforts,
Découvre cent jolis tréfors,

* L'Ecuyer tranchant n'exerce fon emploi que dans les cuifines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes, on leur fert les viandes & même les fruits tout coupés en petits morceaux pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un dîner à la Françaife, & que les pieces font entieres, l'Ecuyer tranchant fe préfente, croyant être néceffaire. Ce n'eft point manquer au coftume que d'introduire ici cet Officier.

Et donnne un goût exquis à ce qu'elle présente.
(*A Elmire, en lui présentant une volaille.*)
Coupez, Elmire.

SOLIMAN.

Oui, l'usage est charmant.
(*A l'Écuyer tranchant.*)
Je te supprime.

ROXELANE, *à Délia.*

Et vous, très-agréablement
Vous verserez à boire à Sa Hautesse.
(*A Osmin.*)
Donne le vin.

SOLIMAN, *avec étonnement.*

Du vin !

OSMIN, *avec un etonnement plus marqué.*

Du vin !

ROXELANE.

Du vin.
C'est la source de l'allégresse.
C'est l'ame du plaisir.

(*Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin qu'il pose sur la table en détournant la vuë.*)

(*A Osmin.*) Pourquoi donc ce dédain ?
(*A part.*) (*A Osmin.*)
Commençons par l'Esclave. Approche : pour ta peine,
De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.

(*Roxelane remplit de vin un verre, & le présente à Osmin.*)

Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux !

ROXELANE, *regardant Soliman.*

Il me désobéït.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Bois.

OSMIN.

O Ciel ! je frissonne.

(A Soliman.)

Seigneur, un Musulman...

SOLIMAN.

Eh ! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN, *prend le verre, leve les yeux au Ciel, fait une grimace de répugnance, & dit avant que de boire.)*

O Mahomet, ferme les yeux.

(A part, après avoir bû.)

Bon, bon.

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, *tendant son verre.*

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE.

(A Osmin.) *(A Délia.)*

C'en est assez. Allons, charmante Délia,

Versez à Soliman les trésors de la vigne.

Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE, *tend le verre du Sultan.*

Le voilà.

(Délia verse.)

SOLIMAN.

Dispensez-moi....

ROXELANE.

J'entends ; vos Officiers font là.

(Elle fait figne aux Officiers & aux Efclaves de fe retirer. Tous fortent, à l'exception d'Ofmin.)

Éloignez-vous. (*A Solim.*) J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais fur ce point, dit-on, vous en manquez en France ;
Car devant vos valets, francs efpions gagés,
Vous parlez, agiffez, fans aucune prudence ;
Pendant tout le fervice, autour de vous rangés,
Ils s'amufent tout bas de votre extravagance,
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés
Etabliffent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en fent-on pas la conféquence ?
Dans le jour le plus pur il faut fe faire voir,
Et le refpect que l'on imprime,
Doit être un fentiment, & non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon eftime ;
Mais on n'eft pas toujours dans la fublimité :
Entre-nous, croyez-moi, foyons ce que nous fommes :
Pour qui feroit la volupté,
Si l'on en privoit les grands hommes ?
Cette impofante gravité,
Qui vous interdit la gaité,
Éloigne cent plaifirs qu'un Souverain ignore.
Ah ! malheureux qui n'a jamais goûté

Les plaisirs de l'égalité!
(*Elle regarde Soliman d'un air coquet & agaçant.*)
Et celui d'obéir souvent plus doux encore.
Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, *au Sultan.*

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.
(*Il boit avec Elmire, Roxelane & Délia. Osmin saisit ce moment pour boire en cachette à même le flacon.*)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(*A Soliman, après qu'il a bu.*)
N'est il pas vrai que ce breuvage est doux?
(*A Délia.*)
Délia, vous rêvez! allons, animez-vous:
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, *d'un air réservé.*

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Et qu'importe, parlez toujours:
Lorsque la gaité nous inspire,
Un rien fournit matiere à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh! mais, oui: si j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue, en France, est toujours prompte,
Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit,
Et comme d'un Volcan, la parole élancée
Part sans attendre la pensée;
On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais, oui ; dans les ſoupers qu'à Paris on ſe donne,
Sur tout légerement on diſcute, on raiſonne,
Et l'on n'a jamais plus d'eſprit
Que quand on ne ſait ce qu'on dit.
Les Français ſont charmans.

SOLIMAN, *d'un air complaiſant pour Roxelane.*

Et ſur-tout les Françaiſes.

ROXELANE, *montrant Elmire.*

Et les Eſpagnoles auſſi.
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aiſes,
Que la liberté regne ici ;
(*Montrant Elmire.*
Au cher Objet qui vous engage,
Sans vous gêner, parlez de votre amour.

SOLIMAN.

(*A part.*)
Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour ...
(*Haut à Elmire.*)
Elmire aſſurément mérite mon hommage.
Ses attraits....

ELMIRE.

Ah ! Seigneur, c'eſt un foible avantage.
Rendez plûtôt juſtice à ma ſincere ardeur.

ROXELANE.

Ah ! nous allons tomber dans la langueur ;
Y penſez-vous de tenir ce langage ?
Vous le ferez redevenir Sultan.

Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, ſans art, ma tendreſſe s'explique.

ROXELANE.

Oſmin, fais entrer la Muſique.

(Oſmin fait un ſignal ; tous les Muſiciens & Muſiciennes du Serrail entrent & ſe rangent dans le fond de la Salle.)

(A Délia.) Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

DÉLIA, *chante au ſon des Inſtrumens Turcs.*

Dans l'Univers tout aime, tout deſire ;
Du tendre Amour tout peint la volupté.
Si le Papillon vole avec légereté,
Un autre Papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, ſemblent ſe carreſſer ;
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embraſſer,
Les oiſeaux ſont charmés de pouvoir ſe répondre ;
Et le doux murmure des eaux
Eſt cauſé par pluſieurs ruiſſeaux
Qui ſe cherchent pour ſe confondre.

ROXELANE.

(A Dél) Ils ſont tout occupés de leur amour tranſi.
(A un Muſicien qui tient une Harpe.)
Donnez cet inſtrument, je veux chanter auſſi.

(On lui donne la Harpe ; elle prélude. Le Grand Seigneur ſe leve & va s'appuyer ſur le dos de la chaiſe de Roxelane.)

(Elmire & Délia ſe levent auſſi, & ſe parlent tout bas ; pendant ce tems les Officiers enlevent la table.

ROXELANE.

(Elle chante & s'accompagne sur la Harpe.)

O vous, que Mars rend invin- cible,

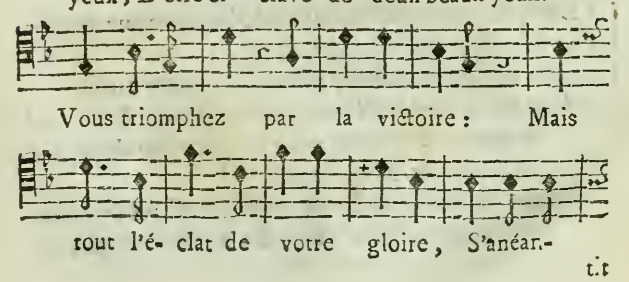
Voulez-vous être au rang des Dieux ?

Défendez vous, s'il est pos- si-ble, s'il

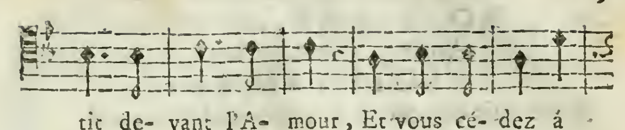
est pos- sible, D'être es-clave de deux beaux

FIN.

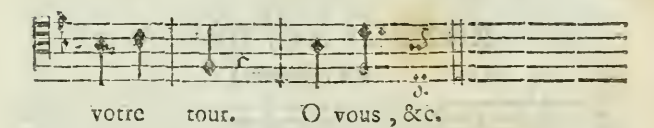
yeux, D'être es- clave de deux beaux yeux.



tit







SOLIMAN.

De plus en plus je vous admire.

ROXELANE.

Comment ! vous m'écoutiez ?

SOLIMAN

Avec raviſſement.

ROXELANE.

Ah ! vous auriez encor plus de contentement,
Si vous voyiez danſer Elmire.
Il faut varier le plaiſir.
(*A Elmire.*)
Danſez.

ELMIRE, *au Sultan.*

Si c'eſt votre deſir.

(*Le Sultan fait un ſigne de conſentement.*)

ROXELANE, *aux Muficiens.*

Animez - vous, flutes, cymbales. *

SOLIMAN, *à part.*

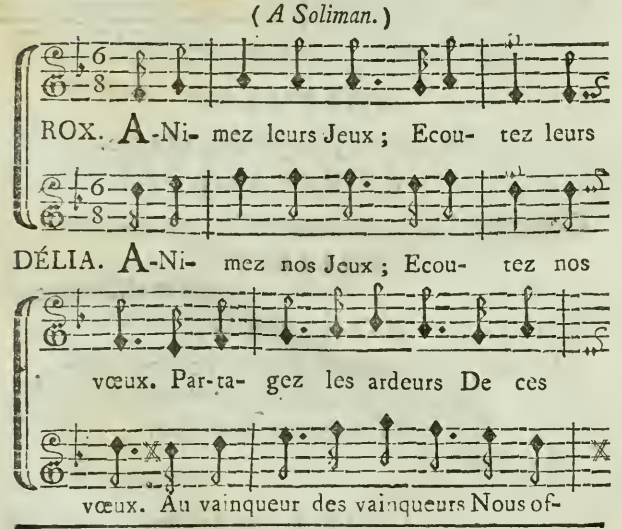
Je ne puis concevoir l'intérêt qu'elle prend
A faire briller fes rivales;
Il n'eft rien de plus étonnant.

(*Elmire danfe un air vif exécuté par les Muficiens Turcs, & enfuite un air plus tendre, que Délia & Roxelane chantent en même tems.*)
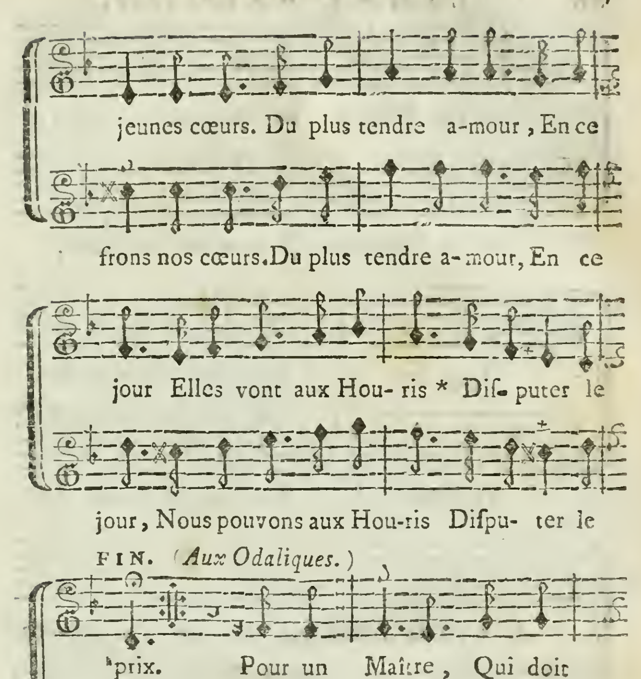
DUO.

ROXELANE, DÉLIA.

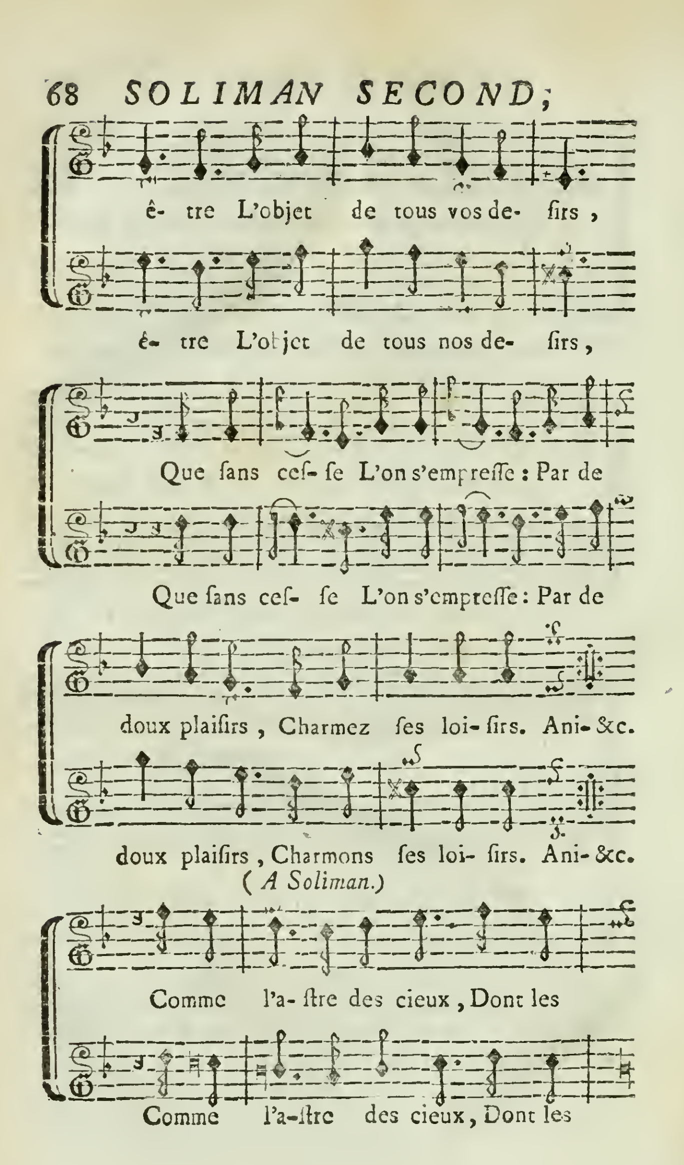
(*A Soliman.*)



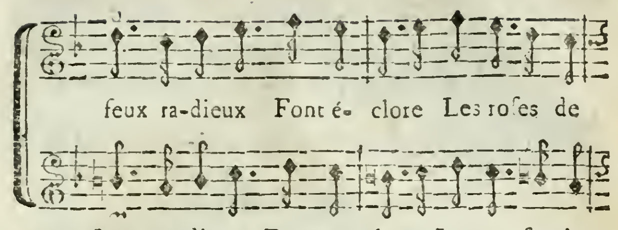
* Les Cymbales (ou *Zilli* comme les Turcs les nomment) font de petits baffins d'airain ou d'argent qui ont 8 à 10 pouces de diamétre; leur concavité eft d'environ 2 pouces de profondeur, & leur plat-bord en a autant; une anfe eft foudée fur le côté convexe : on frappe ces Cymbales l'une contre l'autre; ce qui rend un fon éclatant, mais affez agréable.

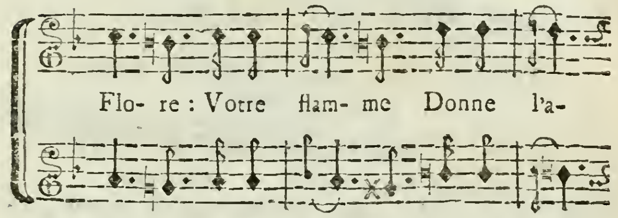


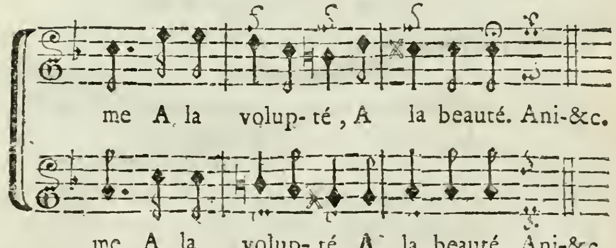
* Filles du Paradis de Mahomet. Selon les belles promesles de l'Alcoran, les Mufulmans jouiront, après leur mort, d'une félicité éternelle dans les bras de ces Beautés céleftes, & les trouveront toujours vierges.



ê- tre L'objet de tous vos de- ſirs ,
ê- tre L'objet de tous nos de- ſirs ,
Que ſans ceſ- ſe L'on s'empreſſe : Par de
Que ſans ceſ- ſe L'on s'empreſſe : Par de
doux plaiſirs , Charmez ſes loi- ſirs. Ani- &c.
doux plaiſirs , Charmons ſes loi- ſirs. Ani- &c.
(*A Soliman.*)
Comme l'a- ſtre des cieux , Dont les
Comme l'a-ſtre des cieux , Dont les







(Soliman n'écoute que Roxelane ; il est charmé de l'entendre ; il regarde si Elmire ne le voit point ; il prend un mouchoir de soye, qu'il porte à sa ceinture, & le donne en cachette à Roxelane.)

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus : mon cœur eſt dans l'ivreſſe.

(*A Roxelane, en lui donnant le mouchoir.*

Acceptez...

ROXELANE *prend le mouchoir & le préſente à Délia.*

Délia, reçevez ce préſent :

C'eſt ſans doute à vous qu'il s'adreſſe ;

C'eſt le prix de votre talent.

SOLIMAN, *à part.*

Quel mépris !

DÉLIA, *s'inclinant devant le Sultan.*

Quel bonheur !

ELMIRE, *ſe laiſſant tomber ſur le ſofa.*

J'expire.

SOLIMAN, *après un moment de ſilence, arrache le mouchoir de la main de Délia & le porte à Elmire.*

Elmire, il eſt à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah ! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ote-toi de mes yeux.

C'eſt trop ſouffrir ; ingrate, tu me braves :

Qu'elle ſoit miſe au rang des plus viles eſclaves.

(*Roxelane eſt emmenée par quatre Eunuques noirs. En ſortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de ſon ame. Délia ſe retire confuſe. Tous les perſonnages qui ſont ſur la Scene diſparoiſſent, excepté Oſmin, que Soliman retient, & Elmire, qui s'éloigne dans le fond du Théâtre.*)

SCENE XVI.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Viens, Ofmin : je fuis furieux !

(*Il veut fortir, Ofmin lui fait appercevoir qu'Elmire l'attend.*

OSMIN.

Mais Elmire, Seigneur....

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

Mais vous l'aimez ?

SOLIMAN.

Oui, je l'aime, je veux...
Oui, je l'adore... Ofmin, que je fuis malheureux !
Viens, fuis moi, diffipons le trouble qui m'agite.

(*Il fort du côté oppofé à Elmire, qui voyant que Soliman ne la fuit point, fe retire avec douleur.*)

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELMIRE.



OLIMAN ne vient point : je tremble fur mon fort,
Je ne le vois que trop ; il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être Sultane ;
Mais j'aurai Soliman. ... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour eft égale.
Quoi ! je verrois.... je verrois ma rivale
Jouir !... Je la perdrai.... Dois-je la perdre, hélas !

(*Apperçevant Soliman.*)

Mais d'un air inquiet il porte ici fes pas.
Il femble m'éviter, il s'arrête, il foupire.

(*A Soliman.*)

Seigneur, ...

SCENE II.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN, *voit Elmire, & se retourne du côté d'Osmin.*

Osmin!

ELMIRE, *à Soliman.*

Quel sombre accueil!

SOLIMAN, *à Elmire.*

Raſſurez vous; vous triomphez, Elmire.
(*A Osmin.*)
Un air altier, un fier coup d'œil,
Dans le moment de ſa diſgrace,
Annonçoit encor ſon audace.
As-tu remarqué cet orgueil?
(*A Elmire.*)
J'ai conçu des deſirs qui vous ont outragée.
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juſte châtiment.
Hélas! vous êtes bien vengée.

ELMIRE.

Non, je ne le ſuis pas, ſi je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah! vous le meritez: qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur eſt à vous ſans retour;
Oui, ſans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate !

SOLIMAN.

Elle n'eſt plus à moi :
C'eſt votre eſclave, & je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez ?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne,
Et ma parole eſt une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il ſuffit.

OSMIN, *à part.*

Je ne ſais plus, ma foi,
Qui je dois protéger ; ſon caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-t-elle aucun égard ?

ELMIRE.

Non, puiſqu'elle a pû vous déplaire,
Je ne veux point ſur elle abaiſſer un regard ;
Je ne pourrois jamais la voir qu'avec colère,
Je veux...

SOLIMAN, *l'interrompant avec une vivacité qui fait appercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.*

Que voulez-vous ?

ELMIRE.

Ordonner ſon départ :
Du Sérail qu'elle ſoit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer ſon congé.

SOLIMAN, *à Oſmin.*

Attends, attends, je ſerois peu vengé,

Elle n'eſt pas aſſez punie,
Va la chercher.

ELMIRE, *à Oſmin.*

Arrête, Oſmin.

(*A Soliman.*)

Seigneur, quel eſt votre deſſein?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ſes yeux je répare
Mon injuſtice, & mes torts envers vous;
Que, devant elle je déclare,
Que nous ſommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle ſente le prix de ce qu'elle a perdu,
De ce cœur qui l'aimoit [*Plus vivement.*] & qui vous étoit dû. . . . .
Excitons chaque jour ſes regrets, ſon envie;
Que, pour attirer ſon tourment,
La dévorante jalouſie
Cherche dans notre flâme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh! laiſſons Roxelane.

SOLIMAN.

Il eſt vrai, je m'égare.
N'y penſons plus. [*Après un tems.*]
Qu'elle compare
Votre ſplendeur, & cet abaiſſement
Où par ſa faute elle ſe trouve.
Redoublons nos tranſports, & qu'ils ſoient remarqués,
On eſt moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.

(*A Osmin.*) Va la chercher. . . .

(*Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.*)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, *d'un ton à être obéi.*

Va, te dis-je.

(*Osmin sort.*)

SCENE III.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

QU'ELLE soit confondue ; Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Eh ! que voulez vous exiger ?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez moi, cessez d'y songer.
C'est une Françoise imprudente,
Dont la légereté détruit le sentiment ;
Qui croit que tout est fait pour son amusement ;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable,
Par un gayté vive, un frivole enjouement ;
Mais ce n'est pas assez ; il faut être estimable ;
Pour fixer le cœur d'un Amant ;
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah ! telle eſt Roxelane en ſa frivolité :
Sa raiſon perce à travers ſa gayté.
D'un nuage léger, c'eſt l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumière nous frappe.

ELMIRE

Seigneur, c'eſt la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuſer Roxelane ;
Mais qu'appréhendez-vous ? N'êtes vous pas Sultane ?

ELMIRE.

L'orgueil eſt ſatisfait ; mais le cœur ne l'eſt pas.

SOLIMAN.

Il le ſera, croyez-en vos appas.
(*Soliman apperçoit Roxelane vêtue en vile eſclave ; elle s'avance à pas lents, en ſe couvrant le viſage.*)
Je l'apperçois ; elle eſt dans la triſteſſe,
Et ſa main cache un front humilié.
(*A part.*)
N'écoutons point un reſte de pitié.

SCENE IV.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

APPROCHEZ, aprochez ; voilà votre maîtreſſe.
[*A Elmire.*]
Ordonnez de ſon ſort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets ;
Elle est assez punie, en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah! que ce sentiment augmente ma tendresse!
Je sors d'une honteuse ivresse.
[*Regardant Roxelane.*]
Je ne sais par quel art elle m'avoit surpris.
De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissoit; j'en connois mieux le prix.
[*Regardant Roxelane.*]
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
[*A Elmire tendrement.*]
Rendez-moi votre amour, & pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel, lorsque l'on est aimé :
Je vous pardonne tout. (*D'un ton plus bas.*) Mais mon cœur allarmé...

SOLIMAN, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son ame.*

Il reprend sur le mien un éternel empire.
[*Il examine Roxelane.*]
J'excite ses regrets ... (*Roxelane, pour examiner aussi le Sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage : leurs regards se rencontrent. Roxelane & Soliman marquent la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.*)
O ciel! je la vois rire.

ROXELANE, *riant à gorge déployée.*

Ah! ah! ah! ah! Seigneur vous allez vous fâcher ;
Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte!

ROXELANE.

Ah ! ah ! ah !

SOLIMAN.

Quelle audace !

ROXELANE.

Ah ! laiſſez-moi rire de grace.
Ah ! ah ! ah ! ah !

SOLIMAN.

Je veux ſavoir pourquoi...

ROXELANE.

Il ſe peut qu'Elmire vous aime ;
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je ?

ROXELANE.

Moi.
Je ne ſuis pas dupe du ſtratagême.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir ! qui m'oſez outrager !

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor, quand on veut ſe venger.
Si je vous ſuis indifférente,
Renvoyez moi ; nous y gagnerons tous.
Déjà je commençois à me trouver contente.
Pourquoi me rappeller ? & quelle eſt votre attente ?
Eſperez vous un ſort plus doux ?

SOLIMAN.

Eh ! bien, préférez l'infamie
A toutes les grandeurs . . .

ELMIRE.

Laiſſez ce cœur abject.
[*A Roxelane.*]
Roxelane, ſortez ; vous perdez le reſpect.

ROXELANE

Fort bien ; c'eſt parler en amie,
Et je vais éviter votre ſublime aſpect.

[*Elle veut ſe retirer : Soliman l'arrête avec colère.*]

SOLIMAN.

[*À Roxelane.*] Demeurez, demeurez. [*À Elmire.*]
Éloignez-vous Elmire.
Je me retiens à peine, & n'oſe devant vous
Laiſſer échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

ELMIRE.

Seigneur, je me retire ;
Mais ſongez que l'Amour n'a que des fers honteux,
Lorſque le ſentiment n'épure point ſes feux.
(*À part, en ſortant.*)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'eſt point de terme à ma rage.

SCENE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, *après un tems.*

SI je cédois à mon tranſport,
Je rendrois ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grace à ta foibleſſe.
Mépriſe mes bienfaits, la gloire, ma tendreſſe ;
Ton ame ne ſent rien, ne connoit point ſon tort ;
Loin de gémir dans la triſteſſe....

Roxelane

[*Roxelane sourit.*]

Ah ! tu mérites bien ton sort :
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, *fierement.*

Tu te trompes, Sultan : céder à son malheur,
Est l'effet d'une ame commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille, & fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connoit un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace :
Quand le sort a marqué sa place,
Il cede, & lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi, je ne brave rien ; ce n'est pas mon systême :
Mais dans les fers, ou sous le diadême,
On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même,
Je sais jouir de tout sans craindre le danger :
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne ;
Il est en moi : rien ne m'étonne.
Tenez.... Je ris toujours. Eh ! pourquoi s'affliger ?
(*Gaiment.*) Le monde est une comédie ;
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, & j'étudie
Les ridicules différens.
Vos grandeurs sont des mascarades ;
Jeux d'enfans que tous vos projets ;
Lorsque la toile tombe, Empereurs & Sujets,
Tous sont égaux, & camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, *d'un ton plus grave.*

Oui, vous êtes mon maître; à vous on m'a vendue:
Mais vous a-t-on donné quelque droit ſur mon cœur?
Et, de mon gré, me ſuis-je enfin rendue?
Eſſayez de me vaincre, employez la rigueur.
Qui ne craint rien, n'eſt point dans l'eſclavage.

SOLIMAN.

Ah! Roxelane, quelle image!
Me croyez vous un barbare, un tyran?
Ah! connoiſſez mieux Soliman:
Il n'abuſera point de ſon pouvoir ſuprême,
Pour obtenir un cœur à ſes vœux refuſé:
Allez, ne craignez rien d'un amour mépriſé,
Je vous abandonne à vous même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aiſé!
(*En minaudant.*)
Venez, venez, on vous pardonne.
En vérité, je ſuis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'eſperez vous?

ROXELANE.

Vous remettre l'eſprit;
Vous guerir de votre foibleſſe.
Vos fureurs, vos dédains ſont l'effet du dépit
Qui prouve encor votre tendreſſe.
(*Avec ſentiment.*)
Vous avez le cœur bon, & cela m'intéreſſe.

SOLIMAN, *à part.*

Je voulois la confondre, & je reste interdit.
De mes transports, elle se rend maîtresse.
(*A Roxelane, avec un peu d'émotion.*)
Il est vrai, je vous chérissois;
Mais à présent....

ROXELANE, *tendrement.*

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimois, ingrate. O Dieux! je t'aime encore..
Je t'aime encore, & je te hais.
Ces mouvemens opposés, que j'ignore...
Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.

Je pleure de pitié.
Vous me touchez, & je vois avec peine
Un superbe Empereur qui s'est humilié;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, *avec sentiment.*

Moi-même,
Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être Sultan.
A vous parler sans flatterie,
J'eus des amans dans ma patrie,
Qui ne valoient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXELANE.

Pourquoi non, je vous prie?
Croyez vous que vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant,
Pour qui? Pour le Grand Turc? Mais quelle extravagance!
Je devois prendre patience;
Je devois vous attendre. (*En riant.*) Ah! vous êtes plaisant!

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé! Ciel! j'en aurai vengeance!
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi.

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Écoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rapellerez;
Car je vois que vous m'adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.

(Elle fait deux pas pour se retirer.)

SOLIMAN.

(*A part.*) Elle est unique.
(*A Roxelane.*)
Restez.

ROXELANE, *revenant.*

J'avois bien dit. Venez, allez vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable Sultan,
Vous avez la tête tournée.

De ces miséres-là je suis fort étonnée :
Où donc est le Grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe & l'Afrique & l'Asie ?
Une petite fantaisie,
Trouble l'esprit d'un Monarque Ottoman.
(D'un ton ferme & avec noblesse.)
A quoi s'occupe ici le plus brave des Princes ?
L'Arabe révolté menace les provinces ;
Cours le punir, laisse gémir l'Amour :
Donne lui, si tu veux, des soins à ton retour.

SOLIMAN, *à part.*

De quel éclat frappe-t-elle mon ame !
Est-ce un génie, est-ce une femme ?
Qui me présente le miroir ?
(A Roxelane.)
Quel Etre êtes-vous donc? Quel Etre inconcevable!
Tout à la fois frivole & respectable,
Vous séduisez mon cœur, & tracez mon devoir.

ROXELANE, *affectueusement.*

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah ! soyez la toujours, soyez la, je vous prie :
Jusqu'à prèsent on m'a flatté.
Il n'appartient qu'à vous de me faire connoître
Et l'Amour & la vérité ;
Mais que je sois heureux, autant que je dois l'être :
Que votre cœur....

ROXELANE.

Ah ! je vous vois venir.
Eh ! bien, mon cœur ?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir ?

La haine que pour moi vous avez fait paroître....

ROXELANE.

Mais ce n'eſt pas vous que je hais:
C'eſt l'abus de votre puiſſance,
Qui nous tient dans la dépendance;
Ce ſont ces gardiens, ſi révoltans, ſi laids,
Supplices des yeux & des ames.

SOLIMAN.

Vous ſavez que j'ai cinq cent femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cens!
Mais, entre nous, cinq cens!... cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'eſt un uſage établi de tout tems;
Ce ſont nos loix; c'eſt un faſte du Trône,
Qui ſert moins au bonheur qu'à l'orgueil des Sultans.

ROXELANE.

Voila des loix bien généreuſes,
Et cinq cens femmes bien heureuſes!
Vous prétendez peut-être encor
Que de votre hauteſſe elles ſoient amoureuſes?
Car vous êtes tout leur tréſor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empreſſer à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on eſt ſeul, on devient néceſſaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui même;
Vous ſerez ſûr alors que l'on vous aime.
Si vous ſurmontiez ma fierté,

Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,
J'aimerois par orgueil ou par timidité;
Je dois m'épargner cette injure,
L'Amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'Amour veut un juste équilibre;
Roxelane vous êtes libre.
De mon bonheur décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maîtresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! soyez son égale.

ROXELANE.

Vous m'avez soumise à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle & vous, il n'est plus d'intervalle.
Vous êtes libre, & je prends tout sur moi.

ROXELANE, *du ton de la reconnoissance & du sentiment le plus tendre.*

Seigneur, tant de bonté me touche.
Jamais mon cœur ne suffira.....
Souffrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN *appelle Osmin.*

OSMIN. (*A part.*) Enfin ce cœur farouche
De quelqu'eſpoir flatte mes vœux.
(*A Oſmin.*) Enfin, mon cher Oſmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, Seigneur, la Sultane Elmire....

SOLIMAN.

Roxelane a ſa liberté,
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je déſire.
Conçois-tu ma félicité?
Cet amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inſpire,
Ce bien que j'ignorois, te l'imagines-tu?

OSMIN, *en ſoupirant.*

Non, Seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce ſoit le caprice
Qui m'entraîne vers elle; Oſmin, c'eſt la juſtice,
C'eſt la raiſon, c'eſt la vertu.
N'examinons plus rien, je l'aime;
Avant de la connoître, une ſombre langueur,
Au milieu des plaiſirs, engourdiſſoit mon cœur.

Je jouiſſois de tout, ſans jouir de moi-même.
Que dis-je ? rien ne pouvoit me charmer.
L'indifférence eſt le ſommeil de l'ame ;
Un feu triſte & couvert cherchoit à s'animer ;
Roxelane paroît, elle y donne la flamme :
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire !

SOLIMAN.

Elle aura toujours même avantage ;
Nos loix admettent ce partage.
Roxelane l'attend ; c'eſt pour te confirmer
Un doux aveu, qui de mon ſort décide,
Un aveu que j'ai lû dans ſon regard timide,
Et que ſa bouche a craint de m'exprimer :
Vas, cours ; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCENE X.

SOLIMAN, UN MUET, *qui préſente à genoux une Lettre de la part d'Elmire.*

SOLIMAN.

QU'EST-CE ? C'eſt de la part de la Sultane Elmire.
Liſons ; que peut-elle m'écrire ?

Je ſens qu'elle doit s'allarmer.

(*IL LIT.*)

Sultan, ta parole eſt ſacrée :
Roxelane eſt à moi, je puis en diſpoſer ;
Je venge ton pouvoir, qu'on oſe mépriſer :
Une Saïque * *preparée,*
Pour jamais, à l'inſtant éloigne de ces lieux
L'Eſclave que tu m'as livrée.
Tu ne reverras plus un objet odieux,
Et je t'épargne ſes adieux.

(*Après avoir lû, il frappe des mains. A ce ſignal, les Noirs, les Muets & les Boſtangis paroiſſent, reçoivent ſes ordres, & courent les exécuter.*)

Noirs, Muets, Boſtangis, il y va de la tête ;
Qu'on cherche Roxelane : allez, & qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus ! Ah ! quelle trahiſon !
Je ſuis juſte, Elmire a raiſon ;
J'ai donné Roxelane... Ah ! trop barbare Elmire,
S'il faut vous payer ſa rançon,
Prenez tous mes tréſors, & tous ceux de l'Empire;
Mais j'exige ſa liberté.

(*Au Muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.*)

Annonce-lui ma volonté.

SCENE XI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN, *à Oſmin.*

OSMIN, je t'attendois avec impatience ;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité ?

---

* Navire Turc.

Te ſuit-elle ?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a proteſté
Que le reſpect, l'eſtime & la reconnoiſſance....

SOLIMAN.

Ah! c'eſt trop peu... trop peu...

OSMIN.

Donnez-vous patience :
J'ai vû couler ſes pleurs, & j'en ſuis pénétré,
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuſe eſpérance !

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque !... ciel ! je ſuis déſeſpéré.
Courons.

OSMIN.

Raſſurez-vous, Seigneur, on vous l'amène.

SCENE XII.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

ROXELANE, venez; vous me tirez de peine.
Elmire oſoit...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.

Il eſt tout naturel que votre Favorite
Cherche à ſe conſerver un rang qu'elle mérite ;
Nous étions d'accord ſur ce point :
Je la priois avec inſtance
De me ſauver, de hâter mon départ,
De ne ſouffrir aucun retard.
C'eſt ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle eſt ma récompenſe ?

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous ? Ai-je ma liberté ?
S'il ne faut pas que j'en jouiſſe....

SOLIMAN.

Mais enfin, je m'étois flatté...

ROXELANE.

J'entends ; vous éxigez le prix de ce ſervice.
C'eſt pour ſon intérêt que l'on eſt généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le ſort le plus heureux,
Les honneurs du Sérail....

ROXELANE.

Moi, que je m'aviliſſe
Juſqu'à les recevoir ! ils ne ſont pas pour moi ;
Quel titre aurois-je ici, pour y donner la loi ?

SOLIMAN.

Ainſi, mon amour, ma puiſſance,
N'ont rien qui ſoit digne de vous.

ROXELANE, *avec trouble, embarras & tendreſſe.*

Non ... laiſſez-moi vous fuir ... peut-être que l'abſence....

Nous pourrons, vous & moi, jouir d'un ſort plus doux.

Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, *à part.*

Mon cœur eſt oppreſſé.

SOLIMAN.

Achevez...

ROXELANE.

Eh! bien! quoi? quelle rigueur extrême!
Quand vous ſaurez, que l'on vous aime,
En ſerez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE.

Laiſſez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane.

Vous m'aimez?

ROXELANE.

Oui, mais n'en eſpérez rien.
Maîtreſſe d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir; mais quelle inconſéquence?

ROXELANE.

L'amour aime la liberté,
Il veut encor l'égalité:

Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très-Auguſte Souverain
Me prendroit aujourd'hui pour me quitter demain.
Oh ! je dois m'aſſurer contre ſon inconſtance ;
Il ne m'obtiendra point ſans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi ! Roxelane, y penſez-vous ?

ROXELANE.

Si mon Amant n'avoit qu'une chaumiere,
Je voudrois partager ſa chaumiere avec lui.
Je ſoulagerois ſa miſere ;
Je le conſolerois, je ſerois ſon appui.
L'offre même d'une couronne
Ne me feroit jamais changer de ſentiment ;
Mais mon Amant poſſéde un Trône,
Si je ne le partage, il n'eſt pas mon Amant.

SOLIMAN.

Vous me jettez dans un étonnement ! . . .

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous preſcrire aucune loi :
Vos grandeurs ne ſont rien ; mais ma gloire m'eſt chere.
Vous aimer en eſclave eſt un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De regner ſur vos Turcs, j'en ai peu de ſouci.

Je ne désire point cette faveur insigne.
Dans mon pays, je serai mieux qu'ici.
Toute femme jolie, en France, est souveraine.
De grace, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine;
Mais il le faut; adieu.

SOLIMAN.

Pourrois-je y consentir?
S'il dépendoit de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le tems...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre:
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez;
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un Sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos loix...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le Muphti, le Visir, l'Aga...

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur?
Vous le rendez heureux; il vous défend de l'être!
Est-ce à lui de borner les desirs de son Maître,
De lui marquer le dégré du bonheur?
Epouse d'un Sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la Majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des loix,
Protege l'innocence, & lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un Monarque:
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l'Amour.
Eh! quel autre auroit le courage
D'en offrir seulement l'image?
Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts?

Une

Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait, fait consister le sien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le Sérail se rassemble à ma voix.
C'en est assez, ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une foiblesse;
Vous êtes digne de mon choix.

SCENE XIII.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, *Esclaves du Sérail de l'un & de l'autre sexe, avec les Officiers.*

OSMIN.

SEIGNEUR, & vîte, & vîte.

SOLIMAN.

Qu'est-ce donc?

OSMIN.

La Sultane en proye à ses chagrins....

SOLIMAN.

Eh! bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite.

Elle part.

SOLIMAN.

Elle part !

OSMIN

Oui, Seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.
Aly-Mahmout, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(*A Osmin.*) Toi, dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les Ordres de l'Empire,
Informe les Visirs, déclare à mes sujets,
Que j'associe une épouse à mon Thrône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main & ma Couronne.
S'ils osoient murmurer, dis-leur que je le veux.
(*A Roxelane.*)
Ils vivront sous vos loix, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignez la douceur, la clémence;
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revétu.
D'un Souverain le regne ne commence
Que du moment qu'il connoît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton ame;
J'en ai démêlé les ressorts.
Elle est grande, elle est fiere, & la gloire l'enflâme.
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour, tu vas me connoître :
Je t'aime, Soliman; mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté;
Sois mon Sultan, mon Héros & mon Maître.

Tu me ſoupçonnerois d'injuſte vanité.
Va, ne fais rien que ta loi n'autoriſe ;
Il eſt des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un Amant qui n'ait point à rougir :
Tu vois dans Roxelane une Eſclave ſoumiſe.

SOLIMAN.

Par de tels ſentimens le Thrône vous eſt dû.

Aux Officiers & aux femmes du Sérail. O vous, d'un ſi doux hyménée
Célébrez l'heureuſe journée.

ROXELANE.

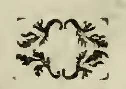
S'il m'eſt permis d'uſer du pouvoir abſolu,
Pour la rendre plus ſignalée,
Aux femmes du Sérail je donne la volée.

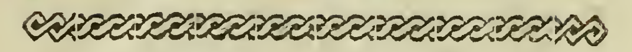
SOLIMAN, *en lui préſentant la main.*

J'y conſens.

OSMIN.

Me voilà caſſé.
Ah ! qui jamais auroit pû dire
Que ce petit nez retrouſſé
Changeroit les loix d'un Empire ?





DIVERTISSEMENT.

LE Théâtre repréſente une ſalle du Sérail ſuperbement ornée. Soliman & Roxelane ſont aſſis ſur un Thrône; tous les Officiers du Sérail & les Principaux de l'Empire viennent leur rendre hommage. Le Muphti chante ces paroles :

AIR.

O ! Mahomet, prends ſoin des deſtinées,
Du plus grand des Sultans :
Que le nombre de ſes années
Soit égal aux fleurs du Printems ;
Mahomet, Mahomet, prends ſoin des deſtinées
Du plus grand des Sultans.
Armé du glaive de la guerre,
Qu'il ſoit des Muſulmans le Héros & l'appui ;
Qu'il marche ſur les vents, qu'il ſouffle le tonnerre;
Que la terre
Tremble & ſe taiſe devant lui.
Mahomet, &c.

Mais, pour un peuple qui l'adore,
Qu'il paroiſſe comme l'Aurore;
Qu'il faſſe regner les Zéphirs,
Et que le char de la victoire,
Eclatant du feu de ſa gloire,
Le ramene au ſein des plaiſirs.
Mahomet, &c.

DANSE DES DERVICHES.

Ils commencent ſur un air lent & meſuré au ſon de leurs tambours longs & de leurs flutes ; enſuite ils tournent ſur un air plus vif, juſqu'à ce qu'ils tombent comme en extaſe.

[*Le Muphti à Roxelane.*]

AIR.

Fleur du printems,
O Reine de beauté,
Tu pares les jardins de la félicité.
Le parfum de ton ame eſt monté vers le Thrône
De l'invincible Soliman.
Que ta douceur nous environne,
Comme les odeurs du Liban.

Les Derviches ſe relevent pour reprendre leur danſe.

[*Le Muphti à Roxelane.*]

AIR.

Etoile étincelante,
Lumiere de l'Amour,
Que ta clarté naiſſante
Nous annonce un beau jour !
Du vainqueur de la terre
Partage la grandeur.
C'eſt l'aſtre de la guerre,
Sois l'aſtre du bonheur.

Les Odaliques & les Eſclaves du Sérail de l'un & de l'autre ſexe forment pluſieurs danſes variées.

Entrée de Baladins & Baladines Turcs. Ils exécutent une pantomime ſelon la coutume de leur pays.

Proclamation & couronnement de Roxelane.

Contredanse générale, pendant laquelle les Francs chantent :

Vivir, vivir Sultana;
Vivir, vivir Roxelana.

ET LES TURCS.

	Sens des paroles Turques.
Eyuvallah, Eyuvallah,	Gloire, gloire, félicité,
Salem alekim,	Salut, salut, honneur, honneur,
Sultan Zilullah,	A notre sublime Empereur,
Soliman Padichaïm,	A Soliman, miroir de la divinité,
Eyuvallah, Eyuvallah.	Salut, gloire, félicité.

FIN.

ERRATA.

PAge 10, vers 2, parlés, *lisez*, partés.
Page 12, pas l'Amour, *lis.* par l'Amour.
Page 13, vers 6, être, *lis.* êtes.
Page 14, vers 12, eut tardé, *lis.* ait tardé.
Page 15, vers 13, de cet état cruel, *lis.* dans cet état cruel.
Page 22, vers 10, ne repose, *lis* ne se repose.
Page 35, vers 2, devant des fem, *lis.* devant des femmes; *& retranchés* mes, *après le troisiéme vers.*
Page 66 ligne premiere, de la remarque, Zilli, *lis.* Zils.
Page 75, vers 12, attirés, *lis.* attisés.
Page 78, *après la moitié du douzieme vers*, *lig.* 4, de la remarque, *lis.* Roxelane rit & Soliman. *Même ligne*, marquent, *lis.* marque.
Page 79, vers 5, aimé-je ? *lis.* aimai-je ?
Page 82, vers 20, l'effet du dépit, *lis.* l'effet d'un dépit.
Page 85 vers 7, menace les provinces, *lis.* menace tes provinces.
Page 89, vers 8, ce partage, *lis.* le partage, *& vers* 9 l'attend, *lis.* t'attend.

Catalogue

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Solimand* ou *les Sultanes*, & je crois que l'on peut en permettre l'impression, à Paris ce 22 Mai 1761.

CRÉBILLON.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur FAVART, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public, *les Oeuvres de sa Composition*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer & réimprimer lesdites Oeuvres autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *quinze années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression ou de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou réimprimer, faire imprimer ou réimprimer, vendre & débiter lesdites Oeuvres, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous depens, dommages & intérêts : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression & réimpression desdites Oeuvres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des présentes ; que l'Impétrant se conformera en

tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion & réimpreſſion deſdites Oeuvres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdites Oeuvres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingt-ſeptiéme jour du mois d'Avril, l'An de grace mil ſept cent cinquante-neuf, & de notre regne le quarante-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires de Paris. N°. 321. fol. 356, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes Art. 41. à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Art. 108. du même Reglement. A Paris ce 16 Mai 1759.
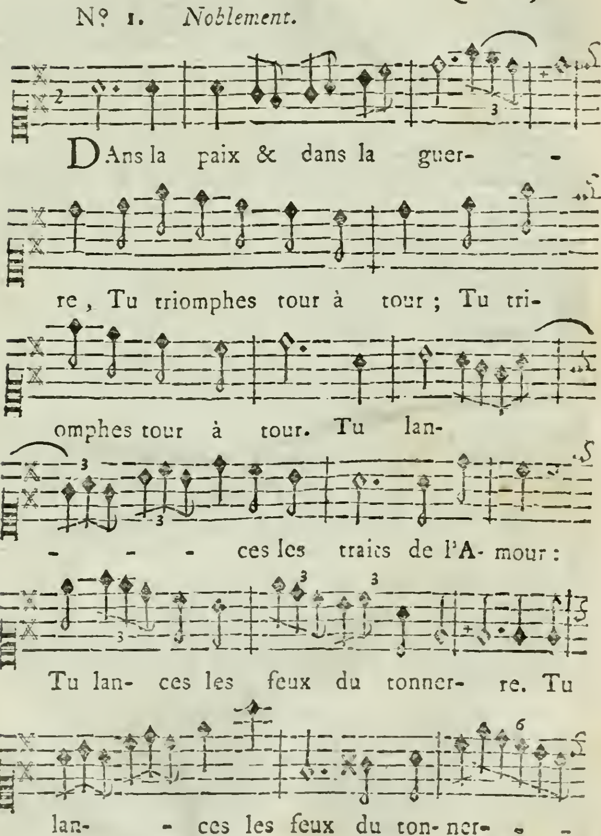
G. SAUGRAIN. Syndic.
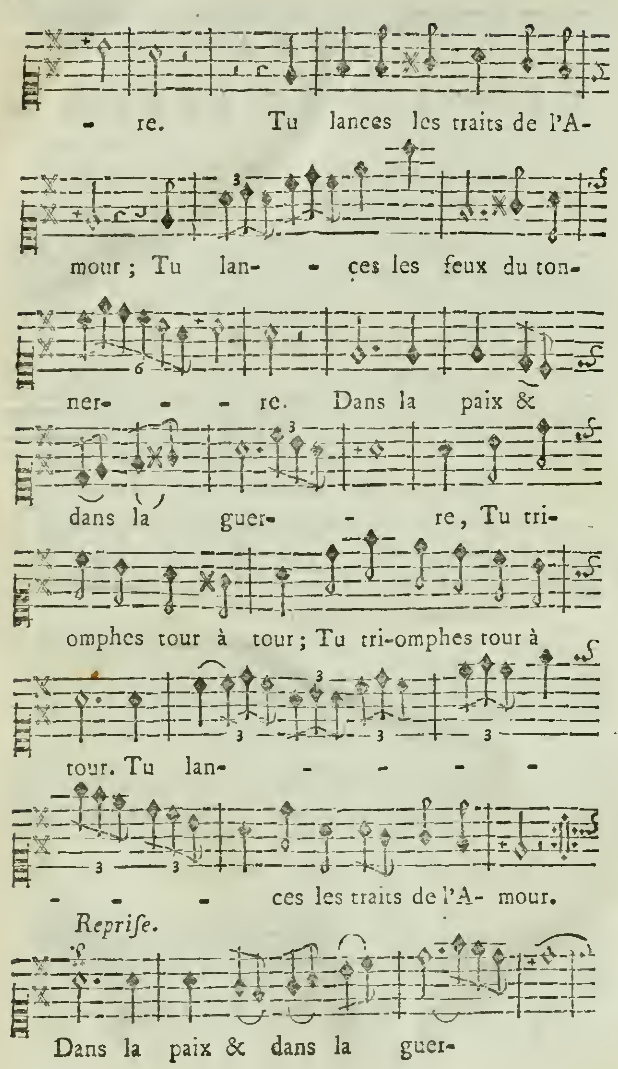
J'ai cedé mon préſent Privilége à M. DUCHESNE, Libraire à Paris, pour qu'il en jouiſſe, lui & les ſiens, comme d'une choſe à lui appartenante ſuivant l'accord fait entre nous; à Paris, ce jourd'hui 12 Octobre 1759.
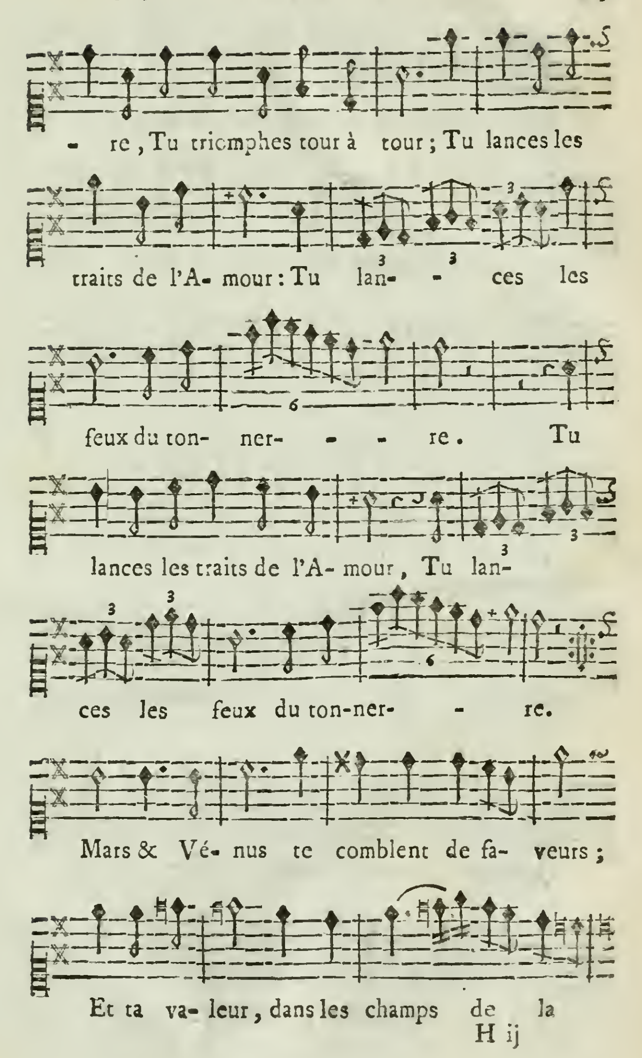
FAVART.

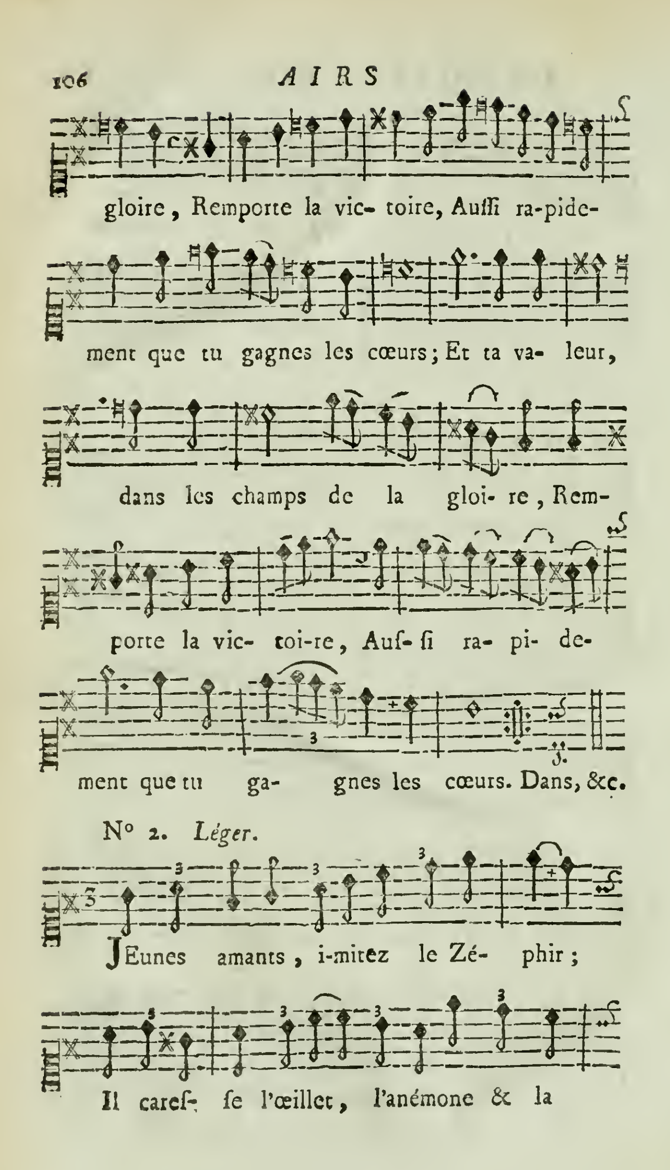
AIRS
DE SOLIMAN SECOND, ET DE LA FESTE TURQUE,

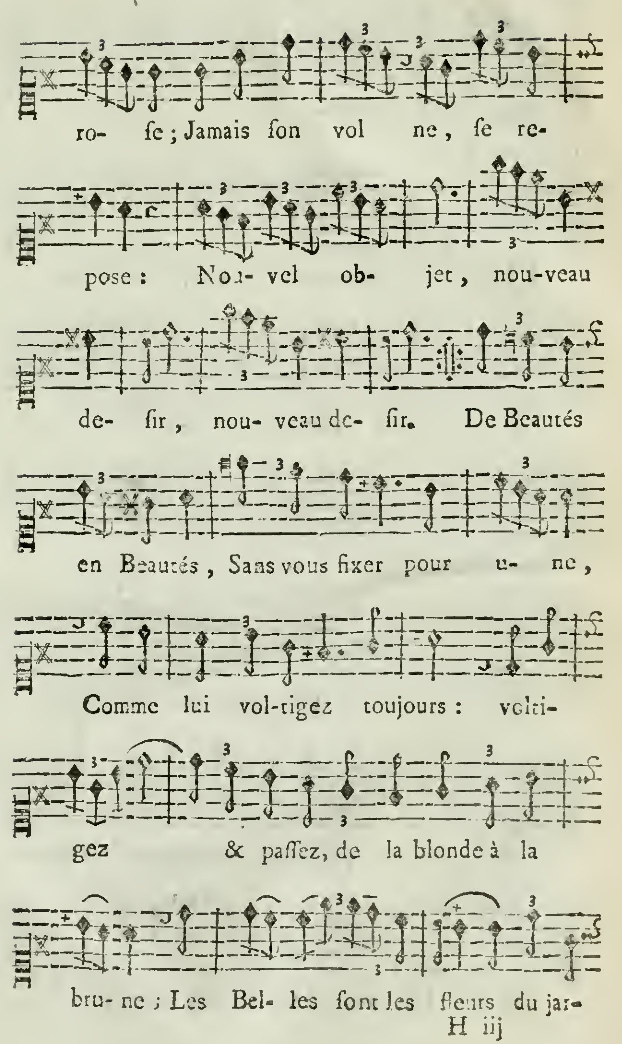
N° 1. *Noblement.*
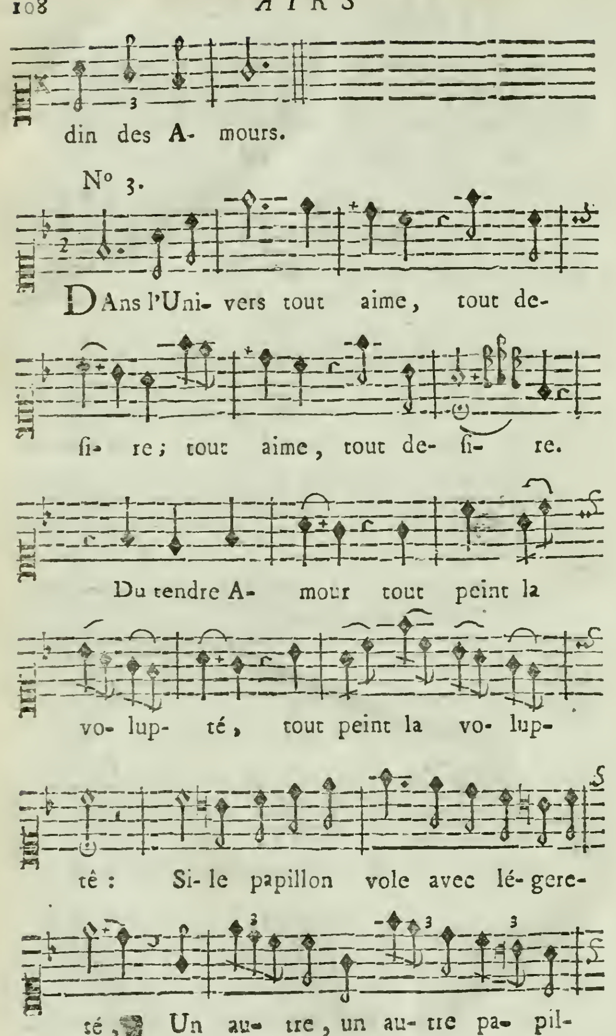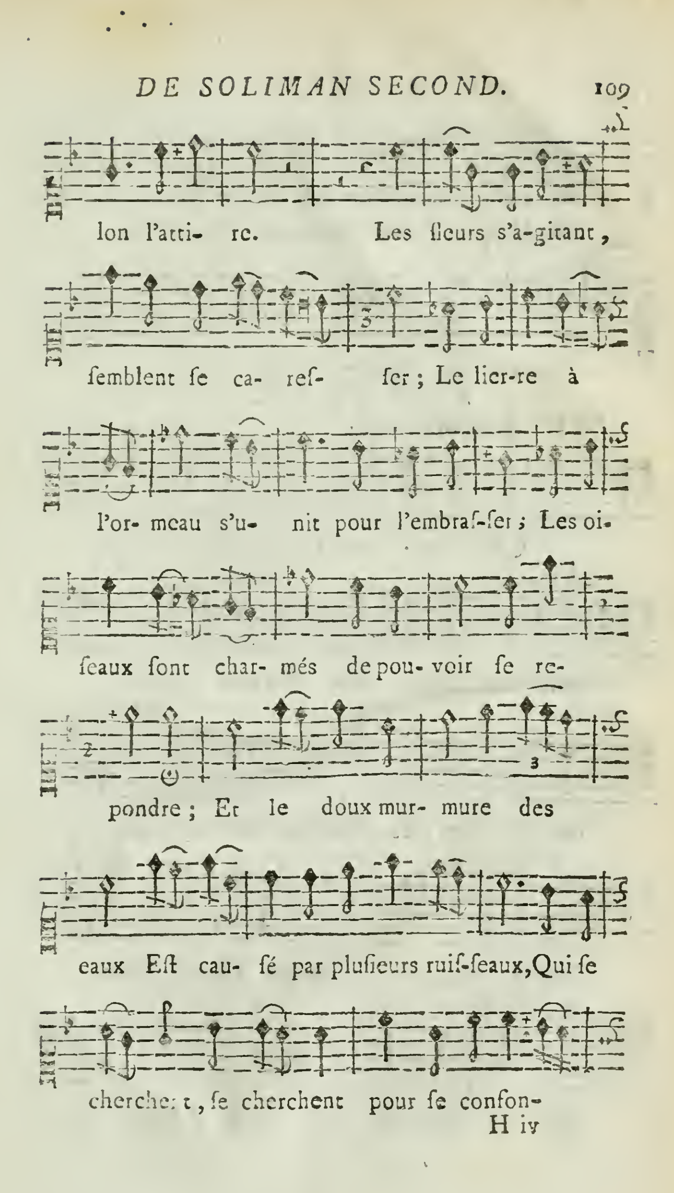



- re. Tu lances les traits de l'A-
mour ; Tu lan- - ces les feux du ton-
ner- - - re. Dans la paix &
dans la guer- - re, Tu tri-
omphes tour à tour ; Tu tri-omphes tour à
tour. Tu lan- - - - -
- - - ces les traits de l'A- mour.
Reprise.
Dans la paix & dans la guer-
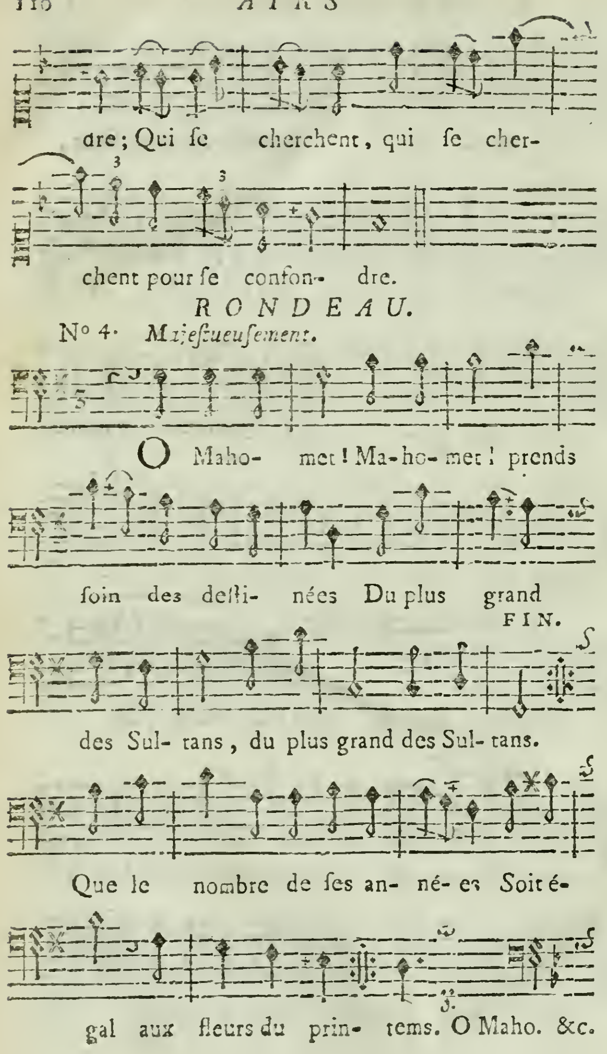

- re, Tu triomphes tour à tour; Tu lances les
traits de l'A- mour: Tu lan- - ces les
feux du ton- ner- - - re. Tu
lances les traits de l'A- mour, Tu lan-
ces les feux du ton-ner- - re.
Mars & Vé- nus te comblent de fa- veurs;
Et ta va- leur, dans les champs de la
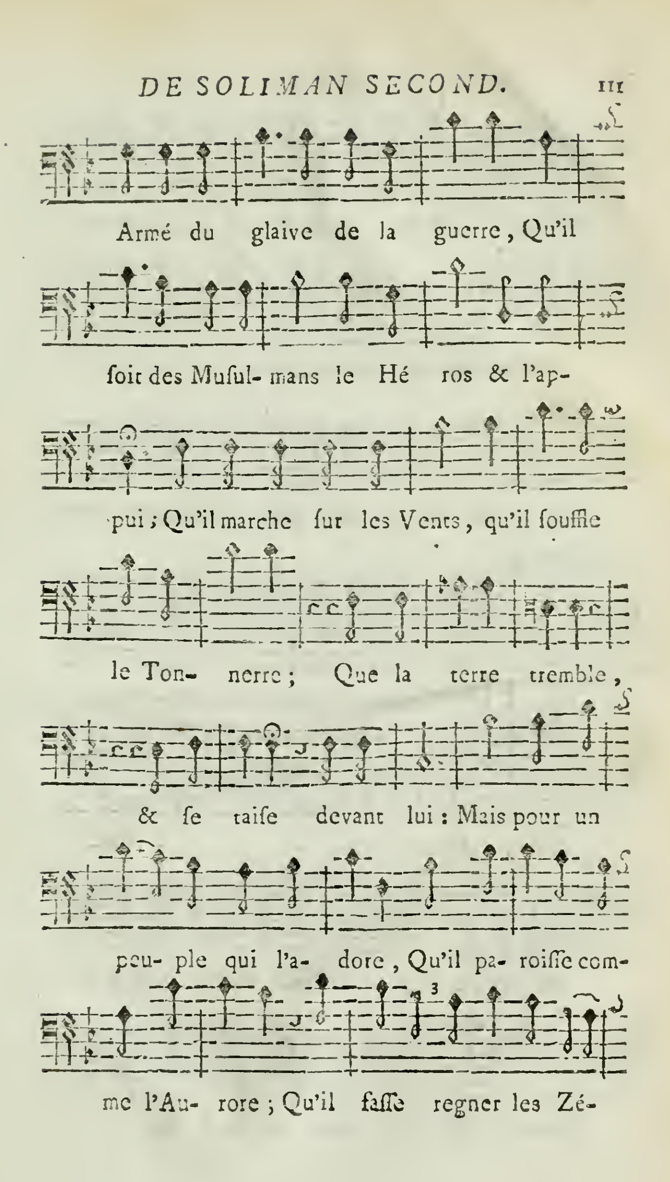

gloire, Remporte la vic- toire, Auſſi ra-pide-
ment que tu gagnes les cœurs; Et ta va- leur,
dans les champs de la gloi- re, Rem-
porte la vic- toi-re, Auſ- ſi ra- pi- de-
ment que tu ga- gnes les cœurs. Dans, &c.
N° 2. *Léger.*
JEunes amants, i-mitez le Zé- phir;
Il careſ- ſe l'œillet, l'anémone & la

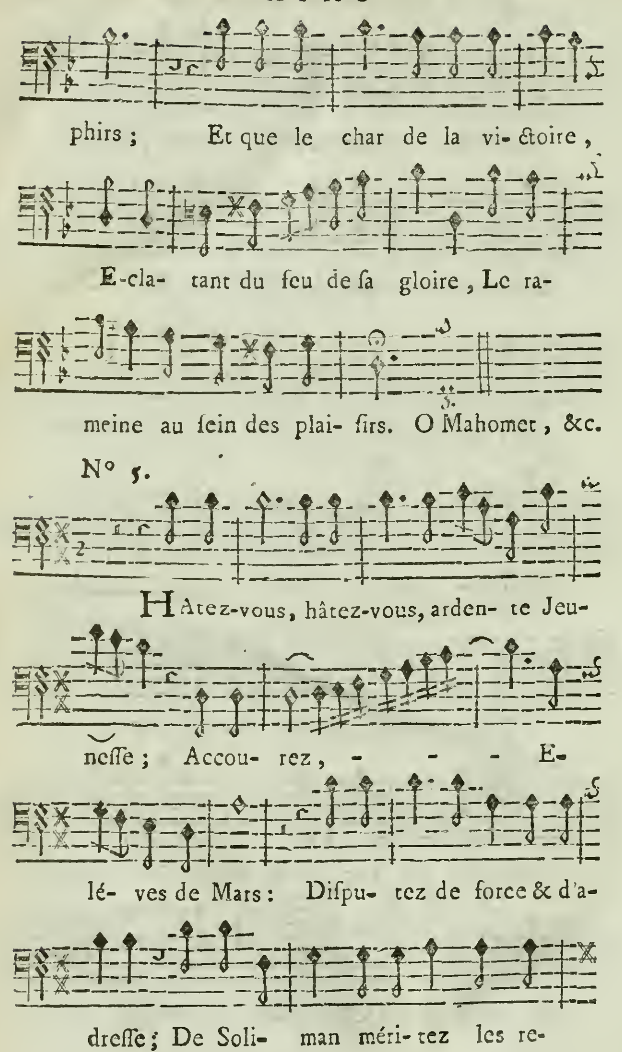

ro- ſe ; Jamais ſon vol ne, ſe re-
poſe : Nou- vel ob- jet, nou-veau
de- ſir, nou- veau de- ſir. De Beautés
en Beautés, Sans vous fixer pour u- ne,
Comme lui vol-tigez toujours : volti-
gez & paſſez, de la blonde à la
bru- ne ; Les Bel- les ſont les fleurs du jar-
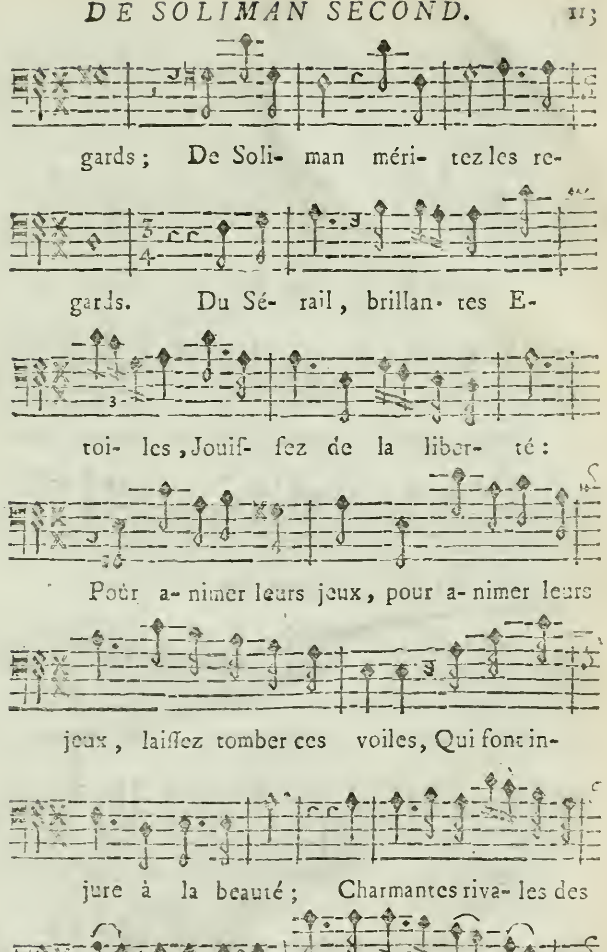

din des A- mours.
N° 3.
DAns l'Uni- vers tout aime, tout de-
si- re ; tout aime, tout de- si- re.
Du tendre A- mour tout peint la
vo- lup- té, tout peint la vo- lup-
tê : Si- le papillon vole avec lé- gere-
té, Un au- tre, un au- tre pa- pil-
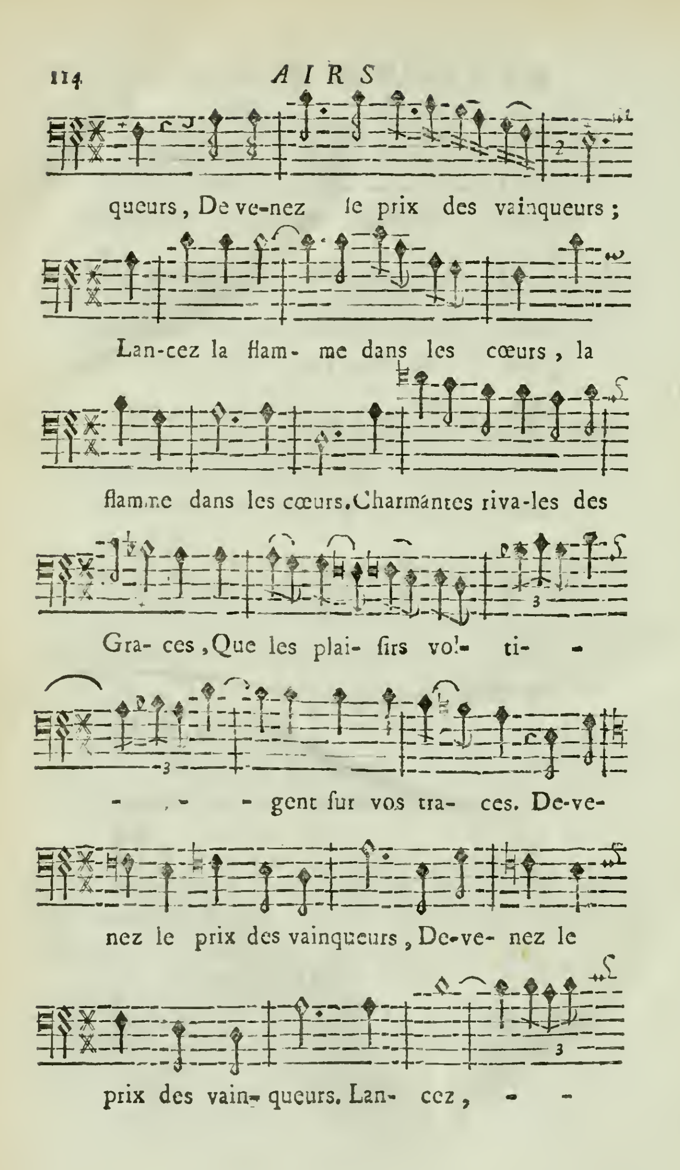

lon l'atti- re. Les fleurs s'a-gitant,
semblent se ca- ref- ser ; Le lier-re à
l'or- meau s'u- nit pour l'embraf-fer ; Les oi-
seaux font char- més de pou- voir se re-
pondre ; Et le doux mur- mure des
eaux Est cau- sé par plusieurs ruis-seaux, Qui se
cherchent, se cherchent pour se confon-
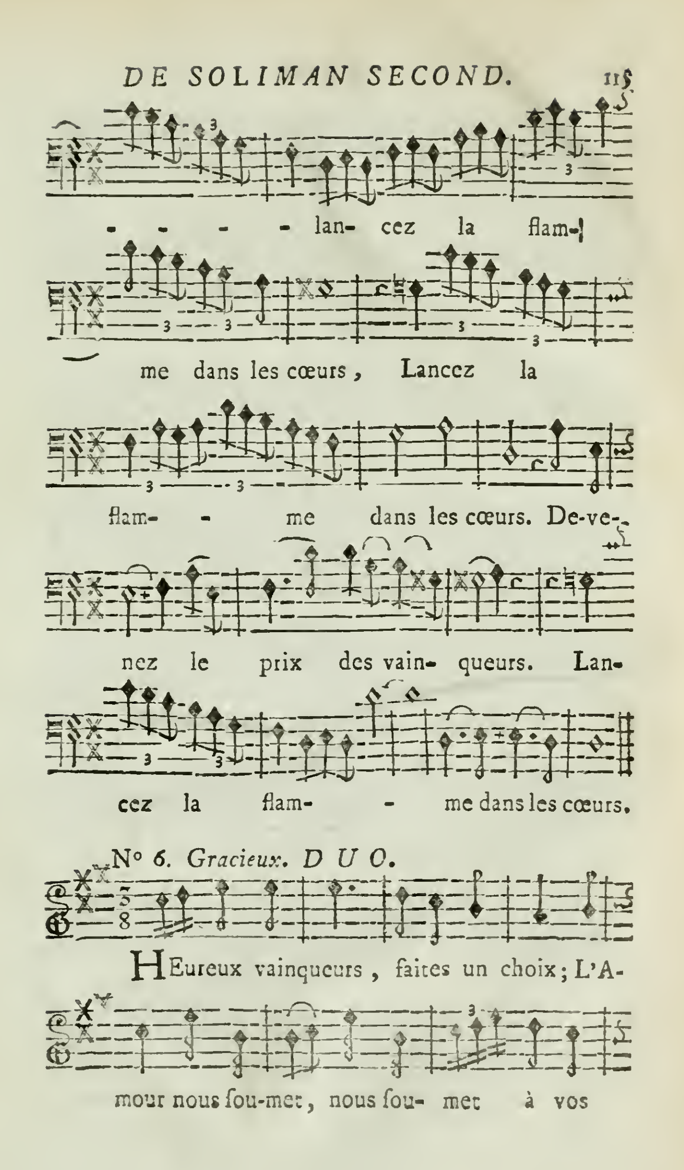

dre; Qui fe cherchent, qui fe cher-
3
3
chent pour fe confon- dre.
RONDEAU.
N° 4. Majeftueufement.
O Maho- met! Ma-ho-met! prends
foin des deſti- nées Du plus grand
FIN.
des Sul- tans, du plus grand des Sul- tans.
Que le nombre de fes an- né- es Soit é-
gal aux fleurs du prin- tems. O Maho. &c.

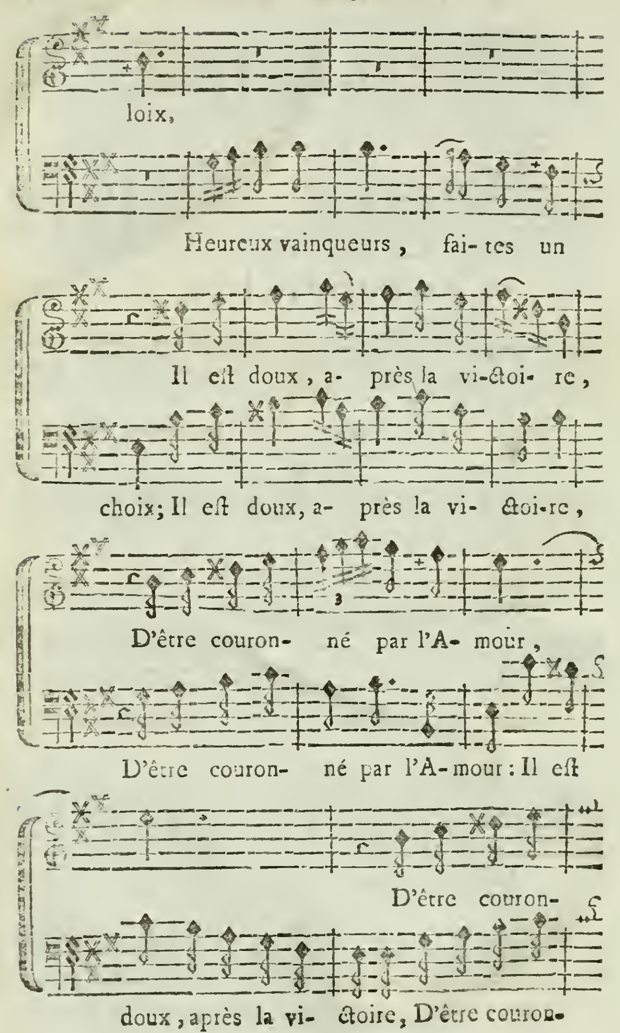

Armé du glaive de la guerre, Qu'il
ſoit des Muſul- mans le Hé ros & l'ap-
pui ; Qu'il marche ſur les Vents, qu'il ſouffle
le Ton- nerre ; Que la terre tremble,
& ſe taiſe devant lui : Mais pour un
peu- ple qui l'a- dore, Qu'il pa- roiſſe com-
me l'Au- rore ; Qu'il faſſe regner les Zé-
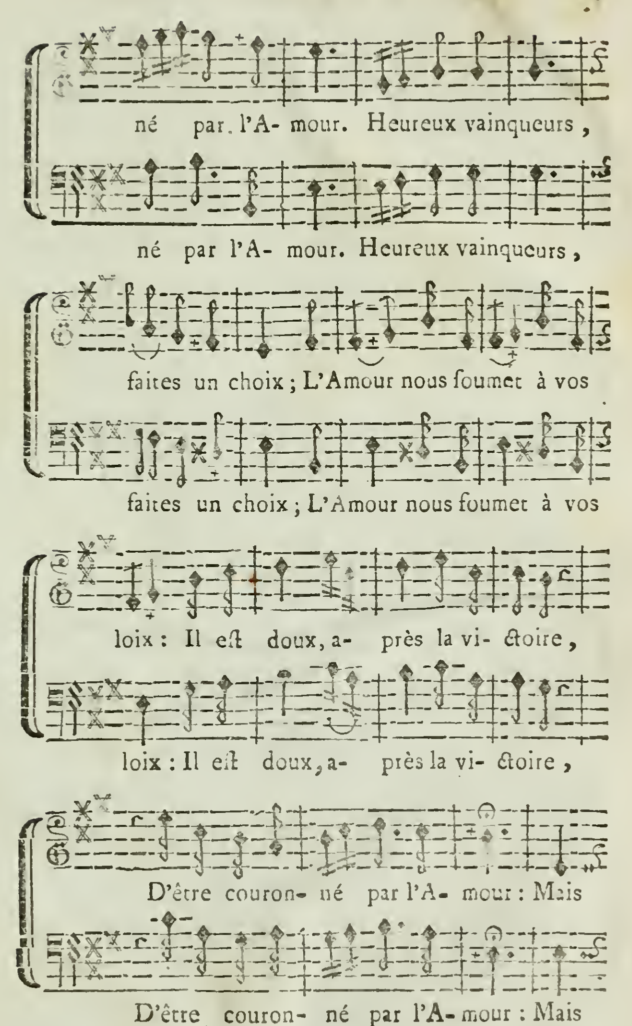

phirs ; Et que le char de la vi- ctoire ,
E-cla- tant du feu de sa gloire , Le ra-
meine au sein des plai- sirs. O Mahomet , &c.
N° 5.
HAtez-vous, hâtez-vous, arden- te Jeu-
nesse ; Accou- rez , - - - E-
lé- ves de Mars : Dispu- tez de force & d'a-
dresse ; De Soli- man méri- tez les re-

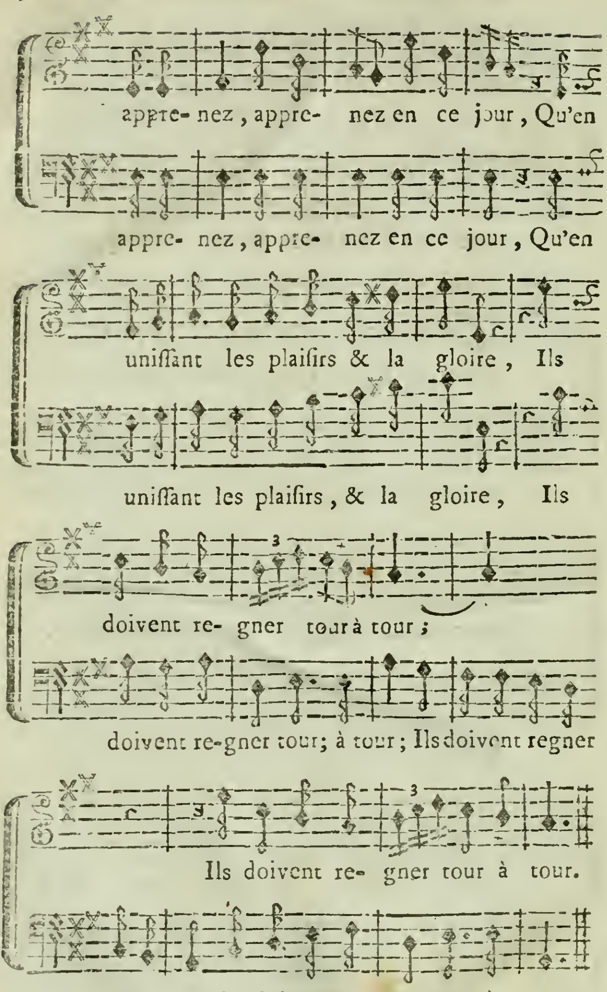

gards ; De Soli- man méri- tez les re-
gards. Du Sé- rail, brillan- tes E-
toi- les, Jouif- fez de la liber- té :
Pour a- nimer leurs jeux, pour a- nimer leurs
jeux, laiffez tomber ces voiles, Qui font in-
jure à la beauté ; Charmantes riva- les des
Gra- ces, De-venez le prix des vain-


queurs, De ve-nez le prix des vainqueurs;
Lan-cez la flam- me dans les cœurs, la
flamme dans les cœurs. Charmantes riva-les des
Gra- ces, Que les plai- firs vol- ti- -
- , - - gent fur vos tra- ces. De-ve-
nez le prix des vainqueurs, De-ve- nez le
prix des vain- queurs. Lan- cez, - -


- - - - lan- cez la flam-
me dans les cœurs, Lancez la
flam- - me dans les cœurs. De-ve-
nez le prix des vain- queurs. Lan-
cez la flam- - me dans les cœurs.
N° 6. Gracieux. D U O.
HEureux vainqueurs, faites un choix; L'A-
mour nous ſou-met, nous ſou- met à vos


loix,
Heureux vainqueurs, fai- tes un
Il eſt doux, a- près la vi-ctoi- re,
choix; Il eſt doux, a- près la vi- ctoi-re,
D'être couron- né par l'A- mour,
D'être couron- né par l'A- mour: Il eſt
D'être couron-
doux, après la vi- ctoire, D'être couron-


né par. l'A- mour. Heureux vainqueurs ,
né par l'A- mour. Heureux vainqueurs ,
faites un choix ; L'Amour nous ſoumet à vos
faites un choix ; L'Amour nous ſoumet à vos
loix : Il eſt doux, a- près la vi- ctoire ,
loix : Il eſt doux, a- près la vi- ctoire ,
D'être couron- né par l'A- mour : Mais
D'être couron- né par l'A- mour : Mais


appre- nez, appre- nez en ce jour, Qu'en
appre- nez, appre- nez en ce jour, Qu'en
unissant les plaisirs & la gloire, Ils
unissant les plaisirs, & la gloire, Ils
doivent re- gner tour à tour;
doivent re-gner tour; à tour; Ils doivent regner
Ils doivent re- gner tour à tour.
tour à tour; Ils doivent re- gner tour à tour.

FIN.

